

Université de Montréal

Le problème goth au III^e siècle ap. J.-C. : perceptions et réalités, solutions et échecs
militaires.

par

Édouard Courpied

Département d'Histoire

Faculté des Arts et de Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et de Sciences
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)
en Histoire
option Histoire au collégial

mai 2014

© Édouard Courpied, 2014

Université de Montréal
Faculté des Arts et de Sciences

Ce mémoire intitulé :

Le problème goth au III^e siècle ap. J.-C. : perceptions et réalités, solutions et échecs
militaires.

Présenté par :
Édouard Courpied

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Bonnechere, président-rapporteur
Christian R. Raschle, directeur de recherche
Guy Chamberland, membre du jury

Résumé

Au cœur de la crise du III^e siècle, l'Empire subit de toutes parts les assauts de Barbares soudainement plus nombreux et plus virulents. Parmi ces peuples se trouvaient les Goths, nouvellement arrivés, qui tinrent les Romains et leurs armées en échecs pendant vingt longues années. Face aux multiples défaites, parfois catastrophiques, et aux très nombreuses villes capturées et saccagées par les envahisseurs, ce mémoire se propose d'apporter une nouvelle approche à la compréhension des échecs dont les Romains firent l'expérience, mais aussi des solutions militaires qu'ils mirent en œuvre face aux Goths au III^e siècle.

Celle-ci part du constat simple qu'on ne fait pas la guerre seul, et qu'une stratégie ou une tactique ne peut se comprendre et s'avérer efficace ou adaptée que relativement à un ennemi donné. C'est pourquoi, en partant des Goths, ce travail cherche à comprendre dans la mesure du possible qui étaient ces envahisseurs, d'où ils venaient et comment ils concevaient l'art de la guerre. Ensuite, en se plaçant du point de vue romain, le mémoire se penche sur la façon avec laquelle ces derniers percevaient les Goths et ce qu'ils savaient – ou ignoraient – d'eux.

Les défaites majeures subies durant la décennie 250 sur le bas-Danube puis dans la région de la Mer Noire semblent pouvoir s'expliquer en partie par l'absence de connaissance qu'avaient Romains des Goths. Les premières victoires romaines significatives contre les Goths sous les règnes de Gallien puis Claude II ont été rendues possibles grâce à une évolution de la stratégie romaine face à cet ennemi, privilégiant l'emploi de la cavalerie et anticipant les schémas d'attaques des envahisseurs. Les décisions politiques et militaires d'Aurélien dans la région montrent que les Romains se sont enfin adaptés à la menace en modifiant leur perception des Goths, désormais mieux connus.

Mots clés : Histoire romaine, armée, perception, ethnographie, Goths, III^e siècle, crise, invasion, Danube, Mésie, Cniva, Dèce, Gallien, Claude II le Gothique, Aurélien

Abstract

At the very heart of the crisis of the Third Century, the Empire suffered all-out war from Barbarians, all of a sudden more numerous and eager than ever. Among these peoples were the Goths, recently arrived, who kept the Romans and their armies at bay for twenty long years. Considering the many defeats, sometimes catastrophic, and the numerous cities that fell and were sacked by the invaders, this work aims at developing a new approach to understanding the failures which the Romans experienced, as well as the military solutions they implemented against the Goths during the Third Century.

This new approach is motivated by the basic idea that one does not wage war alone, and that a strategy or tactics cannot be understood and proven efficient, nor adapted if only comparatively to a specific enemy. Hence, starting with the Goths, this work attempts to see, to the extent possible, who these invaders were, where they came from and what their views on warfare were. Then, from a Roman perspective, we address the issue of the Romans seeing the Goths and knowing – or not knowing – them.

The major defeats the Roman experienced during the decade 250 on the lower-Danube and then in the Black Sea region seem to partly find an explanation in the lack of knowledge the Romans had of the Goths. The first important Roman victories against the Goths under the reigns of Gallienus and after him Claudius Gothicus were made possible thanks to an evolution of the Roman strategy facing this enemy, including the promotion of the use of cavalry and the anticipation of the invaders' attacking patterns. Aurelian's political and military decisions in the region show that the Romans had at last adapted to the threat, changing the way they saw the now better-known Goths.

Keywords: Roman History, Army, seeing the other, ethnography, Goths, Third Century, Crisis, invasion, Danube River, Moesia, Cniva, Decius, Gallienus, Claudius Gothicus, Aurelian

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières	iii
Remerciements	v
Introduction	1
Chapitre 1 : Le IIIe siècle et ses problématiques : la crise, l'armée, les Barbares	5
A. Introduction et définitions	5
B. Chronologie des faits	9
C. État de la question	18
a. Le IIIe siècle et la crise	18
b. Les Goths et les Barbares	26
c. L'armée romaine et la frontière	33
D. Nos sources	40
E. Problématique	46
F. Méthodologie	46
Chapitre 2 : Les Goths et le point de vue romain	49
A. Les origines et la migration	49
B. Culture politique et militaire	58
a. L'organisation politique et sociale des Goths au IIIe siècle	58
b. La culture militaire et les pratiques stratégiques : pillage et raid maritime	62
c. L'équipement et la tactique des Goths	68
C. L'image du Barbare et du Goth	70
a. Le Barbare comme voisin et partenaire commercial	70
b. Le Barbare comme stéréotype ethnographique	74
D. Conclusion	87

Chapitre 3 : L'armée romaine au IIIe siècle face aux Goths - l'hypothèse de la perception de l'ennemi	89
A. La situation militaire sur le bas-Danube au début du IIIe siècle	89
B. Les événements militaires du IIIe siècle réétudiés sous l'angle de la perception de l'ennemi	94
a. Invasion de Cniva : 250-251	95
b. Première invasion maritime : 255-260	104
c. Seconde invasion maritime : 268-270	113
d. Épilogue : la campagne contre Cannabaudes et l'abandon de la Dacie : 271-272	125
C. Conclusion : Défense en profondeur ou perception des Barbares ?	131
Bilan et conclusion générale.....	141
Bibliographie	146
Annexe 1 : La migration des Goths et les cultures archéologiques associées	
Annexe 2 : Les invasions gothiques au IIIe siècle : carte générale	
Annexe 3 : Les invasions gothiques au IIIe siècle : la Propontide	
Annexe 4 : Les invasions gothiques au IIIe siècle : le détroit du Bosphore	
Annexe 5 : Schéma explicatif de l'organisation militaire romaine le long du Danube	

Remerciements

Mes premiers remerciements vont sans ambiguïté à mon directeur de maîtrise, le Professeur Dr. Christian R. Raschle. En premier lieu pour avoir cru en moi et m'avoir donné cette chance incroyable de venir faire une maîtrise sous sa tutelle alors que je manquais cruellement d'expérience universitaire. Ensuite, pour ses précieux conseils, toujours justes, qui m'ont permis de reprendre depuis la base pour parvenir au niveau académique nécessaire à la rédaction d'un mémoire. Je remercie par ailleurs l'ensemble de mes professeurs de maîtrise pour m'avoir guidé tout au long de ces riches années d'études, et en particulier le Professeur Bonnechere, qui m'a aidé depuis avant même mon arrivée jusqu'au dernier jour.

Je tiens à remercier tous mes bons amis du Québec, qui m'ont accueilli ici et m'ont fait sentir chez moi depuis le premier jour. Ils se reconnaîtront sans l'ombre d'un doute.

Bien entendu j'ai une pensée toute particulière pour ma famille et mes proches, tous en Europe, dont le soutien a été absolument nécessaire et toujours apprécié à sa juste valeur.

Sans oublier ma bien-aimée, sans qui rien ne serait possible, et qui après une longue année et demie de séparation géographique a fini par traverser l'Atlantique pour me rejoindre et ainsi m'écouter parler de déclinaisons latines et d'empereurs romains.

Enfin, merci à toutes celles et ceux qui ont cru en moi ou m'ont apporté leur aide dans cet important projet.

Introduction

Lorsqu'on étudie l'Empire romain nous viennent en tête certains grands noms comme Auguste et Trajan, peut-être Néron et plus souvent César, que la majorité imagine comme un empereur romain. Parfois on trouvera un écho lorsqu'on citera Septime Sévère, Constantin ou Julien l'Apostat, plus rarement avec Dioclétien. Mais quand vient le temps de parler de Philippe l'Arabe, Claude le Gothique ou Trébonien Galle, le public écarquille les yeux devant ces noms étranges.

Nombreux sont ceux qui connaissent Cicéron de nom, mais qui connaît les fragments de Dexippe ? On a peut-être déjà entendu parler de *La Germanie* de Tacite, mais on ignore tout de *L'Histoire des Goths* de Jordanès. bercé par l'histoire de la République et des premiers empereurs, le *quidam* n'a aucune notion du IIIe siècle après Jésus-Christ, hormis les antiquisants, qui seront probablement les plus nombreux à lire ce mémoire malheureusement – ou heureusement !

Ce mémoire est là pour donner vie à cette période par trop délaissée.

On lira partout que le IIIe siècle fut un siècle noir et difficile. Confus par les nombreuses guerres, les innombrables usurpateurs et les noms d'empereurs inconnus ou éphémères, le lecteur qui découvre cette période sera frappé par une certitude : les choses allaient mal dans un grand nombre de provinces entre 235 et 285, notamment dans la région du Danube et de la Mer Noire. C'est ce que l'historiographie a convenu d'appeler « la crise du IIIe siècle », autant ceux qui la dénoncent que ceux qui la réfutent d'ailleurs.

Après avoir pris connaissance de cette crise du IIIe siècle, le lecteur voudra en comprendre les causes. On lira ici et là qu'il s'agit d'une crise dans tous les domaines, allant du social au politique et incluant une diminution du commerce et une contraction de l'économie à l'échelle de l'Empire. Et le plus souvent on apprendra que c'est avant tout les invasions des Barbares qui ont tout déclenché. Mais alors, que faisait l'armée ? C'est là la question.

Plusieurs explications ont été soulevées pour décrire l'armée romaine du III^e siècle. On a écrit qu'elle souffrait d'effectifs insuffisants. Que les soldats s'étaient ramollis par une trop longue période de paix. Que les Barbares étaient vraiment trop nombreux. Que le dispositif stratégique n'était pas adapté aux nouvelles menaces. Mais on a rarement mis ces explications à l'épreuve de la démonstration.

L'armée romaine n'était pas moins nombreuse qu'au temps de Trajan, au contraire. L'entraînement devait permettre aux soldats de garder un haut niveau de compétence. Le nombre écrasant des envahisseurs semble être un lieu commun sans grande valeur explicative. Quant à la stratégie romaine, on en a beaucoup parlé, mais toujours au niveau théorique, et surtout, dans un cadre purement militaire.

Alors que la Barbarie semble faire l'unanimité lorsqu'on cherche un coupable au mal qui frappa l'Empire au III^e siècle, les sujets de l'étude des Barbares et de la stratégie romaine ont des historiographies très distinctes et trop séparées. On est surpris de voir que les contemporains spécialistes des voisins de l'Empire ne traitent le plus souvent pas du tout de l'armée romaine, et inversement.

En d'autres termes, les uns comme les autres ne font que constater l'échec militaire romain face aux attaques barbares au III^e siècle, sans aller plus loin que le récit des faits, déjà bien compliqué à établir à cause des multiples zones d'ombre que recèle l'étude de cette période.

Ce vide contraste avec la longue liste des revers romains dans les années 250 et 260, qu'il s'agisse des villes assiégées, des batailles perdues ou des régions entières pillées par les Goths. À la lecture de la chronologie des invasions gothiques du III^e siècle, il est impossible de ne pas être frappé par l'étendue de la déroute romaine pendant plusieurs décennies. On est tout autant surpris par la vitesse à laquelle les Romains finirent par reprendre le dessus et par les éclatantes victoires de Claude II et Aurélien, les deux premiers empereurs à avoir été nommés *Gothicus maximus*, qui mirent un tel coup d'arrêt aux Goths que ceux-ci se tinrent tranquilles pendant un siècle, quelques raids exceptés bien entendu.

Il y avait donc là un sujet qui méritait une analyse, si modeste soit-elle, afin de déterminer si les deux domaines, l'étude des Barbares et l'étude de l'armée romaine, pouvaient s'aider mutuellement à éclaircir les faits militaires de la crise du III^e siècle. Il ne s'agit pas de nier l'impact qu'ont eu les nombreuses usurpations sur l'efficacité de l'armée, car il est évident que deux généraux romains se livrant à une guerre civile pendant que l'Empire est envahi ne peuvent en même temps lutter pour leur propre cause et repousser l'ennemi.

On remarquera toutefois que certaines défaites survinrent alors que Rome disposait d'un bon nombre de troupes sur place – en Mésie en 250 et 251 par exemple – et qu'à l'inverse les Goths furent vaincus dans les années 268-270, alors que l'Empire était en proie à une guerre civile en Italie après l'assassinat de l'empereur Gallien, de même qu'il était à cette époque toujours victime de sécessions majeures. Les usurpations ont très certainement contribué à l'affaiblissement de l'armée, mais elles n'expliquent pas à elles seules les revers historiques subis faces aux attaques étrangères.

L'hypothèse de départ du présent mémoire est que les défaites romaines avaient une explication autre qu'un concours de malchance et une armée inopérante ou délabrée par les guerres civiles. L'épopée des invasions gothiques des années 250 à 270 nous a poussés à nous pencher sur les auteurs de ces actes historiques : les Goths.

Tout de suite on rencontre deux nouveaux problèmes. Le premier est l'inconnue à propos de leurs origines. Le second est que les Goths du III^e siècle sont complètement éclipsés par leurs descendants des IV^e et V^e siècles : on comprendra que la traversée sans retour du Danube de 376 et le sac de Rome de 410 ont davantage marqué les esprits que l'obscur Cannabaudes. Les invasions gothiques durant la crise du III^e siècle ne sont souvent considérées que comme un prélude à la chute de l'Empire romain, le chapitre introductif des fameuses « Grandes Invasions » des siècles suivants.

Il sera donc question de revoir en détail les faits du IIIe siècle et les problématiques propres à cette époque, qui ne sont pas celles de l'Empire tardif. Face aux mystères entourant l'identité des Goths dudit siècle, nous nous pencherons sur les quelques témoignages du passé qui nous permettront de retracer autant que faire se peut leurs coutumes et leurs relations avec l'Empire. Ce sera alors l'occasion de changer de point de vue et d'aborder la question épineuse de la perception que les Romains avaient des Barbares et des Goths en particulier. A partir de là, il nous faudra réétudier plus en détail et sous cet angle les faits d'armes qui opposèrent Romains et Goths au IIIe siècle, et voir s'il est possible d'apporter une nouvelle approche pour expliquer les revers et victoires des troupes impériales à cette époque.

Nous plonger dans le IIIe siècle et essayer de mieux comprendre les stratégies romaines à la lumière d'une étude sur les Goths et leur perception par les Romains, voici le but du présent travail.

Chapitre 1

Le III^e siècle et ses problématiques : la crise, l'armée, les Barbares

A. Introduction et définitions

Le présent travail nous invite à nous plonger dans une période palpitante de l'Histoire occidentale, et un moment charnière de l'Empire romain. Il s'agit de la « crise » du III^e siècle, qui est autant le cadre que le sujet de notre réflexion. Voilà un siècle troublé s'il en est, et qui, par un curieux jeu de miroir, parvient aujourd'hui dans l'historiographie comme l'archétype de la crise et du déclin – mais non de la chute - à tel point qu'on ne sait si finalement la période fut autant celle d'une crise qu'on ne le dit de nos jours, et si ce ne sont finalement pas les difficultés que nous rencontrons à l'étude de cette période qui nous donnent, rétroactivement, la sensation que ce fut un siècle obscur pour Rome.

C'est une période opaque dont l'étude est difficile. Les sources sont rares, bien entendu, mais encore plus que pour les siècles précédents, le Haut-Empire, et les siècles suivants, l'Antiquité tardive, ou Bas-Empire. C'est aussi une période fascinante, car elle nous montre la façon dont l'Empire romain, pour la première fois de son histoire, a dû faire face à sa plus grave crise, impliquant sa survie, et comment il a fait pour en sortir vainqueur, mais non indemne.

C'est une période charnière car elle est le témoin d'une adaptation douloureuse mais néanmoins efficace entre un ancien système pluriséculaire datant d'Auguste voire de la République, et un nouveau système à la mesure – enfin – de ce gigantesque Empire.

C'est une période de guerre, quasi-permanente au bas mot, dont les règles se modifient rapidement et nécessitent une adaptation de la part des troupes impériales. C'est aussi une guerre sur plusieurs fronts, toujours très distants les uns des autres, et souvent de façon simultanée. C'est par ailleurs une guerre dans laquelle les effectifs et les pertes sont nombreux, et les ennemis nouveaux ou mieux organisés. Enfin, dernier point et non des

moindres, c'est une période de guerre civile. Les difficultés dans la succession au trône, les assassinats, les usurpations très fréquentes, et même les sécessions de parties majeures de l'Empire ajoutent aux difficultés politiques de graves complications militaires.

Nous voilà donc au IIIe siècle après Jésus-Christ. Si nous devons proposer un découpage très large des premiers siècles de l'histoire impériale romaine, celle-ci commencerait globalement au Ier siècle avec la première dynastie des Julio-Claudiens puis celle des Flaviens, connaîtrait au IIe siècle avec les Antonins son apogée, mais aussi ses premières difficultés sérieuses avec les guerres marcomanniques de Marc-Aurèle. À la suite de la dynastie antonine en viendrait une nouvelle, au tournant du IIIe siècle, celle des Sévères, qui se terminerait au cœur du IIIe siècle, en 235.

D'une façon plus étudiée, on pourrait proposer deux lectures pour la définition de nos bornes. Une première large, inclurait la fin du IIe siècle et la dynastie des Sévères, avec l'avènement en 193 de Septime Sévère, et s'étendrait jusqu'au pouvoir unique de Constantin en 324, qui permit un rétablissement de l'autorité impériale après les victoires sur Maxence et Licinius, et une modification en profondeur des macrostructures de l'Empire – dont les débuts des travaux de Constantin sur le site de la « Nouvelle Rome ». Cette lecture, que propose par exemple Maria Bats, est volontairement large, et permet de voir plus loin de part et d'autres du troisième siècle et de mettre un pied assuré dans l'Empire tardif tout en en gardant un autre dans le Haut-Empire, sous les Sévères¹. Ce sont aussi les bornes que choisit Michel Christol, mais qui précise d'entrée que méthodologiquement il s'agit d'apporter plus de données à l'analyse du IIIe siècle et non de rassembler cent cinquante ans d'histoire romaine sous la même coupe. Pour lui, il faut à tout prix éviter de trop « globaliser » et de

¹ Bats, M., *L'Empire romain au IIIe siècle, de la mort de Commode au Concile de Nicée*, Paris, Atlantica, 1997, p. 76.

manquer les nuances, pour ne pas que « des esprits rapides ne se persuadent qu'entre 193 et 337 tout pourrait être analysé selon la même problématique. »²

C'est une deuxième lecture, stricte, qui nous retiendra pour notre travail, bien qu'évidemment il faudra faire appel à des références sortant de ce cadre. Il s'agit des bornes conventionnellement admises pour la période. Elle s'étend de 235, avec la fin du règne d'Alexandre Sévère et l'avènement de Maximin le Thrace, et se poursuit jusqu'à la fin 284-début 285 et l'avènement de Dioclétien. Nous avons donc là une période relativement réduite, cinquante années, au cœur du troisième siècle exclusivement.

Cette période est conventionnellement appelée la « crise du IIIe siècle ». C'est l'idée de Lorient et Nony, qui écrivent que « le demi-siècle qui sépare ces deux dates est donc bien une époque de crise, politique et militaire, mais plus exactement peut-être de mutation et de transition. A ce titre, son originalité propre a longtemps été méconnue, en sorte que les historiens, jusqu'à une date assez récente, s'y sont peu intéressés. »³ En effet, c'est une période de difficultés à part entière, et le présent mémoire privilégiera une acception courte des bornes chronologiques pour refléter la valeur « autonome » de ces cinquante années, qui ne sont pas une excroissance dégénérée du Haut-Empire, non plus que seulement l'antichambre sans intérêt du Bas-Empire. Il constitue, et c'est l'un des axes de travail de ce mémoire, un demi-siècle d'Histoire passionnant et particulier au cœur d'un troisième siècle négligé car écartelé et ne satisfaisant pas complètement la division académique en deux périodes phares et bien identifiées de l'Empire romain.

C'est une période singulière ayant une valeur propre et dont l'analyse révèle une richesse caractéristique et inédite. En d'autres termes, nous aimerions souligner qu'il s'agit avant tout d'une « période », qu'on parle de « crise » ou non, et pas seulement une « transition » entre deux périodes plus importantes.

² Christol, M., *L'Empire romain au IIIe siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 5.

³ Lorient, X., Nony, D., *La crise de l'Empire romain 235-285*, Armand Colin/Masson, Paris, 1997, p. 7.

Cela dit, le plus difficile n'est pas de délimiter des bornes chronologiques, d'autant plus que l'historiographie moderne tend à s'accorder sur le fait que les plus durs moments, ceux qui mériteraient véritablement la notion de « crise », se situent effectivement au cœur du siècle. L'un des nombreux soucis que revêt l'étude du III^e siècle, et qui nous retient ici, est la chronologie interne des événements et sous-périodes du siècle. On peut d'ailleurs lire dans la *Cambridge Ancient History*, volume XII :

In order to understand the age, and to determine the extent to which it may justifiably be interpreted as one of 'crisis', we must first establish a reliable picture of its events. This is difficult, because of their complexity and because of the lack of good source-material: it is significant that one of the most disputed aspects of late third-century remains its basic chronology.⁴

Plusieurs visions s'opposent et il convient désormais de présenter rapidement, par souci méthodologique mais aussi pour le lecteur non initié, les faits et événements marquants du troisième siècle. Nous nous intéresserons dans cette présentation à la région étudiée, à savoir le bas-Danube et la Mer Noire. Pour le suivi nous ferons appel entre autres à deux ouvrages sur les Goths, celui de Herwig Wolfram, *Histoire des Goths*, qui retrace les événements clés du milieu de siècle, et celui de Michael Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, de 2007, à la grande étude de référence d'Émilienne Demougeot, *La Formation de l'Europe et les invasions barbares. Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, et enfin à la *Cambridge Ancient History* XII, qui ont tous valeur de référence ou semblent les choix les plus pertinents pour tracer une première chronologie pratique. Une étude plus détaillée de la chronologie des actions des empereurs et de l'armée sera proposée dans une autre partie, pour des raisons de place et d'organisation. Il convient de faire remarquer au lecteur que cette chronologie se base sur les travaux des historiens modernes, nécessairement biaisés, et qu'il

⁴ Drinkwater, J., « Maximinus to Diocletian and the 'Crisis' ». In: Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2^e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 28.

n'est pas non plus exclu qu'au moins une partie des faits soient mal datés, mal compris voire inventés, sans oublier les événements qui nous manquent et sont perdus.

B. Chronologie des faits

Avant d'en venir à son récit des événements, Wolfram écrit qu'« à partir de 238, et pendant plus de quarante ans, les assauts gothiques dévastèrent les provinces orientales de l'Empire romain. »⁵ L'auteur en vient à donner le contexte, qui est en fait une hypothèse personnelle selon laquelle ce sont les conditions de guerre permanente du IIIe siècle qui ont provoqué les invasions gothiques. L'idée étant que l'armée du Danube était une des meilleures et des plus aguerries, et que ce sont les difficultés militaires ailleurs dans l'Empire, notamment contre les Perses, qui ont amené à la déplacer sur d'autres fronts. Alors, écrit Wolfram, « saisissant l'occasion, les Goths traversent le fleuve et pénètrent dans l'Empire »⁶ pour le butin, en semant la destruction et la mort, ni plus, ni moins. Kulikowski est plus prudent, et c'est l'hypothèse que nous retiendrons, en déclarant qu'on ne peut savoir quand exactement ils frappèrent, et encore moins pourquoi⁷.

Cela nous emmène en 238, soit trois années plus tard que le début conventionnellement admis de la crise du IIIe siècle, en 235, et à la première rencontre entre les Romains et les Goths. Une ville, située sur la Mer Noire, tombe aux mains des Barbares gothiques. Les sources ne savent toujours pas de quelle ville il s'agit, car certains comme Marcel le Glay parlent d'Olbia (Parutyne)⁸, située à l'embouchure du Doug méridional, en territoire barbare au Nord du Danube, et d'autres comme Herwig Wolfram préfèrent croire qu'il s'agit d'Histria (Istria), en terre romaine, sous le Danube⁹. S'il s'agit d'Histria, il apparaît

⁵ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 25.

⁶ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 58.

⁷ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 18.

⁸ Le Glay, M., *Rome II. Grandeur et chute de l'Empire*, Perrin, Paris, 2005, p. 388.

⁹ À propos de cette question, Kulikowski parle d'Histria. Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 18, de même que Yann Le Bohec, Le Bohec, Y.,

que la déconvenue fut beaucoup plus forte, car les Goths seraient parvenus à ravager et détruire une ville de l'Empire, mais cela n'enlève pas l'importance qu'aurait eu le sac d'Olbia, une ville grecque marchande prospère, dotée d'une garnison impériale. L'une ou l'autre, la ville est prise et ravagée et ce que les Romains ne pouvaient que pressentir, ils ne peuvent plus que le constater : un nouveau peuple est arrivé à leur frontière, et il a l'air particulièrement hostile et violent. Demougeot nous apprend que cette armée gothique est sous les ordres du « grand roi Ostrogotha », alors maître de trente mille guerriers.¹⁰

Les Goths reçurent alors des subsides annuels de la part du gouverneur de Mésie, Menophilus¹¹, ce qui eut pour direct résultat l'absence d'invasion pendant une dizaine d'années, jusqu'à ce que l'empereur du moment, Philippe l'Arabe, renonce à verser ces subsides suite, peut-être, à un excès de confiance et à ses victoires sur les voisins Carpes. Il n'en fallait pas plus pour que les invasions reprennent¹², d'autant plus que Dèce, mandaté par Philippe pour défendre la frontière danubienne, usurpa le titre d'empereur et emmena avec lui les troupes du Danube vers Rome pour affronter son ancien supérieur.

C'est dans ce contexte qu'en 250 se produisit une grande invasion gothique, qui devait durer plusieurs années. Menées par le roi goth Cniva, nouvellement élu après la mort récente d'Ostrogotha¹³, trois colonnes de Barbares passèrent le Danube et s'en prirent à la Dacie et la Mésie. On comptait des Carpes, des Bastarnes, des Taifales et des Vandales, tous

L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle », éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 223 et Millar, F., *The Roman Empire and Its Neighbours*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1967, p. 236. Michel Christol préfère penser qu'il s'agit d'Olbia du Pont, eu égard à la disparition de son monnayage, Christol, M., *L'Empire romain au IIIe siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 96. Demougeot reprend le même argument et ajoute que la visite de Gordien III à Histria en 240 infirme la thèse de la destruction d'Histria, Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 256 et p. 394.

¹⁰ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 402 ; d'après Jordanès, *Histoire des Goths*, XVI, 91.

¹¹ Drinkwater, J., « Maximinus to Diocletian and the 'Crisis' ». In: Bowman, A.K., et alii. (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 35.

¹² Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 56.

¹³ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 409.

apparemment soumis au commandement des Goths. Philippopolis a été prise par Cniva, entraînant la chute de la Thrace et ses alentours. Il passa tout l'hiver 250-251 en terre romaine, sans être inquiété par les troupes impériales. Lors du retour du printemps, les Romains reprirent leur campagne pour tenter de recouvrer le contrôle de leur territoire, et les armées romaines et gothiques se poursuivirent jusqu'au Danube, dans la région de la Dobroudja. Là, à Abrittus, l'empereur Trajan Dèce fut tué au combat par les Goths, ainsi que son fils et prétendant au trône. C'est la première fois qu'un Prince meurt face à des Barbares dans une bataille. Comble de l'insulte, les Goths, victorieux donc, repartent chez eux chargés de leur butin, et avec la promesse d'un sauf conduit et de subsides annuels de la part du tout nouvel empereur, Trébonien Galle. La défaite romaine est totale, « l'Empire était presque à bout de forces »¹⁴.

Mais à peine la paix « négociée » avec les Goths, Trébonien Galle doit accourir en Orient où Sapor Ier vient de lancer une nouvelle invasion. Malgré le traité de paix, les Goths, que l'Empire n'a pas pu repousser plus loin que la rive gauche du Danube, reprennent leurs incursions. C'est au légat de Mésie inférieur, Émilien, de les repousser pour le compte de l'Empire et de l'empereur. Ou pour son propre compte : ses soldats profitent de ses victoires contre les Barbares germaniques pour le proclamer empereur en 253. Wolfram écrit que « paradoxalement, le succès des armes romaines fit empirer la situation des provinces balkaniques »¹⁵. En effet, ce sont les victoires face aux Goths qui ont une fois de plus mené à la guerre civile.

Trébonien Galle, mis au courant, demande aux armées du Rhin menées par Valérien de mater cette usurpation pendant que lui-même est pris face aux Perses en Orient. C'est alors que la nouvelle parvient à Trébonien Galle et au légat fidèle au pouvoir : Émilien est en route

¹⁴ Selon l'expression de Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 59.

¹⁵ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 61.

pour Rome. Délaissant alors le front oriental, Trébonien revient en toute hâte pour affronter son rival : « c'est à qui arrivera premier à Rome. »¹⁶

Alors que les Perses envahissent tout le Moyen-Orient romain et détruisent Antioche, et que les usurpations se multiplient à l'Est – Cyriades, Uranius Antoninus – en août 253 Trébonien Galle et son fils Volusien sont tués au combat face à Émilien en Italie. Ce dernier est alors reconnu empereur légitime par le Sénat, mais Valérien continue sa marche contre lui. Il s'autoproclame empereur et fait face à l'armée d'Émilien à Spolète en octobre 253. Émilien est trahi par ses troupes qui l'assassinent et rejoignent Valérien sans coup férir. Le Sénat le reconnaît immédiatement comme Prince légitime.

Pendant que les armées de Rome se battaient entre elles, le Danube connaissait une nouvelle période de problèmes militaires directement liés à la diversité des fronts, et lorsque Trébonien dut partir pour l'Orient il confia la sécurité du bas-Danube à Émilien. Ce dernier, avant de partir pour Rome, prit sur lui de cesser le versement des subsides aux Goths. Que les guerriers goths aient peut-être attaqué les premiers et rompu l'accord, ou que ce soit la décision du légat de Mésie qui les ait décidés à franchir le fleuve, le résultat fut le même : l'accord ne fut pas respecté, et la Thrace et la Mésie se virent envahies par les Goths. Les années 253 et 254 furent difficiles, et les Goths occidentaux – qui sont ceux qui ont le plus attaqué l'Empire jusqu'à présent – se rendirent plus au Sud encore, jusqu'en Grèce. Thessalonique est assiégée, mais le siège est un échec.

Les attaques gothiques prennent une autre ampleur encore dans les années qui suivirent, entre 255 et 257. Du fait des raids constants, de la disparition progressive du commerce dans la région et du retrait relatif de Rome, le Royaume du Bosphore tombe aux mains des Barbares. L'Empire compte désormais un allié de moins dans la région, et un ennemi de plus, car la flotte bosporitaine est aux mains des Boranes et de leurs alliés Goths

¹⁶ L'expression est de Zosso, F., Zingg, Ch., *Les Empereurs romains*, Errance, Paris, 2009, p. 182.

et Sarmates. Ils mirent à profit cette nouvelle acquisition pour décupler leurs forces et entamer une série de raids maritimes d'autant plus dévastateurs que le garant de la sécurité de navigation était maintenant éliminé. Pityunte (Pitsounda) fut leur première cible, dans le Caucase, mais l'expédition fut un échec. Après le pillage de Phasis (Poti), Pityunte tomba enfin lors d'une seconde tentative. Mais le gros coup que réalisèrent les Goths et leurs alliés fut la prise de Trébizonde (Trabzon) en 257, en Asie Mineure. Dans cette région de l'Empire, difficile d'accès autrement que par voie maritime rendue dangereuse, les armées impériales ne sont pas en mesure de prévenir ce type d'attaques, imprévisibles du reste.

Dans les années qui suivirent, et grâce à la capture des villes grecques de Tyras (près d'Odessa) et Olbia (Parutyne) quelques années auparavant, une expédition en partance de la côte Nord-Ouest de la Mer Noire, à l'aide de renforts, franchit le Bosphore. Les Goths prirent, en association avec des troupes gothiques terrestres, les villes de Nicomédie (Izmit), Nicée (Iznik), Kios (près de Gemlik), Apamée (Mudanya) et Pruse (Bursa). Nicomédie et Nicée furent d'ailleurs pillées une nouvelle fois sur la route du retour, puis détruites.

Ainsi s'achevait ce qu'on pourrait nommer la première moitié des grands raids gothiques sur l'Empire romain durant le III^e siècle. Les pertes qu'ils subirent et l'ampleur des richesses qu'ils acquirent les amenèrent probablement à rentrer chez eux et à ne pas revenir immédiatement après. Il fallut attendre une décennie pour revoir surgir les Goths, depuis l'Ukraine actuelle jusqu'en terre romaine. Wolfram explique ce retour aux hostilités par l'implication d'un nouveau peuple, les Hérules, qui aurait apporté avec lui une nouvelle période de conflit, d'abord entre Barbares, puis contre l'Empire¹⁷.

L'auteur introduit d'ailleurs les événements suivants en écrivant qu'« une invasion barbare d'une ampleur sans précédent débuta au printemps 268. »¹⁸ Les Goths, partis depuis Tyras ou Olbia, débarquèrent à Tomi (Constanța) en Mésie inférieure, puis essuyèrent des échecs répétés à Marcianopolis (Devnya), Cyzique (près de Erdek) et Byzance (Istanbul).

¹⁷ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 65.

¹⁸ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 65.

Malgré des pertes et un second échec devant Cyzique, les Goths parviennent à forcer les détroits du Bosphore et des Dardanelles et à passer en Mer Égée, pour la première fois. Demougeot calcule qu'entre cinq cents et mille navires barbares transportaient cent mille hommes et ajoute que « jamais encore les Barbares n'avaient mobilisé de telles forces contre l'Empire. »¹⁹ Le franchissement du Bosphore romain par les navigateurs Goths, aussi nombreux qu'il plus est, relève de l'exploit²⁰.

C'est une première par le nombre d'ennemis concernés, mais c'est aussi une première dans les moyens mis en place : jamais des ennemis de Rome ne s'étaient retrouvés massivement et dotés de moyens navals dans l'arrière-pays romain, derrière ce qu'il est convenu d'appeler le *limes*. L'armée romaine et les garnisons locales sont donc devenues ici inopérantes, et les envahisseurs ont désormais une longueur d'avance. Cela explique la longue liste de grandes cités ayant subi pillage et destruction des Goths et de leurs alliés Hérules.

Les Barbares se scindèrent en trois groupes. Le premier débarqua en Chalcidique, le second en Attique, le troisième resta sur mer et partit en Asie Mineure. Corinthe, Argos, Sparte, Olympie furent pillées. Rhodes, Chypre, la Crète, Side (près de Manavgat en Turquie) aussi, ainsi que Troie (Hisarlık) et le temple d'Artémis à Éphèse (Efes). Athènes et Thessalonique notamment organisèrent une résistance civile aux assauts des Goths et Hérules, qui firent même appel à l'usage d'armes de siège.

Comme l'explique la *Cambridge Ancient History*, cette catastrophe demandait une réponse inédite. Les forces impériales, menées par le Prince en personne, intervinrent pour mettre un terme aux exactions des envahisseurs. Nous pourrions ajouter qu'il n'avait guère d'autre solution, l'armée des frontières ayant failli à sa tâche, il lui revenait personnellement

¹⁹ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 421.

²⁰ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 19 parle de « *skillfull seamanship* », ce qui paraît curieux et donc exceptionnel pour des Goths continentaux depuis des siècles.

le devoir de mener campagne contre les Goths et leurs alliés.²¹ Gallien et son armée de campagne, rassemblée pour l'occasion, détruisirent le premier groupe de Barbares qui se trouvait alors vers la Thrace, à Nessos (sur le fleuve Mesta entre la Bulgarie et la Grèce). Mais Gallien doit repartir à Rome car son meilleur légat Aureolus menace de prendre le pouvoir en Italie. Victorieux mais trahi, Gallien meurt en 268. Claude II qui lui succède gagne en 270 une grande bataille à Naissus (Niš)²² qui mit un terme aux actions du groupe ayant pillé les villes du Sud de la Grèce romaine. Les survivants des groupes barbares débarqués fuirent l'armée romaine et se réfugièrent dans les montagnes de Macédoine. Après avoir repoussé plusieurs attaques des troupes impériales, ils finirent pour la plupart d'entre eux par être définitivement vaincus et se rendirent, même si certains regagnèrent l'actuelle Ukraine par voie de terre, tandis que la majorité des Goths ayant attaqué l'Asie mineure rentrèrent chez eux en Scythie avec leur butin sans être vraiment inquiétés sur le chemin du retour.

Les modernes ont pu dire qu'au tournant de l'année 270 la victoire terrestre était complète pour Rome, grâce aux efforts de Gallien puis probablement de Claude II. La Thrace, la Mésie et la Grèce, tout comme l'Asie mineure et le Pont avaient renoué avec la paix, après trois années de pillages d'une envergure inédite. Mais ce n'était pas fini pour autant.

Dès la mort de Claude II en 270, les incursions reprirent. Les Vandales traversèrent le Danube en Mésie, et plus grave, les Juthunges entrèrent en Italie par les Alpes. Le nouvel empereur, Aurélien, repoussa ses attaques avec succès, de même qu'il arrêta une incursion des Carpes en Thrace. H. Wolfram écrit que même s'il s'agissait de tribus différentes, « les Goths n'étaient généralement pas loin. »²³

²¹ Wilkes, J.J., « Provinces and Frontiers ». In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 228.

²² Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 20, se basant sur Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 45.

²³ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 69.

Malheureusement Aurélien dut aller à Sirmium pour recevoir son titre d'Auguste, et il laissa le bas-Danube sans défense. On voit bien à quel point la présence d'un empereur fait la différence sur le champ de bataille, dans une province romaine ou même une région de l'Empire, ici la Thrace et les Mésie. Il y eut des raids gothiques encore, avec les prises des villes d'Anchialos et Nicopolis ad Istrum. Les milices locales repoussèrent finalement les Goths, mais c'est Aurélien qui les vainquit. Il marcha donc contre les Barbares germaniques, traversa le Danube et porta la guerre chez eux. On porte le nombre de morts à cinq mille, dont leur chef Cannabaudes²⁴.

A la mort d'Aurélien, c'est Tacite qui devint Auguste et qui dut affronter une nouvelle invasion gothique, en partance de l'Ukraine par la Mer Noire dans toute la Turquie actuelle. Il triompha d'eux en 276 et prit le titre de *Gothicus maximus* lui aussi. Tacite assassiné, ce fut Probus qui remporta à nouveau une victoire contre les Goths, bien qu'on ne sache s'il s'agissait de ceux en train de piller l'Asie Mineure ou d'autres Goths ayant franchi le Danube, qu'il aurait défait à son passage dans la région danubienne. Il fut le dernier Prince à recevoir le titre de *Gothicus maximus* avant Constantin²⁵. Les invasions gothiques du IIIe siècle étaient arrivées à leur terme.

Mais c'est un choix politique et stratégique majeur qui, selon nous, conféra un aspect structurel à la victoire d'Aurélien et plus généralement de l'Empire sur les Goths. Ce choix fut celui d'abandonner la Dacie à ces derniers. En effet, le génie ou le courage d'Aurélien a été, semble-t-il, de comprendre que cette province ne pouvait plus être défendue. Il fallait laisser le territoire le plus convoité par les ennemis de Rome, mais aussi le plus récemment conquis et le plus difficile à défendre d'un point de vue stratégique. En faisant cela, non

²⁴ Bien que la campagne d'Aurélien soit quasiment certaine, de même que sa victoire, on ne peut être sûr de l'historicité de Cannabaudes à cause du manque de sources : Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 20.

²⁵ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 433.

seulement l'Empire diminuait sa frontière et récupérait des troupes à redéployer sur une zone plus petite, mais il se débarrassait d'une région entière de l'Europe assaillie de toute part par les peuples en migration. En d'autres termes, il nous paraît honnête de dire que Rome gagnait plus à lâcher la Dacie qu'à s'y accrocher coûte que coûte²⁶.

C'est la thèse de Wolfram, qui écrit que « les décennies suivantes montrèrent combien cette décision d'Aurélien était avisée »²⁷, et Marcel Le Glay lui donne aussi raison en décrivant une « grave » décision qui porta ses fruits, avec la consolidation d'un nouveau *limes* et la réduction des incursions ennemies sur le bas-Danube.²⁸ John Wilkes voit plutôt les conséquences néfastes à ce choix impérial, car selon lui l'abandon de la Dacie n'a fait que permettre finalement aux populations barbares en provenance de l'Est de s'installer plus vite en Europe et de menacer à terme de façon encore plus virulente le bas-Danube romain.²⁹

Avec l'abandon de la Dacie vient en quelque sorte la conclusion de la crise militaire qui a eu lieu sur le bas-Danube au milieu du III^e siècle. Elle se solde certes par un net recul romain dans la région, mais surtout par une survie de l'Empire, et donc finalement ce qui a l'air d'une victoire.

Quelques incursions tardives furent liées aux combats que se livrèrent entre eux les nations barbares, dont certaines tribus nouvellement arrivées, comme les Gépides, pour le contrôle de l'ancienne Dacie romaine. Les Bastarnes, ainsi que certains Carpes en furent chassés et cherchèrent avec plus ou moins de réussite refuge auprès de l'Empire. Désormais on n'entendrait plus parler des Goths, mais des Wisigoths et des Ostrogoths, et là nous entrons dans une autre époque.

²⁶ À propos du retrait de Dacie, voir Cizek, E., *L'Empereur Aurélien et son temps*, Les Belles Lettres, Paris, 1994, pp. 123-152 ; Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III^e siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, pp. 242-243 et Gudea, N. et Lobüscher, Th., *Dacia., Eine römische Provinz zwischen Karpaten und Schwarzem Meer*, Philipp von Zabern, Mayence, 2006, p. 96 sq.

²⁷ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 69.

²⁸ Le Glay, M., *Rome II. Grandeur et chute de l'Empire*, Perrin, Paris, 2005, p. 403.

²⁹ Wilkes, J.J., « Provinces and Frontiers ». In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2^e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 232.

C. État de la question :

Après cette chronologie introductive, il nous faut à présent étudier les différentes directions dans l'historiographie qui intéresse l'objet de ce mémoire. Elles ont pour caractéristique d'être au moins partiellement séparées, ce qui explique que les domaines soient aussi distincts.

a. Le III^e siècle et la crise

Le III^e siècle est un sujet historique à part entière, et notamment pour ses décennies 230 à 280, soit ce qu'il est convenu d'appeler la « crise » du troisième siècle. En réalité, une grande partie de la littérature sur le siècle porte à proprement parler sur la notion de crise, avec le débat toujours vif entre les tenants de l'existence d'une crise, et leurs opposants niant cette idée, sans oublier les historiens de la nuance qui proposent plusieurs petites crises chronologiques, ou bien distinguent diverses crises dans différents domaines de la société, par exemple. À propos de ce concept de « crise » et sur la période, voici certains des ouvrages clés qui seront utilisés pour cette étude.

Bien qu'il s'agisse d'un recueil de sources avant tout, *La Crise de l'Empire romain 235-285* de Xavier Lorient et Daniel Nony ouvre bien des pistes pour l'étude du III^e siècle. Selon eux, il ne fait aucun doute que les cinquante années du milieu du siècle furent des années de crise, et « plus exactement peut-être de mutation et de transition »³⁰. Ils conçoivent cette crise comme une période de difficultés, que l'on retrouve dans divers domaines, comme face aux Barbares, face à ses problèmes de société, face à son administration impériale mal

³⁰ Lorient, X., Nony, D., *La Crise de l'Empire romain 235-285*, Armand Colin/Masson, Paris, 1997, p. 7.

adaptée, face à ses bouleversements démographiques et religieux. Ainsi, avec la survie de l'Empire sont survenues des solutions, qui souvent se sont imposées.

Ils proposent un découpage chronologique intéressant qui considère les années 235, soit la mort d'Alexandre Sévère, à 260, capture de Valérien par les Perses, comme une période de « montée de la crise »³¹, avec une accélération dans les années 250 et la mort de Dèce. Cela peut paraître attendre un peu longtemps pour donner un premier pivot à cette crise, mais leur idée tient au fait que, la crise étant définie comme source de changement, les structures de l'Empire sont encore très majoritairement héritées de la période sévérienne. Ainsi, comme la Belle Époque n'était pas tout à fait passée au XXe siècle, le IIIe siècle est encore celui du Haut-Empire au moment même où la majeure partie des auteurs dénoncent la faiblesse suprême de Rome : la capture de son Prince par l'ennemi.

Le tournant majeur se situant en 260, la seconde période de la crise s'étend jusqu'en 285. On y voit une précipitation des catastrophes, dont les sécessions des Gaules et de Palmyre³² et les invasions massives à l'Est et en Europe sont les principaux vecteurs. Les auteurs soulignent que ce qui définit la crise impériale est la perte de pouvoir du Sénat et avec elle le changement brutal du mode d'élection du Prince : de l'hérédité puis du meilleur, on en vient à choisir un général. C'est aussi un second temps dans ce milieu de siècle car commencent à se dessiner des solutions, en premier lieu les réformes militaires, notamment celles de Gallien. On retrouve donc la double thèse de Lorient et Nony, à savoir qu'il y a bien eu une grave crise au IIIe siècle, et que celle-ci se caractérise notamment par l'évolution rapide et prononcée de Rome, menacée dans sa survie.

Toujours à propos du concept de « crise » intervient le problème de la perception de celle-ci. Dans le recueil d'études dirigé par Marie-Henriette Quet, *La « Crise » de l'Empire*

³¹ Lorient, X., Nony, D., *La Crise de l'Empire romain 235-285*, Armand Colin/Masson, Paris, 1997, p. 29.

³² Sur les sécessions de Palmyre et des Gaules : Drinkwater, J. F., *The Gallic Empire*, Steiner, Stuttgart, 1987, 276 p. et Hartmann, U., *Das palmyrenische Teilreich*, Stuttgart, Steiner, 2001, 532 p. ainsi que les chapitres de Hartmann, U. « Das palmyrenische Teilreich » et de Luther, A., « Das gallische Sonderreich » In : John, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 325-342 et 343-378.

romain de Marc Aurèle à Constantin. *Mutations, continuités, ruptures*, de 2006, on trouve des chapitres sur la perception de la crise et surtout celui de François Chausson qui traite lui de l'écriture de l'Histoire.

Ce dernier développe ainsi le problème de la chronologie et du vocabulaire que l'historien utilise pour définir des bornes et délimiter des périodes. C'est le travail que nous avons réalisé plus haut, afin de donner un cadre et de poser les faits tels qu'ils nous sont connus aujourd'hui, mais nous gardons bien en tête le caractère nécessairement arbitraire et forcément au mieux vraisemblable d'un tel exercice. Le risque, comme l'écrit Chausson, est de manquer de décrire et de s'aventurer dans le juger³³, et c'est alors que surviennent les dangers de l'écriture historique. En plus de la difficulté d'appréhender le temps qui passe, comme en fait l'expérience l'homme au long de sa vie, il est difficile de restituer une période historique sans faire apparaître, de la part de l'historien, une part d'erreur et de subjectivité qui peut nuire à l'analyse historique.

L'historiographie du IIIe siècle, écrit F. Chausson, est coincée entre le Haut-Empire et le Bas-Empire, et il ne manque pas de faire remarquer que tout le monde est d'accord pour situer les Sévères dans le premier et la Tétrarchie dans le second. Mais *quid* des événements entre 235 et 285 ? L'analyse de Chausson est intéressante et, à notre avis, parfaitement cohérente, et ses vues seront employées pour mieux guider ce travail sur le IIIe siècle. Il ne nous appartient pas de remettre en cause les appellations mêmes de Haut et Bas-Empire comme le fait l'auteur, mais on peut toutefois souligner la différence entre la Rome d'Auguste à qui échappe encore la Bretagne et la Dacie, entre autres, et celle de Septime Sévère qui représente un certain apogée géographique et militaire. On emploie des « gros blocs »³⁴, mais ce faisant on uniformise *de facto* ce que l'on y met. Cette thèse a le mérite de mettre des mots

³³ Chausson, F., « Du sablier à l'encrier : scansion chronologiques et écriture de l'Histoire. » In Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, p. 637.

³⁴ Chausson, F., « Du sablier à l'encrier : scansion chronologiques et écriture de l'Histoire. » In Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, p. 639.

sur la grande difficulté qu'a l'historien, et particulièrement celui du III^e siècle, pour définir les choses et trouver une trame aux événements de la période de la crise.

L'existence de microrègnes, tels ceux de Claude II, Dèce ou Tacite, obligent l'historien à considérer autre chose que les dates de règnes pour délimiter des périodes de sens. Le sens n'étant pas, et c'est une idée défendue par ce mémoire, dans la durée du règne, ce qui est assez évident pour Claude le Gothique ou Dèce dans la chronologie proposée ci-avant. On s'aperçoit d'ailleurs que la mort de Claude II, mort prématurée, n'est en aucun cas due à la fameuse « instabilité politique » ou la « fragilité du pouvoir impérial »³⁵ dont tout le monde parle pour le troisième siècle, dont les règnes courts à répétitions en seraient la preuve la plus flagrante. Claude le Gothique est simplement mort de la peste, ce qui aurait pu arriver à n'importe quel Prince malheureux du premier siècle. Attention donc à ne pas avoir une lecture de survol sous prétexte que le détail serait uniformément flou. C'est pourquoi Chausson propose, dans la lignée de Michel Christol – dont nous verrons juste après un des ouvrages clés – un découpage selon les périodes de difficultés, ponctuées de catastrophes, militaires, dont on ne saurait, écrit-il, nier l'existence.

Une autre idée majeure de Chausson est son refus de l'idée de « période de transition », souvent utilisée par les spécialistes pour parler du III^e siècle. Dans une comparaison que nous validons complètement, il dit que considérer le III^e siècle comme une période de transition serait autant « vide »³⁶ de sens que douteux sur le plan historique, au même titre que parler des deux guerres mondiales du XX^e siècle comme un demi-siècle de transition – voire moins ! (1914-1945) – entre le siècle de Victoria et notre troisième millénaire serait une faute historique.

³⁵ Chausson, F., « Du sablier à l'encrier : scansion chronologiques et écriture de l'Histoire. » In Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, p. 645.

³⁶ Chausson, F., « Du sablier à l'encrier : scansion chronologiques et écriture de l'Histoire. » In Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, p. 640.

Enfin, et dans la continuation d'un travail de redéfinition du sujet que nous validons complètement, l'auteur refuse une nouvelle discussion sur ce qu'aurait été la « crise » du III^e siècle. L'intérêt de l'étude de cette période ne réside pas dans le fait de savoir si crise il y a eu, et d'en chercher les indices, mais plutôt de prendre ce siècle dans son ensemble et d'en chercher les articulations et les problèmes pour ce qu'ils sont, et non à travers des conceptions préétablies d'une agonie du Principat ou d'une antichambre de l'Antiquité tardive. On ne nie pas la crise, mais la discuter plus que nécessaire serait déterrer « un cadavre mille fois ouvert et recousu »³⁷.

L'idée de « crise » pose donc plusieurs problèmes de méthodologie, d'abord de définition, ensuite celui de trouver les articulations au sein du siècle. Michel Christol, dont nous parlions juste avant, a écrit une monographie de référence, dont la seconde édition fut publiée en 2006, *L'Empire romain du III^e siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*. L'auteur prend volontairement des bornes plus étendues, inclusives de la totalité du siècle, car selon lui seule une étude au sens large pourrait rendre compte du troisième siècle comme partie prenante de la grande histoire de Rome.

Défenseur de la thèse d'une période de « mutation », ou de « transition », il ne récuse pas le terme de « crise »³⁸ qui selon lui ne s'applique cependant que pour la période allant de 249 à 274, à laquelle il ne consacre qu'une partie sur les quatre que comporte son ouvrage. Il rejoint cependant Chausson lorsqu'il écrit que parler de la crise du III^e siècle entre 193 et 337 – pour reprendre l'intitulé de la seconde édition de la *Cambridge Ancient History XII* – c'est prendre le risque d'assimiler des périodes qui n'ont que peu à voir entre elles. Son étude se fonde sur une analyse politique de l'Empire romain au cours de la période, et on notera qu'il a pris le soin de ne pas intituler son ouvrage « la crise de l'Empire romain » ou expression

³⁷ Chausson, F., « Du sablier à l'encrier : scissions chronologiques et écriture de l'Histoire. » In Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, p. 648.

³⁸ Christol, M., *L'Empire romain au III^e siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 254.

proche. Cela fait écho au vœu de Chausson de reprendre entièrement l'étude du troisième siècle avec un regard neuf et dénué des anciennes préconceptions sur des temps « obscurs » voire « anarchiques ».

Mais l'apport le plus intéressant de cette monographie à ce mémoire est l'idée selon laquelle on ne peut penser les événements et phénomènes survenus au III^e siècle sans les mettre en relation avec les peuples extérieurs à Rome³⁹. Un exemple frappant est l'analyse qu'il fait de la date de 235, souvent reconnue comme une rupture, presque unanimement. La mort d'Alexandre Sévère certes, mais aussi l'avènement de Maximin le Thrace. Voilà, écrit-il, « un accident historique »⁴⁰ qui ne saurait être expliqué convenablement sans recourir à une remontée dans le temps et à une étude de ce qui se passait à l'extérieur des frontières de l'Empire. Michel Christol reconnaît dans l'ascension de Maximin un militaire choisi par des militaires dans un contexte où les trois fronts majeurs de l'Empire sont actifs : les Sassanides ont pris le pouvoir en Perse, les Alamans repartent à l'assaut et les Goths exercent une pression très forte sur les peuples transdanubiens. Ainsi on peut comprendre les refus répétés de Maximin d'aller à Rome, lui qui avait comme programme de porter la guerre en territoire barbare pour la plus grande gloire des armes impériales.

Afin de donner un autre exemple intéressant, voyons la lecture qu'il fait du tournant des années 267-268, soit la fin du règne de Gallien et l'accession à la pourpre de Claude II. L'empereur est dans une situation intenable et Rome traverse la « troisième grande crise » qu'identifie M. Christol. Comme il l'écrit, Gallien « n'était plus maître du jeu » et fut victime d'une « crise de légitimité », en témoigne la récente trahison d'Aureolus. Face à une armée sur laquelle repose le destin de Rome, seul un militaire fort et reconnu pouvait prétendre au pouvoir suprême. Claude II est ainsi promu empereur dans un contexte où « l'état-major

³⁹ Christol, M., *L'Empire romain au III^e siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 5.

⁴⁰ Christol, M., *L'Empire romain au III^e siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 69.

[était] le maître de l'institution impériale »⁴¹, l'auteur sous-entendant à peine la nécessité d'une telle situation. C'est aussi notre lecture de la période, et la raison pour laquelle l'étude de Christol est importante. D'une façon ramassée, on pourrait écrire « hors de la légion, point de salut ».

Le concept de « crise » porte avec lui une connotation péjorative qui a pu effrayer plus d'un historien. Dans le recueil d'études édité par Olivier Heckster, Gerda de Kleijn et Daniëlle Sloopjes en 2007, qui sont les actes du septième atelier du *International Network Impact of Empire* tenu à Nimègue, on trouve la discussion de Wolf Liebeschuetz qui nous intéresse entre autres, laquelle reprend toutes les thèses principales émises par les plus grands spécialistes sur l'existence ou non d'une crise au III^e siècle. Bien que nous ayons pris parti pour la thèse de François Chausson qui préfère ne pas débattre à outrance sur ce thème galvaudé, il est de la plus grande importance de savoir ce qui s'est dit sur ce point. Des auteurs comme John Drinkwater ou Christian Witschel ont écrit récemment qu'il n'y avait pas eu de crise au III^e siècle, mais plutôt des transformations et des changements, et que la preuve en était que l'Empire s'en était sorti à partir de Dioclétien. Wolf Liebeschuetz nous éclaire en écrivant que cette posture nouvelle est davantage conditionnée par l'atmosphère intellectuelle des vingt dernières années que par une réelle réflexion personnelle⁴², ajoutons novatrice.

L'intérêt qu'on peut porter à Liebeschuetz réside dans son idée selon laquelle le terme de « crise » a été souvent rejeté car mal vu sémantiquement. En effet, selon beaucoup d'historiens, accepter que crise il y a eu revient à dire que l'Empire n'en sortit que plus affaibli, dénaturé, voire traumatisé. Voilà pourquoi nombre de spécialistes qui réfutent l'idée d'une crise argumentent en décrivant un Empire ayant finalement triomphé de ses ennemis et ayant su s'adapter, le corollaire étant qu'admettre une crise reviendrait nécessairement à déceler un état d'affaiblissement irrémédiable, et donc à considérer le Bas-Empire comme

⁴¹ Christol, M., *L'Empire romain au III^e siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 160.

⁴² Liebeschuetz, J.H.W.G., « Was there a crisis of the third century », In : *Crises and the Roman Empire, Impact of Empire*, vol. 7, Brill, Leiden/Boston, 2007, p. 14.

inférieur au Haut-Empire. Mais Liebeschuetz écrit avec pertinence que, à l'instar de la crise en médecine, on peut subir une crise et en mourir, en ressortir plus faible ou au contraire plus fort. Voilà pourquoi, et c'est d'ailleurs la conclusion de notre chronologie introductive, il nous semble que l'Empire ait bel et bien traversé une grave crise entre les années 235 et 285, mais qu'il ait aussi survécu. Pas d'incohérence donc, simplement l'utilisation d'un mot qui s'est retrouvé employé d'une façon trop biaisée. Et Liebeschuetz de conclure sur cette idée, à propos des années 260-280 « *It is in fact difficult to avoid using the term.* »⁴³ On peut très bien reconnaître une crise au milieu du IIIe siècle sans dévaloriser l'Antiquité tardive.

D'autres ouvrages pourront nous guider tout au long de cette étude, de par leurs thèses sur le IIIe siècle et la chronologie qu'ils donnent aux événements marquants⁴⁴. Bien que cette idée de crise soit toujours au cœur d'un débat sans fin, on pourra toutefois constater qu'au cœur du IIIe siècle l'Empire se trouvait à tout le moins dans une « situation difficile. »

⁴³ Liebeschuetz, J.H.W.G., « Was there a crisis of the third century », In : *Crises and the Roman Empire*, Impact of Empire, vol. 7, Brill, Leiden/Boston, 2007, p. 16.

⁴⁴ À propos du IIIe siècle, de la notion de crise, du découpage chronologique et des règnes importants, on consultera avec intérêt entre autres : Alföldi, A., *Studien zur Geschichte des Weltkriese des 3. Jahrhunderts n. Chr.*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1967 ; Le Glay, M., *Rome II. Grandeur et chute de l'Empire*, Perrin, Paris, 2005, 892 p. ; Bats, M., *L'Empire romain au IIIe siècle, de la mort de Commode au Concile de Nicée*, Paris, Atlante, 1997, 350 p. ; Cizek, E., *L'Empereur Aurélien et son temps*, Les Belles Lettres, Paris, 1994, 310 p. ; Kettenhofen, E., « Zur Siegestitulatur Kaiser Aurelians », *Tyche* 1, 1986, pp. 138-146 ; Kotula, T., « Nessos et Naissos : problème topographique et historique des campagnes de Gallien et de Claude II contre les Goths », *Eos*, 79, 1991, pp. 237-243 ; Luther, A., « Das gallische Sonderreich » In : Johnes, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 325-342 ; Mirković, M., *Moesia Superior : eine Provinz an der mittleren Donau*, Phillip von Zabern, Mayence, 2007, 127 p. ; Mocsy, A., *Pannonia and Upper Moesia : A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire*, London and Boston Routledge and Kegan Paul, 1974, 453 p. ; Mommsen, Th., *Histoire Romaine*, vol. 2, livre VI, « Les Provinces sous l'Empire », Robert Laffont, Paris, 1985 (traduction française), 1084 p. ; Petit, P., *Histoire générale de l'Empire Romain*, Éditions du Seuil, Paris, 1974, 800 p. ; Potter, D.S., *Prophecy and History in the Crisis of the Roman Empire*, Oxford, 1990, xix et 443 p. ; Salamon, M., *The Chronology of the Gothic incursions into Asia minor in the Third Century AD*, *Eos* 59, 1971, pp. 109-139 ; Southern, P., *The Roman Empire from Severus to Constantine*, Routledge, London and New York, 2004, 413 p. ; Hartmann, U., *Das palmyrenische Teilreich*, Stuttgart, Steiner, 2001, 532 p. et Watson, A., *Aurelian and the Third Century*, Routledge, Londres et New York, 2004, 328 p.

Mais il est maintenant venu le temps de passer à l'historiographie des Barbares et des Goths plus particulièrement, la deuxième des trois familles historiographiques desquelles ressortit le sujet de ce mémoire.

b. Les Goths et les Barbares

Il s'agit d'un sujet extrêmement intéressant, et pourtant il n'est traité de façon autonome voire extérieure à l'étude du III^e siècle et de l'armée romaine. Certes, tout ouvrage qui se consacre un tant soit peu aux années situées entre les Sévères et la Tétrarchie va en venir à un chapitre sur les ennemis de Rome, tout comme il va parler à un moment donné de la situation des armées romaines – encore que pas toujours – mais aura rarement, en fait jamais, une réelle recherche, et encore moins une réflexion en profondeur sur les Barbares. On connaît Cniva, mais on voit rarement en détail son invasion de 250-251. On sait que les Romains subirent des raids maritimes dans les années 250, mais on ne cherche pas à savoir quelles furent les causes d'un tel déferlement. Voilà pourquoi on parle d'historiographies séparées, car on trouve d'excellents ouvrages sur tous ces sujets sans qu'ils se rencontrent dans une même étude. En voici quelques-uns des plus marquants.

C'est avec l'Autrichien Herwig Wolfram que nous commençons la revue de cette historiographie sur les Goths. Son ouvrage de référence s'intitule en français *Histoire des Goths* et est paru dans sa version révisée en 1988 en anglais. Défenseur de la pluriethnicité de la nation gothique, il en retrace toute l'histoire depuis le début de leur migration jusqu'au VI^e siècle. Il reconnaît dans la culture de Wielbark les premiers Goths, encore soumis à un peuple tiers, mais déjà distincts par leur conception de la *gens*, ouverte aux bons guerriers et aux volontaires : c'est l'*exercitus gothorum*⁴⁵. La division des Goths en deux *gens* bien distinctes est selon lui postérieure au premier contact avec l'Empire romain, et la résultante

⁴⁵ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 24.

de la première guerre gothique entre les années 230 et les années 270, gagnée par Claude II et Aurélien notamment. On voit ici le point de vue de l'auteur, qui admet qu'une histoire des Goths n'est envisageable véritablement qu'en relation avec l'histoire romaine. C'est ce qu'on appelle l'ethnogenèse des Goths, le processus de création d'identité d'un peuple entre racines anciennes et influences de l'Empire.

Il rappelle que le terme de « Germains orientaux » est fondamentalement artificiel car il ne recoupe aucune réalité sur le terrain. C'est plutôt une façon de classer sous un même terme tout ce que pouvait comporter de peuples l'Ukraine et la Russie méridionale actuelles, ce que l'on appelait depuis Hérodote la Scythie. Parmi ces peuples, que l'on appelait traditionnellement les « Scythes », on trouvait des tribus germaniques, mais aussi des Thraces et des iranophones comme les Sarmates. C'est à partir de l'arrivée en force des Goths que « Scythes » et « Goths » sont devenus plus ou moins synonymes⁴⁶, ce que les historiens actuels nomment un peu vite donc « Germains orientaux »⁴⁷.

Wolfram accorde à juste titre une grande importance à la façon avec laquelle on nomme les choses, ici les Goths. Selon le lieu et l'époque, et selon la tradition ethnographique, les Goths sont des *Gutones*, des *Guti*, des *Gauts*, puis des Goths, ensuite ils se divisent comme on le sait, les noms jouant un rôle clé dans la définition de qui est qui. Le nom qu'un peuple se donne, ou qu'on lui donne, révèle son identité et son ethnogenèse. Partant de cette théorie, il concède que la légende de la migration depuis la Scandinavie pourrait avoir une part de vérité – eu égard notamment à l'île de Gotland en Suède, pour ne citer qu'elle. Nous relirons donc ensemble les passages clés, transmis oralement puis en latin par Cassiodore et Jordanès, de cette grande migration gothique.

La culture archéologique de Tcherniakov, en Ukraine, marque la dernière étape de la migration des *Gutones* vers la Mer Noire. Wolfram y reconnaît une migration par étapes sur plusieurs générations, de 190 à 240 environ. On n'entendit plus parler des *Gutones* jusqu'au

⁴⁶ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 40.

⁴⁷ Sur ce sujet voir Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 55 et n. 14 p. 212 qui se base sur Tacite, *La Germanie*, XLIV.

jour où ce qu'on appellerait désormais les Goths entrèrent en conflit avec Rome. Mais pour finir, ces Goths que combattirent Gallien et Aurélien ne sont pas les mêmes que ceux dont parlait Tacite ou Procope. Leur acculturation par les populations locales non germaniques irano-sarmates et slaves a modifié en profondeur leur identité. Ainsi sont nés, selon Wolfram, les Goths du IIIe siècle, issus d'une grande migration, héritiers d'une tradition véhiculée par leurs élites royales depuis l'Europe du Nord – théorie des *Traditionskerne* de Wenskus – et acculturés aux peuples des Steppes. En guise de résumé de cette œuvre de référence on citera l'auteur qui écrit : « en d'autres termes, il ne faudrait pas parler des « Goths » avant que les immigrants Gutones ne soient devenus des « Scythes » sur les bords de la mer Noire. »⁴⁸

Peter Heather est un deuxième historien majeur des Goths, aux côtés de Herwig Wolfram étudié juste avant, qui a passé sa vie à l'étude de ce peuple hors du commun. Tout comme Wolfram, il reconnaît dans l'identité gothique la première étape indispensable à l'étude de ce peuple, en commençant par poser la question de savoir ce que le terme « gothique » signifie exactement⁴⁹. C'est en réalité le projet de son livre intitulé *The Goths*, publié en 1997, qui se propose de comprendre au travers des événements marquants de leur histoire ce qu'a pu signifier, à chaque époque, le terme Goth. On voit ici une grande proximité avec la démarche de Herwig Wolfram.

La question de l'archéologie est soulevée comme l'élément clé pour comprendre la migration des Goths, et Heather accepte le lien que les cultures de Wielbark et Tcherniakov (Cernjachov) peuvent avoir avec ces derniers. Alors que la culture de Tcherniakov et la présence des Goths sur les rives Nord-Ouest de la Mer Noire coïncident au IIIe siècle puis au siècle suivant, Peter Heather écrit qu'il est impossible de ne pas faire de rapprochement entre les deux⁵⁰, de la même façon que les ressemblances archéologiques entre Wielbark et

⁴⁸ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 57.

⁴⁹ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 3.

⁵⁰ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 21.

Tcherniakov tendent à prouver une relation de croyances et de cultures, au moment précis où la tradition de la migration place les Goths le long de la Vistule. Heather en conclut donc que pour cette période de l'histoire gothique, Jordanès semble dire la vérité⁵¹. Par contre il refuse d'admettre, faute de preuves suffisantes, l'origine scandinave des Goths, et, sans vouloir démontrer qu'ils n'en viennent pas, il préfère voir dans la région polonaise de la Vistule leur origine. Bien que les divergences entre Wolfram et Heather se situent surtout pour la période à partir du IV^e siècle, on constate ici une des nombreuses différences qui séparent les deux historiens.

Heather relie volontiers l'influence des Goths, entre autres, aux guerres marcomanniques qui opposèrent les Germains aux Romains dans la région des Pannonie principalement, influence qu'il qualifie, en bon langage d'historien, de « loin d'être implausible »⁵² – nous traduirons par « tout à fait plausible » – et cela que les guerres marcomanniques fussent une cause ou une conséquence de la migration des Goths, d'ailleurs. Nous parlerons pour conclure sur Heather que sa définition de l'identité gothique le différencie de Wolfram : une communauté soudée, historiquement liée à une région, possédant des particularismes de langage et de culture, reconnaissant ses différences avec d'autres groupes et traduisant cette différence par un nom qu'elle se donne⁵³, alors que l'historien autrichien décrit la communauté gothique comme fondamentalement ouverte et trouvant sa définition dans une tradition mythologique véhiculée par des rois⁵⁴. Le peuple goth est donc, selon Heather, un peuple tout entier qui a migré de la Baltique à la Mer Noire et qui a emporté avec lui son ethnicité et sa culture, l'acculturation jouant un rôle moindre et les Goths étant majoritairement issus d'ancêtres nordiques.

Michael Kulikowski a écrit récemment, en 2007, une monographie reprenant les guerres que se sont livrés les Romains et les Goths, du III^e siècle à la prise de Rome en 410

⁵¹ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 25.

⁵² Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 38.

⁵³ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 7.

⁵⁴ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 55 et 129.

et après. Bien qu'utile pour reprendre une chronologie des événements, cet ouvrage est intéressant car il aborde un sujet bien plus disputé, celui de l'origine des Goths. Nous avons vu que c'était une pierre d'achoppement entre Wolfram et Heather. Kulikowski avance une troisième thèse, plus virulente, qui s'oppose aux deux et à d'autres, que nous verrons pour certains aspects ci-après. On notera dès à présent que Kulikowski a considéré comme nécessaire de parler de l'origine et la migration des Goths pour mieux décrire et analyser les conflits avec Rome du IIIe au Ve siècle.

La première idée de M. Kulikowski est que le récit de Jordanès est très peu plausible et mène à des malentendus et des erreurs⁵⁵ pour ce qui est de l'origine et de la migration des Goths, et que Heather et surtout Wolfram ont grand tort de lui donner le crédit qu'ils lui accordent. Son argument majeur à cet effet est relativement convaincant : il écrit que quand bien même, et c'est la thèse de Wolfram, les Goths véhiculaient cette tradition des origines et de la migration par voie orale, cela n'en fait pas une réalité pour autant. Il utilise une comparaison avec la tradition de Romulus fondateur de Rome, que tous les Romains connaissaient et à laquelle ils croyaient, pour montrer qu'une tradition orale n'en est pas plus réelle ni véridique si elle est transmise et considérée comme vraie⁵⁶.

Un des intérêts que présente le travail de Kulikowski est qu'il insère dans un livre traitant des guerres gothiques un passage, bien que bref, sur l'ethnographie gréco-romaine. Un des points qu'il soulève est que les Romains définissaient toujours les Barbares par des termes génériques sans vrai rapport avec la réalité par-delà le *limes*. Ainsi écrit-il que les catégories définies par les Romains pour nommer les Barbares ne signifiaient probablement rien aux premiers concernés, ces conceptions étant étrangères à leur quotidien et à la façon avec laquelle ils percevaient leur identité et leurs différences avec leurs voisins⁵⁷. Ainsi donc Michael Kulikowski écrit des passages sur les relations entre les Goths et les Romains du

⁵⁵ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 43.

⁵⁶ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 54.

⁵⁷ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 59.

point de vue ethnique, et cherche à montrer que ces relations ne sont pas étrangères aux conceptions romaines de la barbarie et, association nécessaire, de la géopolitique⁵⁸. On en retrouve un écho chez John Drinkwater à propos des Alamans et de la politique militaire romaine qui a créé d'elle-même des nouveaux Barbares agressifs sur ses frontières européennes⁵⁹.

Du fait de cet appel à l'ethnographie pour expliquer les relations entre Goths et Romains, la démarche de Michael Kulikowski a inspiré le présent mémoire. Toutefois, le but de l'historien américain est de défendre sa thèse principale selon laquelle l'identité gothique se serait forgée uniquement grâce au contact avec Rome, et que celle-ci n'existait pas de façon autonome avant cela. Notre problématique quant à elle est centrée sur les aspects militaires de la crise au IIIe siècle, tandis que Michael Kulikowski, surtout intéressé par le IVe siècle et le début du Ve siècle, passe très rapidement sur les invasions gothiques durant les années difficiles de la crise, son objectif étant principalement de réfuter l'existence d'une identité gothique pré-romaine et avec elle les travaux modernes s'appuyant à outrance sur Jordanès et l'idée d'une « grande migration » des Goths.

Cette migration des Goths est un des problèmes principaux de leur histoire. Afin de comprendre leur origine et cette migration, Michel Kazanski, dans son livre *Les Goths (Ier-VIIIe siècles ap. J.-C.)* publié en 1991, présente sa méthode particulière, selon laquelle il se tourne d'abord vers les sources écrites puis examine ensuite les preuves archéologiques. Bien qu'il définit lui-même les limites de sa méthode, il s'est vu vivement critiqué par Kulikowski que nous avons vu juste avant, qui le considère vraiment trop proche des textes antiques⁶⁰. On s'intéressera néanmoins à son travail, et notamment à la séparation qu'il fait entre deux migrations des Goths, l'une très hypothétique, depuis la Scandinavie jusqu'à la Pologne,

⁵⁸ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 76.

⁵⁹ Drinkwater, J. F., *The Alamanni and Rome 231-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford University Press, 2007, p. 16.

⁶⁰ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 66.

l'autre plus tardive entre la fin du II^e siècle et l'arrivée sur la Mer Noire au III^e siècle. Il admet que seule la seconde semble une véritable migration d'un peuple, et rejoint là Peter Heather, sans toutefois s'aliéner Wolfram, à qui il concède que la première migration pourrait être le fait d'un petit groupe d'individus nobles scandinaves, à l'origine du *Traditionskern*⁶¹. Autre ouvrage majeur, en opposition avec l'école de Vienne de Wolfram et sa thèse des *Traditionskerne*, *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire* a été publié par Walter Goffart en 2006. Dans celui-ci, Goffart fait une critique assez virulente de la méthodologie de l'historien autrichien⁶², récusant en bloc ses arguments clés à propos de sa lecture de Jordanès et de ses conclusions sur l'identité gothique⁶³.

Parce que l'idée de « Barbare » est fondamentale dans l'ethnographie greco-romaine, le travail d'Yves Albert Dauge, *Le Barbare*, publié en 1981⁶⁴ permettra de mieux cerner la place de ce concept central dans l'opinion et les mentalités romaines⁶⁵ et d'éclairer de cette lumière ce que des auteurs comme Kulikowski et Drinkwater ont perçu : les relations très

⁶¹ Kazanski, M., *Les Goths (Ier-VIIe siècles ap. J.-C.)*, Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1991, p. 28.

⁶² À propos de W. Goffart et de sa critique de H. Wolfram, voir James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, pp. 107-111 et Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, p. 69.

⁶³ Concernant l'identité gothique traditionnelle : Wenskus, R., *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, (2^e édition), Böhlau, Cologne, 1977, 656 p. ; Pohl, W., « Ethnicity, Theory, and Tradition : A Response » In : Gillett, A. (éd.) *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, coll. « Studies in the Early Middle Ages » 4, Turnhout, 2002, pp. 221-239 ; Coumert, M., « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », In : *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, IIIe-XIIe siècle*, Bauduin, P., Gazeau, V. et Modéran, Y. (éd.), Caen, 2008, pp. 49-73 ; Hedeager, L., « The Creation of Germanic Identity : A European Origin-Myth » In : Brun, P., van der Leeuw, S., et Whittaker, C.R. (ed), *Frontières d'empire : Nature et signification des frontières romaines*, Nemours, 1993, pp. 121-131.

⁶⁴ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 746.

⁶⁵ À propos des conceptions romaines de la barbarie et des Goths : Gruen, E.S., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2011, 415 p. ; James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, 344 p. ; Woolf, G., *Tales of the Barbarians*, Wiley Blackwell, Chichester/Malden, 2011, viii et 167 p. ; Krebs, Ch. B., « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus, and the Roman concept of the North ». In : Gruen, E. (ed) *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Getty, Los Angeles, 2011, pp. 202-21 ; Wells, P.S., *The Barbarians Speak*, Princeton University Press, Princeton, 1999, 335 p. ; Teillet, S., *Des Goths à la nation gothique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, 699 p. ; Sherwin-White, A. N., *Racial Prejudice in Imperial Rome*, Cambridge University Press, London, 1970, 107 p. ; Millar, F., *The Roman Empire and Its Neighbours*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1967, 362 p.

étroites entre conception ethnique et politique militaire. Une des nombreuses idées de Dauge étant que ce qu'il appelle la « barbarologie » romaine était un outil culturel très puissant visant des fins politiques, et parmi ces fins qu'il décrit, on trouve notamment la guerre extérieure. Cela nous amène à l'armée romaine.

c. L'armée romaine et la frontière

Le point de départ de la recherche sur ce mémoire fut la lecture d'Edward Luttwak, auteur de *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, publiée en 1976. C'est un ouvrage très controversé, objet de disputes virulentes, qui tente de retracer, depuis la fin de la République jusqu'à l'Empire tardif, les évolutions du système défensif romain et des stratégies militaires associées. En d'autres termes, c'est une tâche colossale et qui plus est nécessairement condamnée à une multitude de nuances et de changements, tant la situation a évolué sur les cinq siècles étudiés, sans parler des différences régionales.

Le premier intérêt de ce livre est qu'il a essayé de donner un sens aux stratégies militaires romaines à travers les siècles. En effet, on considère souvent l'armée romaine comme des troupes éminemment supérieures, légionnaires ou auxiliaires, attendant courageusement et avec discipline les hordes de Barbares qui ne souhaitent que dévastation et destruction au monde civilisé. Luttwak se propose d'étudier cette armée dans la durée, et d'en déceler tant les forces que les faiblesses. Parmi ces faiblesses, Luttwak remarque curieusement l'adoption massive de la cavalerie au III^e siècle⁶⁶, ou bien encore la disparition progressive de la souplesse initiale des forces armées romaines⁶⁷. Un deuxième point fondamental de l'analyse de Luttwak est qu'il a voulu démontrer que l'Empire avait eu, tout au long de ces siècles, une « grande stratégie ». Cette grande stratégie a bien entendu évolué avec le temps, mais le simple postulat qu'il y en eut une est une révolution dans la pensée historique sur l'armée romaine. Commencant par une disposition offensive puis directement

⁶⁶ Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, 2e éd., Economica, Paris, 1976, p. 285.

⁶⁷ Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, 2e éd., Economica, Paris, 1976, p. 202.

héritée des conquêtes républicaines, l'Empire en est venu à placer ses troupes selon un périmètre défensif voulu infranchissable, avant, à partir du III^e siècle, de considérer la défense de Rome comme davantage élastique, et enfin en profondeur. Ces trois moments sont la base de l'argumentation de Luttwak, qui n'a pas manqué d'alimenter la polémique.

On a beaucoup écrit que c'était une gageure, qu'une pensée « grande stratégique » ne voulait rien dire, ou bien qu'il était impossible que les Romains aient pu avoir une telle échelle de pensée militaire. Adrian Goldsworthy par exemple récuse toute idée de grande stratégie, préférant étudier l'échelle de l'armée de campagne⁶⁸. D'autres ont davantage rétorqué sur le plan régional, ce fut le cas de Benjamin Isaac, qui démontre que la frontière orientale de Rome ne fut pas « scientifique » comme le voudrait Luttwak⁶⁹, mais *de facto*, et dans un souci de pacification. On remarque immédiatement que la question de la stratégie militaire romaine, qu'elle fût « grande » ou non, est de façon inhérente liée à la question des frontières et du dénommé *limes*. Goldsworthy d'ailleurs, dans un autre ouvrage, *The Roman Army at War*, publié en 1996, définit la stratégie comme « *the means of attaining the army's aims and objectives in any campaign* »⁷⁰, comme si la stratégie militaire ne pouvait se faire à une plus grande échelle – ou bien comme si Rome ne faisait pas la guerre de façon efficace, disons « stratégique », à une autre échelle, nous reviendrons sur ce point important⁷¹. C.R. Whittaker a lui aussi refusé l'idée d'une grande stratégie romaine, dans son ouvrage *Rome and Its Frontiers*, de 2004, en partant de deux idées plutôt simples⁷² : premièrement, l'Empire ne semble pas avoir eu, au cours des siècles, de but politique clair comme la paix ou la

⁶⁸ Goldsworthy, A., « War » In : Sabin, Ph., Wees, H. van, Whitby, M., *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, vol. 2, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, p. 79.

⁶⁹ Isaac, B., *The Limits of Empire: The Roman Army in the East*, Oxford University Press, Oxford, 1990, 492 p.

⁷⁰ Goldsworthy, A., *The Roman Army at War: 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 76.

⁷¹ À propos des différents niveaux de stratégie et sur l'existence d'une stratégie de campagne, de théâtre et d'une grande stratégie, consulter Nicasie, M., *Twilight of Empire. The Roman Army from the reign of Diocletian until de Battle of Adrianople*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1998, pp.165-172 et Nicasie, M., « Strategy: Late Empire » In: Le Bohec, Y. (dir.), *The Encyclopedia of the Roman Army*, Blackwell, Londres (à paraître), pp. 944-951.

⁷² Whittaker, C.R., *Rome and Its Frontiers : The Dynamics of Empire*, Routledge, London and New York, 2004, p. 37.

domination mondiale politique. En effet, si l'idéologie prônait l'Empire terrestre sans limites⁷³, il n'a pas démontré vouloir réaliser coûte que coûte cette idéologie en réalité, sans quoi Rome aurait cherché sans fin à envahir toute l'Europe et aurait exploré l'Afrique et l'Asie comme l'avait fait un Alexandre. Deuxièmement, il écrit avec justesse que s'il y avait une grande stratégie militaire autre que de la bataille et de la campagne, elle eût été de défense et donc sur la frontière – son sujet, sur lequel nous reviendrons juste après – ce qui n'est pas le cas. On n'a pas de traité ni même de texte expliquant les raisons de la disposition des troupes sur les frontières comme on en a pour expliquer les manœuvres de César en Gaule, par exemple. Les arguments de Whittaker sont extrêmement intéressants et montrent l'apport de l'étude des frontières au sujet qui nous intéresse⁷⁴.

L'idée de grande stratégie a aussi été refusée par Yann Le Bohec, selon qui l'étude du IIIe siècle a trop souvent été négligée, de même que l'étude de l'armée et de celle des ennemis de Rome.⁷⁵ Voulant démolir un certain nombre de « mythes », Le Bohec s'attaque entre autres à Luttwak et sa grande stratégie, préférant parler de « petite stratégie », c'est-à-dire une capacité de planification, de renseignements et d'organisation⁷⁶. Cela rapproche Le Bohec de Goldsworthy et sa stratégie à l'échelle de la campagne militaire.

⁷³ Nicolet, C., *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Fayard, Paris, 1988, pp. 27-68.

⁷⁴ Concernant les frontières romaines, plusieurs ouvrages de référence. Certains sont détaillés plus loin dans ce chapitre : Lee, A.D., *Information and Frontiers. Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, 213 p. ; Whittaker, C.R., *Rome and Its Frontiers : The Dynamics of Empire*, Routledge, London and New York, 2004, 246 p. ; Wightman, E.M., « Cultural Frontiers within a Roman Province » In : *Comparative frontier studies*, 10.3, 1978 ; Elton, H., *Frontiers of the Roman Empire*, Indiana University Press, Indianapolis, 1996, 150 p. ; Graham, M.W., *News and Frontier Consciousness in the Late Roman Empire*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2006, 247 p. ; Mirković, M., *Moesia Superior : eine Provinz an der mittleren Donau*, Phillip von Zabern, Mayence, 2007, 127 p. ; Gudea, N., *Der untermoesische Donaulimes und die Verteidigung der moesischen Nord- und Westküste des Schwarzen Meeres; Limes et Litus Moesiae Inferioris (86-275 n. Chr.)*, JRGZ 52, 2005, pp. 319-566.

⁷⁵ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 19.

⁷⁶ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 64.

Le Bohec consacre plusieurs chapitres entiers aux ennemis de Rome, dont un aux Germains, parmi lesquels figurent les Goths. Il écrit que les Romains étaient peu au courant des agissements barbares internes, voire peu soucieux de leurs voisins⁷⁷, ce qui porte à croire que les invasions du III^e siècle, et notamment les invasions gothiques, bénéficièrent en partant d'un effet de surprise imputable en partie aux Romains, que ce fût-ce à leurs mentalités face aux Barbares ou à leur renseignement militaire insuffisant. Afin de terminer ce survol de l'étude de Le Bohec, on notera qu'il nuance l'adaptation de Rome au cours et après le III^e siècle, préférant voir de l'empirisme et moins de la réflexion militaire. Selon lui l'armée romaine n'a que peu évolué, les quelques changements étant anecdotiques comparés aux défis posés par les nouvelles menaces. Il écrit cependant que parmi les changements se trouvent une modification des mentalités : à l'offensive préventive s'est substituée l'offensive punitive, ou la contre-offensive⁷⁸.

Si l'on pensait encore nécessaire de prouver que le III^e siècle était particulier, notamment dans l'étude de l'armée, on citera deux ouvrages supplémentaires dans cette bibliographie sur l'armée romaine⁷⁹. Le premier est de Jonathan P. Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. – A.D. 235)*, de 1999, et le second de Philippe Richardot, *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, dont la troisième édition fut publiée en 2005. En regardant les dates, on se rend compte que la période qui manque à ces deux ouvrages est située précisément entre 235 et 284, soit exactement les dates conventionnelles de la crise du III^e

⁷⁷ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III^e siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 112.

⁷⁸ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III^e siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 279.

⁷⁹ Pour plus d'informations sur l'armée romaine, il existe un grand nombre d'études de valeur dont voici quelques-unes supplémentaires : Le Bohec, Y., *L'armée romaine sous le Bas-Empire*, Picard, Paris, 2006, 256 p. ; Cosme, P., *L'armée romaine VIII^e s. av. J.-C.-Ve s. ap. J.-C.*, Armand Colin, Paris, 2007, 288 p. ; Parker, H. M. D., *The Roman Legions*, Barnes & Nobles, New York, 1971, 296 p. Sur les flottes romaines : Reddé, M., *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Paris-Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 260, 1986, 737 p. ; Zahariade, M. et Bounegru, O., *Les forces navales du Bas-Danube et de la mer Noire au I^{er}-VI^e siècles*, Colloquia Pontica, 2, Oxford, 1996, x, 124 p.

siècle. L'armée romaine à cette époque est une armée inconnue, en difficulté, trop peu étudiée. Cela nous oblige à nous pencher sur des ouvrages traitant des troupes impériales avant et après cette période, ce qui de toute façon ne peut qu'enrichir la réflexion.

Jonathan Roth démontre les raisons de la supériorité logistique romaine, qui nous semble une évidence, mais qui a pour corollaire qu'une rupture de la logistique mène à de grandes difficultés sur le terrain pour les troupes impériales. Ses remarques sur les positionnements des légions, près des voies navigables⁸⁰, ainsi que le besoin vital qu'avait l'armée de protéger ses stocks donneront un angle de lecture de la stratégie romaine à la lumière de l'importance de la logistique⁸¹.

L'intérêt du livre de Philippe Richardot pour ce mémoire sera de comparer ce qu'on sait de l'armée du Haut-Empire avec celle du Bas-Empire, idée que soutient Yann le Bohec au demeurant. Ses analyses de la menace barbare et l'avantage qu'ils pouvaient avoir sur les armées impériales sont intéressantes pour comprendre les défaites romaines⁸². Richardot pense que Rome avait une stratégie défensive, que celle-ci était le fruit de l'empirisme, qu'elle était mobile et que l'Empire a dû s'adapter à des menaces nouvelles et différentes. La thèse est par conséquent que Rome a été capable de penser une stratégie en fonction de la menace et de s'adapter à ses ennemis. Il refuse aussi l'idée que la stratégie à partir de 284 a été uniformément en profondeur, comme le dit Luttwak, car il constate que Dioclétien souhaitait empêcher toute incursion, et même portait la guerre en territoire ennemi, ou que Constantin avait même une stratégie de « défense en avant »⁸³. Selon l'auteur, la grande nouveauté stratégique occasionnée directement par la crise du IIIe siècle est la différenciation entre les tâches de police et de surveillance des frontières et les tâches de combat⁸⁴.

⁸⁰ Roth, J.P., *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. – A.D. 235)*, Brill, Boston, 1999, p. 174 .

⁸¹ Roth, J.P., *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. – A.D. 235)*, Brill, Boston, 1999, p. 306.

⁸² Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 76.

⁸³ Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 150.

⁸⁴ Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 60.

On l'a vu, l'étude de l'armée romaine est très liée à celle des frontières de l'Empire, et on trouve des analyses extrêmement intéressantes chez les historiens du *limes*. Au premier rang de ceux-ci on pourrait citer C.R. Whittaker. Dans *Les Frontières de l'Empire romain*, traduit en français en 1998, l'historien se livre à une étude en profondeur de ce qu'est une frontière romaine, avec des résultats parfois surprenants et toujours très riches. Ses thèses sont plurielles et très importantes pour ce mémoire. On peut tout d'abord noter le travail de distinction qu'il fait entre frontière politique, militaire et la réalité humaine dans la zone frontalière⁸⁵. Luttwak, écrit-il, a bien tort de n'accepter la frontière que comme construction à utilité militaire, alors qu'on lui trouve sans difficulté une raison politique et une dimension sociale et économique évidente et profonde, pour ne pas dire prépondérante. A cela s'ajoute une dimension idéologique, depuis Auguste, de la réalisation de l'*imperium* dans son expression spatiale, l'idéologie changeant avec les Princes et les temps⁸⁶.

Whittaker s'attaque aux idées de frontières scientifiques et naturelles, et rappelle que jamais une frontière romaine n'a été une démarcation claire et définitive, ni un cordon sanitaire infranchissable. Rejoignant Jonathan Roth, il insiste pour décrire les fleuves comme des voies de communications formidables, et non comme des ruptures naturelles ayant contraint les Romains à s'y arrêter pour des raisons militaires *stricto sensu*⁸⁷, bien qu'on puisse rétorquer qu'il s'agit des deux à la fois. Par ailleurs l'auteur écrit explicitement que le point de vue des Barbares serait fondamental pour apporter un nouvel éclairage à la compréhension de la réalité de la frontière. Ce dernier étant très difficile à retrouver dans nos sources, il se penche sur les notions de commerce et de relations transfrontalières en général pour comprendre quelle fut la réalité dans cette zone clé que fut le *limes* romain. A ces « faits » concrets, il oppose explicitement les mentalités romaines, et surtout des élites, qui n'avaient aucun sens de ces réalités et donc aucune politique réaliste⁸⁸.

⁸⁵ Whitakker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 18.

⁸⁶ Whitakker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 28.

⁸⁷ Whitakker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 48.

⁸⁸ Whitakker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 84.

Toujours à propos de ce concept de « frontières », lequel fait le lien entre l'armée et les ennemis de Rome, Mark W. Graham, dans *News and Frontier Consciousness in the Late Roman Empire*, publié en 2006, traite en partie de l'évolution de la perception de la frontière et des conséquences qu'eut la crise du troisième siècle sur la notion de frontière chez les Romains et leurs voisins. La typographie qu'il réalise sur les frontières naturelles dans le Bas-Empire est intéressante pour comprendre les décisions stratégiques des Romains, comme l'abandon de la Dacie, notamment parce que Graham considère le Danube comme une barrière naturelle stratégiquement valable comme frontière militaire, contrairement à Isaac ou même aux auteurs qui soulignent davantage son rôle de communication⁸⁹.

Pour certains auteurs en particulier, la frontière est avant tout une « zone frontalière ». Hugh Elton, dans *Frontiers of The Roman Empire*, en 1996, propose un travail sensiblement similaire à celui de Whittaker et insiste sur cette idée de zone, ce qui pour lui n'exclut pas la dimension militaire mais en inclut une multitude comme l'ethnique, le social, l'économique⁹⁰, etc. Au-delà de la zone commerciale qu'une zone frontalière pouvait représenter, Elton aborde l'importance de l'armée sur les frontières, à qui il reconnaît le but ultime de préserver la sécurité en terre romaine, mais dont l'utilité quotidienne était bien plus variée que la simple guerre. La lutte contre le banditisme, l'entretien des garnisons par le biais de la logistique – qui elle ne connaissait pas de pause – ou bien encore les travaux de fortification figuraient en tête de la liste des occupations véritables des soldats romains. Et Elton ajoute, pour rejoindre indirectement Whittaker contre Luttwak, que la différence entre les niveaux opérationnels local et impérial – échelle d'une campagne – était floue et engendrait souvent la confusion⁹¹ : pas de grande stratégie pour Elton non plus, mais du cas par cas selon le gouverneur, le Prince et l'ennemi.

⁸⁹ Graham, M.W., *News and Frontier Consciousness in the Late Roman Empire*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2006, p. 61.

⁹⁰ Elton, H., *Frontiers of the Roman Empire*, Indiana University Press, Indianapolis, 1996, p. 113.

⁹¹ Elton, H., *Frontiers of the Roman Empire*, Indiana University Press, Indianapolis, 1996, p. 7.

D. Nos sources :

Nous utiliserons surtout dans ce mémoire trois domaines de sources principaux : l'archéologie, l'épigraphie et enfin les sources littéraires. La numismatique a été laissée de côté car son étude ne semblait pas prioritaire pour un sujet de stratégie militaire. Ceci étant, on s'en servira pour éclaircir des points débattus, comme une titulature discutée⁹². Pour le cas du III^e siècle plus encore que pour le reste de la période impériale romaine, les sources sont peu nombreuses, en partie à cause du flou qui entoure cette période. Sans datation claire, comme une titulature, il est difficile d'attribuer une inscription ou une ruine au milieu du III^e siècle, attribution considérée comme hasardeuse. Ainsi nombre de pièces historiques appartenant à la période se retrouvent classées comme antérieures ou ultérieures, soit sous les Sévères ou sous la Tétrarchie, par défaut. Cela pose un vrai problème lorsqu'il s'agit de savoir quel empereur a entrepris un effort de fortification, par exemple.

Ces sources archéologiques, recoupées ici avec les sources épigraphiques, nous serviront à rester au contact du concret. Parmi ces pièces historiques que nous appelons sources, citons les briques et tuiles estampillées qui permettent de retracer la présence de telle unité militaire, terrestre comme navale, mais aussi les dédicaces et épitaphes, qui donnent des informations précieuses sur les carrières des hommes, leurs affectations et les ennemis qu'ils eurent à affronter sur le champ de bataille. C'est une façon alternative, et donc vitale pour croiser les données, de retracer les invasions barbares. Les diplômes militaires, disponibles notamment grâce aux excellents recueils de Margaret Roxan et Paul Holder⁹³, sont la clé de voute de l'analyse épigraphique à des fins d'histoire militaire. Grâce à ces documents, dont on dispose par bonheur de plusieurs dizaines, il est possible de dire avec précision que telle

⁹² Le lecteur toutefois intéressé par l'image du pouvoir impérial au III^e siècle pourra se référer aux ouvrages spécialisés suivants : Hedlund, R., Nilsson, H. (ed), « "...Achieved Nothing Worthy of Memory". Coinage and Authority in the Roman Empire c. AD 260-295 » In : *Studia Numismatica Upsaliensia* 5. Uppsala, Uppsala Universitet, 2008, ix et 267 p. et Manders, E., *Coining Images of Power: Patterns in the Representation of Roman Emperors on Imperial Coinage, A.D. 193-284*, Leiden et Boston, Brill, 2012, pp. 77-94 et 253-309.

⁹³ Roxan, M.M., *Roman Military Diplomas 1954-1977*, Occasional Publication No. 2, Institute of Archaeology, London, 1978, 118 p.

unité militaire était stationnée à tel endroit. A titre d'exemple, le RDM 473⁹⁴ nous prouve qu'en 247, sous le règne de Philippe l'Arabe, la cohorte V *Praetoria Philippiana* était basée en Thrace. C'était des soldats d'élites chargés de la protection des hommes de rang consulaire. On en déduit ainsi que des hauts gradés militaires se trouvaient dans cette région, et que leur présence impliquait celle de troupes d'élite, ce qui coïncide avec la connaissance que nous avons du règne de Philippe, qui semble s'être battu dans la région du bas-Danube contre les Carpes durant les années 244-247.

Un autre document extrêmement pour mieux rendre compte de la chronologie des événements du IIIe siècle est le travail de l'historien américain Michael Peachin sur les titulatures impériales entre 235 et 284⁹⁵. Il est donc possible de comparer les différentes sources pour croiser les informations sur les titulatures impériales, et de faire appel à la numismatique. Cela nous sera nécessaire pour vérifier si les Princes ont bien triomphé des Goths et si ces faits corroborent ou non nos sources littéraires – tout en gardant à l'esprit qu'on a souvent frappé une « victoire » sans qu'il y en ait eue une sur le terrain.

L'archéologie est le domaine de prédilection lorsqu'on en vient à retracer l'histoire des Goths, on l'a vu notamment dans les débats historiens entre Kazanski, Kulikowski et d'autres. C'est ainsi que l'on utilisera le très fourni catalogue archéologique de Jean-Jacques Aillagon issu de l'exposition *Rome et les Barbares. La naissance d'un nouveau monde*, de 2008⁹⁶. D'excellents commentaires archéologiques accompagnent les pièces historiques pour fournir un recueil de sources incontournable dans une étude sur les barbares et leurs relations à l'Empire romain. Les découvertes de matériel, pas seulement militaire, sont autant d'indices

⁹⁴ RMD 473, Holder, P., *Roman Military Diplomas V*, BICS Supplement 88, Institute of Classical Studies, London, 2006, p. 912.

⁹⁵ Peachin, M., *Roman Imperial Titulature and Chronology, A.D. 235 – 284*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1990, 515 p.

⁹⁶ Aillagon, J.-J (éd.) *et alii, Rome et les Barbares. La Naissance d'un nouveau monde*, Skira, Milan, 2008, 894 p.

sur les interactions avec les Romains, grâce en particulier au commerce et à l'acculturation et changements d'habitudes de vie⁹⁷.

Mais l'archéologie est aussi la meilleure manière de constater les emplacements des troupes romaines. Les découvertes de ruines nous renseignent sur les fortifications militaires impériales, ou plus simplement sur les voies principales, les itinéraires de logistique ou les camps d'hiver des troupes. L'article de J.J. Wilkes, *The Roman Danube, An Archaeological Survey*⁹⁸ sera la base de notre information archéologique. Ses analyses sur les routes, les villes fortifiées, les présences de troupes etc. mais aussi ses réflexions sur les conséquences des invasions gothiques et barbares sur l'évolution des défenses romaines font de cet article un pivot de l'étude de l'armée romaine dans la région.

L'étude des fortifications romaines nous aidera à ancrer dans le concret les hypothèses sur les possibles stratégies romaines. L'ouvrage d'Anne Johnson, publié en 1983, *Roman Forts of the 1st and 2nd centuries AD in Britain and the German Provinces*⁹⁹ nous permettra de mieux appréhender la réalité d'un camp ou d'un avant-poste, de sa structure à sa logistique. Certes l'étude s'arrête aux Sévères inclus, mais justement il doit être pris pour acquis que les infrastructures romaines à l'arrivée des Goths étaient directement héritées, pour ne pas dire inchangées depuis 211. Afin de faire la comparaison, un autre Johnson, Stephen, sera une base pour connaître les fortifications romaines après la crise du IIIe siècle, notamment grâce à ses réflexions sur les stratégies et motivations barbares en regard des fortifications

⁹⁷ Sur ce point, voir Hansen, U. L., *Römischer Import im Norden : Warenaustausch zwischen dem Römischen Reich und dem freien Germanien während der Kaiserzeit unter besonderer Berücksichtigung Nordeuropas*, Copenhagen, Det Kongelige Nordiske Oldskriftselkab, 1987, p.225 ; Whittaker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 57 ; Hedeager, L., « The evolution of German society 1-400 AD » In : Jones, R., Bloemers, J., Dyson, S. et Biddle, M., (ed), *First Millenium Papers : Western Europe in the 1st Millenium*, BAR 401, 1998, pp. 129-401 ; Preshlenov, H., « Die Südwestliche Schwarzmeerküste in Orbis Romanus: Orte und Instrumente des Austausches » In : Boteva-Boyanova, D., Mihailescu-Bîrliaba, L., Bounegru, O. (éd.), *Pax Romana: Kulturaustausch und Wirtschaftsbeziehungen in den Donauprovinzen des römischen Kaiserreichs*, Akten der Tagung in Varna und Tulcea 1. - 7. September 2008, Antiquitas, 1. Kaiserslautern, Mehlingen, Parthenon Verlag, 2012, pp. 155-174.

⁹⁸ Wilkes, J.J., « The Roman Danube: An Archaeological Survey », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 95, 2005, pp. 124-225.

⁹⁹ Johnson, A., *Roman Forts of the 1st and 2nd centuries AD in Britain and the German Provinces*, Adam & Charles Black, London, 1983, 368 p.

romaines¹⁰⁰. On regrettera cependant qu'il n'inclut que très peu les Mésie dans son ouvrage, quand bien même les considérations générales seraient intéressantes¹⁰¹.

Les sources littéraires seront les plus utilisées dans le présent travail. Malheureusement, elles semblent avoir subi un coup du sort. Les contemporains du siècle comme Dion Cassius ou Hérodien ne vont pas plus loin que 229 et 238 respectivement, avant la crise. Dexippe a écrit pour les années 238 à 284, mais il n'en subsiste que des fragments, qui seront toutefois utiles, comme par exemple pour le siège d'Athènes en 267.

C'est pourquoi nos sources principales seront les auteurs postérieurs à la période. Les livres des *Res Gestae* d'Ammien Marcellin, historien tardif majeur, traitant du IIIe siècle sont perdus. Cependant cet auteur sera utile puisqu'il traite en détail des affaires militaires, ainsi que de l'histoire des Goths au IVe siècle, époque où ils ne sont plus ces nouveaux arrivants incroyablement destructeurs du IIIe siècle, mais plutôt les voisins très proches d'un Empire qui n'a plus les moyens de s'opposer à leur présence à l'extérieur ni même à l'intérieur de ses frontières. Sans parler de parallèles, des rapprochements pourront être faits et Ammien Marcellin a toute sa place dans une étude de l'armée romaine du IIIe siècle face aux Goths à titre comparatif. En 251, des Goths massacrent l'empereur Dèce à Abrittus ; en 378, d'autres Goths tuent l'empereur Valens à Andrinople.

Un auteur latin s'étant fait passer pour Aurelius Victor compila au IVe siècle un abrégé de la vie des empereurs d'Auguste à Théodose, ce qui a le bonheur de passer en revue, bien que sommairement, tous les Princes majeurs du IIIe siècle. Certaines informations données par Pseudo-Aurelius Victor, importantes ou non, sont inédites et méritent qu'on s'y attarde.

¹⁰⁰ Johnson, S., *Late Roman Fortifications*, Barnes & Noble Books, Totowa, 1983, 315 p.

¹⁰¹ Pour les sources archéologiques principales, voir Cataniciu, I.B., *Evolution of the system of defence works in Roman Dacia*, BAR International Series 116, Oxford, 1981, 121 p. ; Maxfield, V.A. et Dobson, M.J. (éd.) *Roman Frontier Studies, Proceedings of the XVth International Congress of Roman Frontier Studies*, University of Exeter Press, 1989, 512 p. ; Wilkes, J.J., « Les provinces danubiennes ». In: Lepelley, Cl. (dir.) *Rome et l'intégration de l'empire 44 av. J.-C. – 260 ap. J.-C. Tome 2 : Approches régionales du Haut-Empire romain*, Paris, PUF, 1998 ; Birley, E., (éd.), *The Congress of Roman Frontier Studies*, 1949, The Registrar, University Office, Durham, 1952, 137 p. et Birley, E. (éd.), Dobson, B., Jarrett, M., *Roman Frontier Studies 1969. Eight International Congress of Limesforschung*, University of Wales Press, Cardiff, 1974, 262 p.

L'*Histoire Auguste*, et son mystérieux auteur, est aussi une source majeure puisqu'elle recouvre presque toute la période. C'est notamment dans les *Vies de Maximus et Balbinus* qu'est faite la mention la plus reculée de l'arrivée des Goths sur les rives de la Mer Noire en 238. Cette source soulève bien plus de problèmes qu'elle n'en résout, la raison première étant que les modernes ont découvert que ses multiples auteurs étaient en réalité des pseudonymes derrière lesquels se cachait un seul et même écrivain, masquant son identité et s'inventant pour chaque faux nom un contexte différent. Pas moins de six pseudonymes sont utilisés par le *Scriptor*, lesquels lui servent à changer d'opinions, se dire des siècles précédents, faire des prophéties *ex eventu* et autres tromperies, occasionnant ainsi un important manque de fiabilité lorsqu'on cherche avant tout à se renseigner. La supercherie complique les choses lorsqu'arrive le moment d'étudier les sources de l'*Histoire Auguste*, puisque le biographe se dit souvent être d'une autre époque que celle où il a vraiment vécu, à la fin du IV^e siècle, l'obligeant à taire certaines sources dont il ne pouvait pas avoir encore connaissance. Il faut ajouter à cela le grand nombre de faux documents et témoignages inventés qui ponctuent certaines vies d'empereurs, parfois majoritairement fabuleuses. Alors que le III^e siècle pose à lui seul des problèmes de chronologie majeurs, le souci des anachronismes, dangers inhérents aux facéties du *Scriptor*, vient compliquer encore plus la recherche et enlever un peu plus de sa fiabilité à cette source néanmoins centrale¹⁰².

L'intérêt qu'on pourra avoir cependant à étudier l'*Histoire Auguste* réside justement dans l'identité faussaire de « ses » auteurs. En effet, voulant se faire passer pour un contemporain des faits, il est particulièrement intéressant de voir comment il s'emploie à nous faire croire qu'il écrit au III^e siècle, et non plus tard.

¹⁰² À propos des débats de spécialistes sur les problèmes soulevés par l'*Histoire Auguste*, cf. Syme, R., *The Historia Augusta. A call of clarity*, Antiquas, Reihe 4, Beiträge zur Historia-Augusta-Forschung, Band 8, Bonn, 1971, 112 p., ainsi que l'introduction générale d'André Chastagnol dans *Histoire Auguste*. Texte établi et traduit par Chastagnol, J. et A. (éd.), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1994, clxxxii et 1244 p., voir aussi *Histoire Auguste, Introduction générale. Vies d'Hadrien, Aelius, Antonin*. Tome I, 1^{ère} partie, texte établi, traduit et commenté par Callu, J.-P., Paris, Les Belles Lettres, 2002, pp. vii-xciii, et Johnes, K.-P., « Die Historia Augusta » In : Johnes, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 45-51.

Du Ve siècle maintenant, un autre historien majeur se trouve en la personne de Zosime, dont l'*Histoire Nouvelle* retrace, pour ce qui nous intéresse, toute la période jusqu'à Probus, à la fin de la crise. Son importance est cruciale lorsqu'on a pris toute la mesure du manque de fiabilité de l'*Histoire Auguste*. Certes il ne faut pas oublier les convictions, surtout religieuses, de Zosime, dans un contexte où le paganisme vivait des temps difficiles à Constantinople. Mais les informations qu'il nous transmet sont capitales et parfois très détaillées, et nous utiliserons son œuvre pour sa chronologie des invasions ainsi que pour les descriptions des mentalités supposées du IIIe siècle, deux cents ans plus tôt. Une notice s'impose toutefois, car la fiabilité de Zosime est relative, tout d'abord à cause de sa haine envers le christianisme, et ensuite parce que nombreuses sont les erreurs, les retours en arrière peu clairs, les écarts dans le récit, sans parler des redites et confusions, qui font que parfois le lecteur s'y perd. Bien qu'embrouillé, Zosime est précieux car il utilise des sources reconnaissables et de première main dont on ne saurait se priver¹⁰³.

Historien du VIe siècle, et là nous sortons de la période romaine, Jordanès a écrit son *Histoire des Goths*, ouvrage essentiel de par son sujet mais aussi son traitement, même si les faits antérieurs au IVe siècle relèvent pour une bonne partie d'une réinterprétation dans une perspective supposément pro-gothique. C'est notre seule source pour ce qui est de l'origine et la grande migration des Goths. Des travaux récents sont venus cependant remettre en cause la crédibilité de Jordanès, peut-être non pas un goth, témoin de l'intérieur, mais un agent de Justinien au service de l'Empire byzantin qui se serait inspiré de Cassiodore pour mieux le dévoyer¹⁰⁴.

N'oublions pas *La Germanie* de Tacite, dont la place n'est pas à démontrer dans une recherche incluant des considérations ethnographiques entre Romains et peuples affiliés aux Germains. La valeur historique de Tacite sera remise en cause, notamment à cause de sa propension à reconduire les stéréotypes des Barbares gaulois chez leurs voisins germains, et également parce qu'on ignore tout de ses sources.

¹⁰³ Paschoud, F, *Histoire Nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. lxviii.

¹⁰⁴ Cf. *infra* p. 51.

E. Problématique :

A l'aide de toutes les sources précédemment identifiées, et après ces trois historiographies complémentaires, nous avons fait un rapide tour de ce que pouvait comporter comme intérêts, débats, difficultés et richesses l'étude de l'armée romaine, du III^e siècle et des Goths à cette époque. Nous avons aussi vu ce que les historiographies successives des trois domaines d'intérêt majeurs ont révélé, à savoir que lesdits domaines n'étaient que trop scindés, ou du moins pas assez entrecroisés pour avoir une compréhension optimale des événements du siècle qui nous concerne. En effet, on s'accorde à dire que la crise du III^e siècle revêt un caractère avant tout militaire, et que ce caractère militaire est dû aux attaques barbares contre l'Empire romain. Partant de là, il semble plus qu'utile de chercher à croiser les domaines pour mieux appréhender les événements situés entre 235 et 284 après Jésus-Christ.

Cela nous amène à l'articulation de ce mémoire, qui se veut une analyse de l'armée romaine, mais selon un angle particulier. Notre problématique sera la suivante : Peut-on, à la lumière d'une étude sur les Goths et les perceptions qu'avaient d'eux les Romains, mieux comprendre la ou les stratégies de l'armée romaine sur le Danube au III^e siècle ?

F. Méthodologie :

On n'étudie pas les guerres Médiques sans parler de l'armée perse, non plus qu'on cherche à comprendre l'invasion de la France en 1940 sans se pencher sur les forces et les faiblesses relatives de la Wehrmacht et de l'Armée française. Ainsi, nous avons constaté que dans les études du III^e siècle, et dans les ouvrages d'histoire militaire, les Barbares étaient trop souvent compris dans une acception générale du terme. Les particularismes goths, de leurs modes de vie à leur organisation militaire, ne peuvent pas être dissociés de leurs faits d'armes, de même que les mentalités romaines face à leurs ennemis européens doivent être

étudiées, ne serait-ce qu'un minimum, afin de mieux comprendre certains de leurs choix stratégiques ou tactiques.

De cette façon, cette étude se fixe pour objectif de tenter de trouver un ou des nouveaux axes de réflexion et d'apporter des réponses sur la « crise militaire » du troisième siècle romain en étudiant d'abord un de leurs ennemis, les Goths, ainsi que leurs relations et conceptions romaines sur ces Goths, et sur les Barbares en général.

La deuxième partie de ce travail aura pour tâche de reprendre les connaissances que nous avons aujourd'hui sur les Goths, de tenter de retracer leur évolution depuis leur migration jusqu'au IIIe siècle compris, et d'essayer de le mettre en rapport avec ce que nous savons par ailleurs des conceptions et des relations qu'avaient les Romains de leurs voisins Barbares – de l'ethnographie aux relations de voisinage. Ce sera notamment dans cette partie que nous analyserons la frontière autrement que sous son aspect militaire, grâce aux relations de commerce entre les deux parties du Danube. Ce sera aussi l'occasion d'étudier plus en détail les auteurs anciens, Jordanès bien sûr, mais aussi Zosime, Tacite ou encore *l'Histoire Auguste*, pour voir ce que les Anciens ont écrit, pensé et peut-être voulu, pour certains, transmettre à leurs lecteurs.

Cela nous mènera à la troisième partie, qui se veut une tentative de réconciliation entre l'étude de l'armée romaine et l'étude des ennemis de l'armée romaine. Ce sera le moment de revoir plus en détail le dispositif romain du IIIe siècle, les victoires et défaites militaires, les sièges portés par les Goths et leurs méthodes d'invasion. Notre intérêt se portera sur les décisions du haut commandement qui ont eu des conséquences majeures sur la stratégie de l'armée romaine. Il s'agira de reconsidérer avec précision certains épisodes des invasions gothiques du IIIe siècle et d'y apporter un éclairage nouveau, celui de la perception de l'ennemi goth. Car, pense-t-on, une stratégie adaptée l'est par définition relativement à un ennemi donné – encore faut-il le connaître. On verra donc, en conclusion,

s'il est permis ou non de croire que les conceptions qu'avaient les Romains de leurs ennemis ont joué dans leurs décisions stratégiques et tactiques contre ceux-ci au III^e siècle.

Une notice méthodologique s'impose quant à l'utilisation des sources littéraires anciennes, et le lecteur devra garder en mémoire que l'étude de ces sources n'impose pas qu'on tienne pour acquis leur véracité. La vraisemblance d'un récit ne doit pas nous aveugler et n'est en rien un gage d'exactitude. Par exemple, si Jordanès est un passage obligé, il n'en demeure pas moins très suspect, et la part de vrai ou de mensonge dans son récit de l'invasion de Cniva nous échappe totalement. On l'étudiera en détail pour ce qu'il est, à savoir un historien antique qui a légué le récit le plus détaillé de la bataille de Béroé, utilisant son travail comme base de réflexion, avec toute la prudence que cela exige. On ne confondra pas un récit détaillé et un récit fidèle, de même qu'il ne faut pas associer absence de sources avec absence d'événements à raconter. Aucune certitude ne saurait émerger de l'étude de l'*Histoire Auguste*, mais l'analyse de certains passages pourra apporter quelques pistes, qu'il s'agisse des faits ou de la façon de les raconter. Aussi, ce n'est pas parce que Zosime se confond en redites et malentendus que son utilisation est vaine. Il est clair que les chiffres qu'il avance sont exagérés, comme toutes nos sources au demeurant, et il n'est guère sage de les diminuer arbitrairement pour mieux nous y retrouver et ainsi leur trouver un artificiel semblant de vérité. Mais on ne peut se passer de lui lorsqu'on parle des invasions gothiques et l'image qu'il nous renvoie de la période est autant importante que le nombre d'envahisseurs, à jamais inconnu et finalement anecdotique.

Ainsi donc, on utilisera les sources pour ce qu'elles sont, chacune avec ses problématiques et ses tropismes. Aucune n'est sans défaut, ne serait-ce qu'à cause des erreurs dues à la distance entre le moment de la rédaction et les événements. L'argument de la vraisemblance peut parfois être soulevé sans être décisif et ne représente qu'une hypothèse qui ne se veut jamais être un parti pris pour la source, quelle qu'elle soit, car ce n'est pas parce qu'on s'accroche à un récit qu'il en devient subitement plus vrai.

Chapitre 2

Les Goths et le point de vue romain

Dans cette partie nous décrirons ce que nous pensons savoir des Goths et d'où ils venaient, car nous n'avons aucune certitude. Il sera ensuite question rapidement de leur organisation sociale et politique pour mieux comprendre leurs méthodes martiales, en partie différentes des autres peuples germains, comme leur équipement. Enfin, il faudra étudier de plus près les interactions entre les Barbares et les Romains, ainsi que la tradition ethnographique impériale, pour voir quelles étaient dans les faits les différentes perceptions que pouvaient avoir les Romains des Goths, du marchand sur la frontière danubienne au sénateur habitant la lointaine Rome.

A. Les origines et la migration

La question des origines des Goths fait l'objet de beaucoup de spéculations, et même les plus grands spécialistes ne s'accordent pas sur une version qui ferait consensus. La raison en est que certains considèrent comme des preuves solides ce que d'autres ne voient que comme des éléments douteux. Et puis, ce qui est goth pour certains ne l'est pas pour d'autres, puisqu'après tout, il s'agit beaucoup de termes techniques, historiques et archéologiques, pour une époque où on n'avait ni carte d'identité ni ne ressentait le besoin d'en avoir une. Sans parler des problèmes extérieurs à l'étude de l'Histoire, principalement la récupération politique de l'épopée gothique, et cela à toutes les époques, qui ont dévoyé le travail scientifique sur la question et généré beaucoup de mythes et de complications. Peter Heather écrit à juste titre :

The origins and early history of the Goths have generated in different centuries, enormous heat and a voluminous literature, of more and less scholarly kinds. Swedish kings, Hapsburg monarchs, Romantic German

nationalists, and Nazi imperialists: all have used and distorted early Gothic history for their own ends.¹

Plusieurs écoles de pensées s'opposent sur la question². La première voudrait que les Goths soient descendus de Scandinavie ou de la Baltique et forment un peuple cohérent et uni depuis et tout au long de leur migration. Cette école se veut proche du récit que fait Jordanès de la migration gothique. Une seconde voit dans les Goths un amas de peuples, probablement germaniques, qui ont façonné leur identité tardivement et en partie par le biais du rayonnement culturel romain.

Au centre des discussions se trouve le seul texte antique qui nous relate l'histoire de ce peuple. Selon Peter Heather, l'œuvre de Jordanès serait l'ouvrage « le plus proche que nous n'aurons jamais sur l'histoire des Goths racontées par des Goths. »³ Reconnaisant la réalité unique de la *Getica*, Heather explique que c'est cet ouvrage qui a façonné les trois débats les plus virulents sur l'histoire des Goths : leur origine scandinave, leur division en deux groupes depuis le IIIe siècle au plus tard, et leur division en deux familles royales très prestigieuses, les Amales et les Balthes. Selon Peter Heather, aucun de ces trois points ne fait consensus parmi les spécialistes contemporains, comme nous l'avons souligné précédemment.

Jordanès n'est pas un contemporain des événements du IIIe siècle. Il écrit au VIe siècle à Constantinople, précisément au moment de la reconquête de l'Italie par l'empereur Justinien. Selon l'hypothèse de Walter Goffart, son *Histoire des Goths* est en réalité un abrégé de celle de Cassiodore, qui a vécu quelques décennies avant lui sous le règne de Théodoric

¹ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 11.

² Pour une analyse plus détaillée du débat historiographique autour de l'origine des Goths, voir Coumert, M., « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », In : *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, IIIe-XIIe siècle*, Bauduin, P., Gazeau, V. et Modéran, Y. (éd.), tables rondes du Centre de recherches archéologiques et historiques médiévales de Caen 3, Caen, 2008, pp. 49-73.

³ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 9.

le Grand⁴. Puisqu'au moment de la rédaction de la *Getica* Justinien était en passe d'avoir fini de détruire les Ostrogoths en Italie, l'œuvre de Cassiodore, dont le but était probablement d'améliorer les relations entre Constantinople et le Royaume des Ostrogoths, n'avait plus d'utilité que d'être dévoyée par les vainqueurs dans une optique pro-romaine et anti-gothique. Alors que pour Théodoric et Cassiodore, dont le règne est reconnu comme une renaissance des arts et des lettres à l'époque, il était vital de gagner le respect des Byzantins, pour Justinien et Jordanès il s'agit de réduire les Goths à leur état premier de Barbares venant d'ailleurs. Alors que les premiers souhaitaient travailler à donner aux Ostrogoths une tradition qui leur apporterait renommée et respect de la part de l'Empire⁵, les derniers transformèrent cette *Histoire des Goths* en un travail contre eux. La solution retenue par Cassiodore fut d'écrire une histoire des Goths où ceux-ci seraient rapprochés des Romains depuis les époques les plus éloignées⁶. Celle de Jordanès fut probablement d'ajouter aux Goths une origine nordique et lointaine, insistant sur leur caractère étranger⁷.

Jordanès était peut-être d'origine gothique, ou alaine, on ne sait pas. Son point de vue est byzantin et il se montre donc, pour les raisons qu'on a vues, un admirateur de la politique de Justinien. C'est pourquoi, alors que Cassiodore voulait avant tout promouvoir les Goths de Théodoric, Jordanès fait aussi l'éloge des Impériaux. Nous nous retrouvons donc avec un ouvrage singulier qui réunit les deux mondes dans une Histoire où Goths et Romains sont également loués et dont la véracité des événements racontés est doublement suspecte.

L'intérêt majeur de l'ouvrage de Jordanès est qu'il est le seul qui parle des premiers Goths à nous être parvenu. Cela ne garantit en rien sa véracité et il est impossible de savoir s'il est digne de foi, et l'on n'a pas fini de se poser la question. Cette singularité a pour conséquence directe que les modernes refusent pour la plupart de la considérer telle qu'elle

⁴ Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, p. 69

⁵ Heather, P., *Goths and Romans. 332-489*, Clarendon Press, Oxford, 1991, p. 57 : « *Les Amales voulaient se présenter et être présentés comme des maîtres naturels, légitimés par des siècles de statut royal* »

⁶ Devillers, O., *Histoire des Goths*. Introduction, traduction et notes par Devillers, O. Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. xviii. Les traductions et textes des sources utilisées dans ce mémoire proviennent des titres répertoriés dans la bibliographie.

⁷ Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, p. 70

est : une source invérifiable qui n'est absolument pas fiable. Certes, Jordanès semblerait se décrire comme un Goth⁸, mais comment en être certain⁹ ? Qui plus est, il écrit de nombreux siècles après la migration des Goths, et il n'était pas nécessairement au courant de la tradition gothique, quelque fût son origine. Enfin, quand bien même il eût été un Goth et au courant de la tradition historique de son peuple, cela ne signifie toujours pas qu'elle fût véridique.

Une fois mis en garde sur les dangers que recèle l'étude de Jordanès, on peut mentionner une des difficultés qu'on peut avoir à retracer l'histoire des origines et de la migration des Goths. Elle provient du fait que les Anciens déjà semblaient ignorer d'où venaient ces Goths, ce qui a mené les historiens Grecs et Romains à inventer toutes sortes de légendes pour combler ce vide de plusieurs siècles¹⁰. Et voilà par exemple comment on retrouve chez Cassiodore des Goths se battant à Troie, ou encore, toujours à travers Jordanès, poursuivant les Égyptiens depuis le Caucase jusqu'aux rives du Nil¹¹. Et plus surprenant encore, ce sont des Goths, installés sur les terres fertiles d'Égypte, qui seraient à l'origine du peuple Parthe. On le voit bien, les Goths sont partout lorsqu'on ignore où réellement ils étaient, et se baser sur Jordanès est autant une nécessité qu'une gageure.

Un des arguments de réfutation de l'origine scandinave des Goths par Peter Heather est la datation des éléments archéologiques, multiples, qu'on a voulu trop vite être des preuves de leur migration par la Baltique. En effet, se fondant sur le travail de Mark Šćukin¹², Heather mentionne la découverte de tombes scandinaves comportant les mêmes éléments caractéristiques des sépultures gothiques, comme l'absence d'armes, des bracelets en forme de serpents, des poteries particulières, enterrement plutôt que crémation, se situant en Pologne. Malheureusement, dans une très grande majorité ces éléments scandinaves sont

⁸ Jordanès, *Histoire des Goths*, XXIV, 130 : « Que nul n'imagine qu'au crédit de la nation dont j'ai parlé, puisqu'aussi bien j'en tire mon origine, j'ai porté quelque fait que je n'aie pas lu ou appris. »

⁹ Sur l'identité de Jordanès, voir Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, p. 71.

¹⁰ Devillers, O., *Histoire des Goths*. Introduction, traduction et notes par Devillers, O. Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. xxii.

¹¹ Jordanès, *Histoire des Goths*, VI, 47.

¹² Šćukin, M., *Romans and the Barbarians in Central and Eastern Europe 1st Century BC-1st Century AD*, Oxford, 1989, BAR IS 542.

postérieurs à ceux qu'on trouve de l'autre côté de la Baltique¹³. C'est pourquoi Peter Heather conclut que les Goths n'ont pas migré de la Suède vers l'Europe continentale.

S'il on s'attache à regarder les cultures archéologiques des territoires occupés par les Goths, à savoir le long de la Vistule en Pologne et l'Ukraine occidentale, on retrouve les deux cultures précédemment citées dans la première partie de ce mémoire, la culture de Wielbark et celle de Tchernakhiov¹⁴.

Bien qu'il soit impossible de relier l'une ou l'autre complètement à nos Goths, elles sont associées par les modernes à la progression des Goths à travers l'Europe jusqu'aux frontières de Rome¹⁵. En effet, la culture de Wielbark s'étend environ autour de la Vistule, à une époque où Tacite par exemple plaçait les Goths précisément à cet endroit-là. Quant à la culture de Tchernakhiov, elle s'étend du Danube au Don le long de la Mer Noire et dans son hinterland. Cette culture semble s'étendre à partir de la seconde moitié du IIIe siècle, précisément au moment où les Goths se situaient dans la même région (cf. Annexe 1). Pour ajouter encore aux données, nous retrouvons beaucoup de points communs ou de dérivés entre ces deux cultures archéologiques, et la culture de Wielbark cède le pas fin IIe – début IIIe siècle à la culture de Tchernakhiov, soit lorsque les Goths sont dits être allés au Sud-Ouest vers l'Ukraine¹⁶. Il faut enfin souligner que ces faits corroborent les écrits de Jordanès, selon qui « cinq rois peut-être »¹⁷ se sont succédés depuis l'arrivée de Berig en Gothiscandie (région de Gdansk en Pologne actuelle) lorsque leur nouveau monarque, Filimer, décida de partir plus au Sud et arriva en Scythie, qu'ils appelèrent *Oium*. Ainsi, selon Jordanès, et en accord avec certains éléments archéologiques, si on leur accorde le bénéfice du doute dirons-nous, il y aurait eu une migration gothique de la Vistule à la Mer Noire ukrainienne.

¹³ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 14.

¹⁴ Cf. *supra* p. 27.

¹⁵ Todd, M. « The Germanic Peoples and Germanic Society ». In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 446. Selon Todd la convergence de la migration des Goths vers le bas-Danube et de l'expansion de la culture de Tchernakhov dans cette région montre que l'archéologie peut conforter sans prouver que ces hommes étaient des Goths.

¹⁶ Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, p. 24

¹⁷ Jordanès, *Histoire des Goths*, IV, 25-27.

Parmi les argumentaires classiques, Émilienne Demougeot a le mérite d'avoir une position assez tranchée sur la question, notamment parce qu'elle se refuse à partir en trop de conjectures inutiles. Selon elles, les Goths qui ont migré venaient de Suède. Deux peuples venant du *Götland* se sont réunis pour former la nouvelle tribu des Goths : les *Gauthigothae* et les *Ostrogothae mixti cum Greetingis*, respectivement venant de l'Ouest et de l'Est du lac Vetter¹⁸. Plusieurs facteurs expliquent ceci selon Demougeot. Le premier d'entre eux est le récit que fait Jordanès, dans *l'Histoire des Goths*, où il cite plusieurs peuples dont ceux-ci, juste avant de les décrire comme supérieurs aux autres Germains et de narrer leur départ de Suède¹⁹. Par ailleurs leur langue, le gothique, était sans aucun doute une langue nordique et que par conséquent les Goths se devaient d'être de Scandinavie. L'argument est loin d'être irréfutable et se situe en effet dans l'air du temps dirons-nous²⁰, mais il a le mérite d'être d'une logique frappante.

On notera l'argument important que les noms que porteront les Goths après leur scission au IIIe siècle sont en fait les noms qu'ils avaient avant leur départ de Scandinavie, et non des nouveautés des IIIe et IVe siècles, comme l'écrivent la grande majorité des spécialistes de la question. C'est une différence majeure avec l'historiographie actuelle, qui voit dans cette scission l'effet d'événements postérieurs à leur migration.

En se basant sur les fouilles d'E.C. Oxenstierna, Demougeot ajoute un dernier argument selon lequel la diminution soudaine des nécropoles dans la région du lac Vetter après 50 av. J.-C. signifierait un départ massif de la population, pour cause de guerre ou de catastrophe naturelle et de famine²¹.

¹⁸ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 361.

¹⁹ Jordanès, *Histoire des Goths*, III, 22.

²⁰ C'est un argument qui avait été avancé avant elle par Ferdinand Lot, qui voyait dans les grandes similitudes entre le Norois et le Gothique une preuve définitive de l'appartenance de ce peuple à la souche nordique des Germains. Voir Lot, F., *Les Invasions germaniques. La Pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*, Payot, Paris, 1935, p. 33.

²¹ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 361. D'après Oxenstierna, E., *Die Urheimat der Goten*, thèse Upsala, Leipzig-Stockholm, 1958, p. 5 sq.

Herwig Wolfram fait partie des défenseurs d'une identité gothique historique traditionnelle. Ce noyau de rois, issu de la migration depuis la Scandinavie qu'il accepte faute de pouvoir la réfuter, a permis aux Goths de toujours rester unis et singuliers culturellement, malgré les défaites et les divisions politiques²². Dans la lignée de Reinhard Wenskus²³, sa théorie de la migration repose largement sur la thèse des *Traditionskerne*, qui explique que l'identité gothique repose sur les noyaux de traditions ancestraux. C'est à l'inverse le contact avec Rome qui a divisé définitivement les Goths en deux clans²⁴.

Que les Goths vinsent de plus loin, soit de l'Europe scandinave, ou qu'ils fussent originaires de l'Europe continentale en Pologne le long de la Vistule, nous ne le savons pas. Mais qu'ils migrèrent de cette dernière région vers les frontières romaines de Mésie et arrivèrent au contact au début du IIIe siècle, c'est un fait établi.

En 1991 Michel Kazanski a bien synthétisé cette problématique du point de vue d'une « civilisation archéologique »²⁵ : certes la première migration depuis la Scandinavie est incertaine et divise encore les spécialistes, mais la seconde, celle que conte Jordanès à propos de Filimer, est une certitude qui fait consensus²⁶. Et comme il l'écrit, les auteurs romains connaissent très peu de choses sur les tribus aussi éloignées que les Germains de Scandinavie ou d'Europe orientale, et c'est la raison pour laquelle en partie on ne peut ni confirmer ni infirmer Jordanès en citant une autre source antique. Partir du principe que Jordanès n'est pas digne de foi serait un mauvais *a priori* historique car il mènerait à chercher des preuves

²² Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 50.

²³ Wenskus, R., *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, (2e édition), Böhlau, Cologne, 1977, 656 p.

²⁴ Pour un résumé historiographique détaillé du débat autour des *Traditionskerne* et de l'École de Vienne, voir James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, pp. 102-107.

²⁵ « On appelle "civilisation" ou "culture" archéologique, un groupe de sites qui, à une époque et dans une région données, se caractérise par un ensemble de "traits" ou "d'éléments" qui, associés à un mode de vie déterminé [...] permettent de le distinguer des groupes voisins. » selon Kazanski, M., *Les Goths (Ier-VIIe siècles ap. J.-C.)*, Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1991, p. 18.

²⁶ Kazanski, M., *Les Goths (Ier-VIIe siècles ap. J.-C.)*, Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1991, p. 28. Kazanski s'appuie sur les travaux archéologiques de R. Wołagiewicz.

contraires à ce qui n'est peut-être que la transmission par l'historien antique d'une tradition probablement authentique.

Face à cette école de pensée qui aime à voir la migration gothique comme un phénomène historique établi et confirmé par le récit de Jordanès et la tradition ancestrale des Goths, on trouve le courant diffusionniste, selon lequel la culture gothique fut surtout construite à partir du III^e siècle et après. Cette seconde école de pensée est très critique sur des racines scandinaves et encore plus sur une culture gothique originelle.

Walter Goffart, en 2006, s'est montré très sceptique envers Wolfram et son travail sur Jordanès²⁷. Selon lui on a tort de trop parler de Cassiodore, dont l'œuvre est disparue aujourd'hui, et de ne pas tenir compte de ce que nous avons dans les faits, à savoir l'œuvre de Jordanès. Nous supposons lire l'œuvre de Cassiodore transmise, mais nous avons sous les yeux l'œuvre de Jordanès, qui a peut-être pris toutes les libertés pour retranscrire, voire corriger le travail de Cassiodore dans un contexte d'éradication des Goths par Justinien²⁸. Selon Goffart, on ne peut prouver l'historicité de la migration des Goths et de leurs origines simplement parce que Jordanès l'a dit et qu'on a retrouvé des traces archéologiques qui coïncident avec le récit de l'historien byzantin. Il refuse cet argument quasiment ontologique, l'attribut prouvant l'être, d'aucuns aimant à penser que Jordanès dit forcément la vérité, puisque sinon son *Histoire des Goths* n'aurait aucune raison d'être²⁹.

Sa thèse personnelle est que Jordanès a dévoyé le travail de Cassiodore pour en faire un éloge de la destruction des Goths par les Byzantins, se disant d'origine gothique uniquement pour rendre sa critique des Goths davantage crédible. Il refuse aussi l'existence infondée d'une *Origo Gothica* de Cassiodore dont Jordanès se serait fait l'honnête

²⁷ À propos de W. Goffart et de sa critique de H. Wolfram, voir James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, pp. 107-111.

²⁸ Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, p. 69.

²⁹ Sur la bonne foi de Jordanès, voir Pohl, W., « Ethnicity, Theory, and Tradition : A Response » In : Gillett, A. (éd.) *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, coll. « Studies in the Early Middle Ages » 4, Turnhout, 2002, pp. 228 sq, relayant ainsi la thèse de R. Wenskus et de l'école de Vienne.

intermédiaire, thèse sur laquelle repose une grande partie du travail de Wolfram³⁰. Selon Goffart, Jordanès diffuse volontairement cette théorie de la migration pour mieux démontrer à quel point les Goths n'ont rien à faire dans l'Empire romain. On aurait bien tort de penser que les Goths viennent d'aussi loin parce qu'un homme l'a dit, qui se prétendait Goth lui-même – car il serait bien possible que cela soit une imposture, auquel cas toute la science précédemment décrite, reposant sur une sincérité et un attachement ethnique de l'auteur, serait caduque³¹.

Dans le débat sur l'ethnogenèse se situe un autre auteur tout à fait critique, Michael Kulikowski. Ce dernier a peut-être le point de vue le plus tranché sur la question des origines des Goths, et nous terminerons ce point en décrivant ses idées. Selon lui les Goths n'étaient pas les seuls à s'être trouvés dans la région où s'étend la culture de Tcherniakhov aux Ier et IIe siècles de notre ère. Toutes sortes d'« immigrants » venant d'Europe centrale et du Nord, ainsi que des steppes orientales les côtoyaient. Ce point recadre la migration gothique dans la plus vaste migration des peuples, qu'on retrouve chez tous les spécialistes – mais à différentes échelles, de la migration des élites chez Wolfram à la migration totale chez Heather – et replace ce qu'on voudrait être des Goths parmi une multitude de peuples. Selon Kulikowski, les Goths de Pologne puis d'Ukraine sont un peuple parmi d'autres.

Alors pourquoi semble-t-il dominer cette période dans ces régions ? La réponse, selon Kulikowski, est que c'est le contact avec Rome qui a forgé l'identité gothique telle qu'on la connaît. Et que c'est à partir de cette image qu'on cherche à retracer leur passé, en vain – et c'est d'ailleurs selon lui exactement ce qu'a fait Jordanès. Si on devait résumer la thèse de Kulikowski en une phrase, citons « *But none of [these tribes] need themselves have been Goths, because there is no good evidence that Goths existed before the third century.* »³²

³⁰ « *My pages have shown how important it is to decide whether the reference to Scandza belongs to a disembodied Origo Gothica [or to Jordanes]. My most central conclusion probably is that only the surviving Getica can be taken into account.* » Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, p. 69.

³¹ Pour la description d'un Jordanès imposteur et falsificateur, voir Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, pp. 69-71.

³² Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007,

Pour établir une conclusion sur cette question des origines, on ne sait pas d'où venaient les Goths. Il semble avec Kulikowski qu'un peuple appelé « Goth » soit entré en contact avec Rome au niveau de la Mer Noire et du Danube au III^e siècle. Il se trouvait là parmi d'autres peuples barbares plus anciens ou récemment arrivés aussi. Bien qu'on ignore leur provenance exacte, certains supposent qu'ils venaient du Nord de l'Europe : de Scandinavie peut-être, sinon de Pologne. Nous ne savons pas combien ils furent, ni pourquoi ils migrèrent.

Ce point de vue diffusionniste nous amène à parler de la culture gothique et de leurs rapports avec leurs voisins, dont Rome. Que sait-on de la culture des Goths et quels rapports entretenaient-ils avec les Romains ?

B. Culture politique et militaire

La question de la culture des peuples d'Europe au-delà des frontières romaines dans le *Barbaricum* est hasardeuse. En effet, comme il a été constaté pour d'autres domaines, ces peuples ont très peu laissé à la postérité sinon rien du tout. La démarche sera ici de considérer ce que nous pensons savoir des Goths et de compléter nos lacunes avec ce que nous connaissons des peuples germaniques en général.

a. L'organisation politique et sociale des Goths au III^e siècle

Une première remarque fondamentale est que les peuples germaniques ont vu leurs cultures et sociétés altérées, parfois fortement, par la proximité de l'Empire³³. L'arrivée de

p. 68.

³³ « *Even in the Germania of Tacitus there are clear signs of change in barbarian society consequent upon a century and a half of contact and interchange with the Roman world. [Changes] leading in some cases to internal strain as among the Cherusci, or even to political collapse and dependence on Rome.* » selon Todd, M. « *The Germanic Peoples and Germanic Society* ». In : Bowman, A.K., et alii. (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2^e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 440, Malcolm Todd se base sur le travail de Thompson, E.A., *The Early Germans*, Clarendon Press, Oxford, 1965, pp. 72-88.

Rome sur le Rhin et le Danube a donc profondément modifié l'environnement de ces peuples, et il ne faudrait pas omettre l'échelle de temps sur laquelle se déroulent ces influences. On parle ici de plusieurs siècles, car lorsque les Goths arrivent sur la Mer Noire cela fait près de 250 ans que Varus a perdu les légions d'Auguste.

Seconde remarque, le monde germanique a beaucoup évolué au cours des siècles précédents. Les peuples migrent ou disparaissent. Certaines dénominations voient le jour, les fameuses « ligues » ou « confédérations » barbares, les plus connues étant celles des Francs, Alamans et Goths, mais on peut aussi parler de la confédération Juthunge³⁴. Ces nouvelles entités barbares, bien entendu caractérisées du point de vue romain, avaient pour attribut d'être plus massives, plus hostiles et mieux organisées. Ces « associations barbares » posèrent un nouveau problème à Rome, habituée dans sa politique étrangère à jouer des dissensions entre les différentes tribus³⁵.

La relation la plus décisive du monde barbare avec le monde romain fut la guerre, et c'est celle qui nous intéresse le plus ici. Mais comme l'écrit Yann Le Bohec, « pour comprendre le dispositif adopté par les Germains au combat, et leurs motifs, il faut connaître leur organisation sociale et politique. »³⁶ Comment les Germains du IIIe siècle voyaient-ils leur organisation politique tribale ? Nous partageons l'opinion de certains chercheurs qu'ils avaient conservé cette idée de relation par le sang pour former des noyaux structurés, et probablement que ces noyaux unis par le sang provenaient directement des anciennes formations issues des peuples germaniques plus petits qui adhèrent aux ligues barbares.³⁷ Un lien plus lâche fut le lien ethnique, mais ces communautés n'étaient ni exclusives ni figées selon ce seul critère. On comprend alors qu'il est plus que probable que les Goths ne

³⁴ Christol, M., *L'Empire romain au IIIe siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, p. 69.

³⁵ Southern, P., *The Roman Empire from Severus to Constantine*, Routledge, London and New York, 2004, pp. 207-226.

³⁶ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 101.

³⁷ Todd, M. « The Germanic Peoples and Germanic Society ». In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 441.

formaient pas un groupe homogène de milliers d'individus, mais qu'il comportait dans une certaine mesure, minime ou majoritaire on l'ignore, des non-Goths au sens ethnique.

En plus de liens d'alliance et des liens forgés par la tradition³⁸, ce qui probablement faisait l'unité d'un groupe était la possession territoriale. Cette possession territoriale était synonyme de richesse et donc de puissance, et son moyen d'acquisition était la guerre.³⁹ Les Goths ne font pas exception à cette règle, et on pense que leur expansion vers le Sud-Est était due en partie à leur attirance pour les terres fertiles d'Ukraine occidentale, dont l'existence avait été possiblement rapportée par la tradition orale. Cette hypothèse n'est pas farfelue. En effet, ce mouvement de l'Europe centrale et nordique vers l'Ukraine et la Mer Noire a eu des précédents : Bastarnes et Skires empruntèrent le même itinéraire au IIe siècle avant J.-C.⁴⁰ et ils ont pu transmettre la connaissance de ces riches contrées aux générations ultérieures. Les habitants Grecs de l'époque n'avaient pas compris qu'il s'agissait de nouveaux venus⁴¹, de la même façon que les Romains ont mis du temps avant de comprendre que les Goths venaient d'arriver et n'étaient pas les Scythes d'Hérodote.

La culture germanique, et c'est une différence majeure avec les Romains, était une culture du village, du hameau, le *haim*, et souvent en forêt. Les grandes alliances barbares n'étaient donc pas autre chose qu'une confédération de petites entités fournissant à l'occasion et sur demande des combattants au plus valeureux des chefs de guerre de la région⁴². Dans

³⁸ Wenskus, R., *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, (2e édition), Böhlau, Cologne, 1977, pp. 14-17 et 54-52.

³⁹ Todd, M. « The Germanic Peoples and Germanic Society ». In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 441

⁴⁰ Musset, L., *The Germanic Invasions. The Making of Europe AD 400-600*, Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 1975, p. 6.

⁴¹ Lot, F., *Les Invasions germaniques. La Pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*, Payot, Paris, 1935, p. 22 et Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 46, qui s'appuie sur Petersen, E., « Die Bastarnen und Skiren » In : Reinerth (éd.), *Vorgeschichte der deutschen Stämme III*, Leipzig/Berlin, 1940 876 Abb. 183.

⁴² Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 43, d'après Tacite, *La Germanie*, XIII et Hedeager, L., « The evolution of German society 1-400 AD » In : Jones, R., Bloemers, J., Dyson, S. et Biddle, M., (ed), *First Millenium Papers : Western Europe in the 1st Millenium*, BAR 401, 1998, pp. 129-401.

ce village siégeait l'assemblée des combattants, constituée des meilleurs guerriers mais aussi des plus loyaux envers le chef, à qui d'ailleurs ils devaient en partie leur niveau de vie et d'équipement. Le chef de la tribu devait être parmi les meilleurs combattants du groupe, ce système favorisant les raids victorieux dans un but électoral.

Au sein du peuple gothique, le *Gutthiuda*, et même de façon encore plus large au sein du territoire dominé par les Goths, on trouvait plusieurs peuples, eux-mêmes divisés en clans très libres et hétéroclites, appelés *kunja*. L'assemblée tribale en cas de danger ou de guerre était constituée des chefs de ces clans, les *reiks*, qui éalisaient domicile dans leur *baurgs*.⁴³

Pour faire la guerre à Rome, même un raid mineur dans une province frontalière, il fallait regrouper des troupes, et la tribu ne pouvait pas envoyer à elle seule suffisamment de soldats. C'est dans une perspective de pillage et d'affrontement qu'intervient, par empirisme et par nécessité contre un ennemi aussi gros que l'Empire, la coalition entre plusieurs tribus⁴⁴. Peter S. Wells rapporte aussi l'effet de la présence de Rome sur la fédération des peuples barbares. La présence d'une puissance impériale semble avoir pour constante que ses voisins plus modestes ont tendance à se structurer en réaction à cet Empire, de ce fait créant sans cesse des entités politiques plus grandes – ainsi le pouvoir romain pouvait avoir des contacts simplifiés avec un nombre réduit d'interlocuteurs⁴⁵.

⁴³ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 107. Wolfram se base sur les sources gréco-latines et traduit ensuite en gothique. Ammien Marcellin, XXXI, 3, 8 et XXVI, 6, 11.

⁴⁴ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 102, se basant sur les travaux d'Elton, H., *Warfare in Roman Europe AD 350-425*, Oxford University Press, Oxford, 1996, p. 72.

⁴⁵ Wells, P.S., *The Barbarians Speak. How Conquered Peoples Shaped Roman Europe*, Princeton University Press, Princeton, 1999, pp. 116-117 et 261. Wells se base notamment sur les travaux de Hill, J.D., *History, Power, and Identity : Ethnogenesis in the Americas, 1492-1992*, University of Iowa Press Iowa City, 1996, pp. 91-117 et Hedeager, L., « The Creation of Germanic Identity : A European Origin-Myth » In : Brun, P., van der Leeuw, S., et Whittaker, C.R. (ed) *Frontières d'empire : Nature et signification des frontières romaines*, Nemours, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, 1993, pp. 121-131. On retrouve ici la thèse de Michael Kulikowski sur le diffusionisme comme créateur d'identité.

b. La culture militaire et les pratiques stratégiques : pillage et raid maritime

La dimension guerrière dominait la vie politique. Il s'agissait d'un besoin aux multiples facettes : économique pour le butin, mais aussi politique et sociale, puisque la guerre est le fondement de l'autorité⁴⁶. Parfois même c'est l'existence du groupe qui est mise en jeu dans une expédition⁴⁷. En cas de victoire, le pouvoir en ressort bien plus fort et de nouveaux clans s'ajoutent autour du noyau de pouvoir ; en cas de défaite, l'organisation politique peut disparaître et les individus chercher un autre centre de pouvoir qui leur apportera des opportunités de pillage, ou bien tout simplement plus compétent dans ses décisions politiques et guerrières. Encore une fois, bien qu'à une échelle différente, les Germains ont en commun avec les Romains le fait de vénérer les militaires victorieux, la victoire militaire et le triomphe étant source de pouvoir⁴⁸.

Les Goths ont cela de particulier ici que leurs rois n'étaient pas uniquement des rois tribaux et prestigieux, mais aussi des chefs de guerre « à plein temps » dirions-nous, disposant d'une autorité militaire et d'un prestige sacré, et dont les « vassaux » ne sont pas Goths pour la plupart, mais simplement de bons soldats⁴⁹. On voit là que la logique guerrière du chef fédérateur coalisant les combattants des peuples alliés est poussée encore plus loin, faisant des Goths un peuple éminemment guerrier, ou tout du moins plus efficace que les autres pour les opérations militaires. Cela ne signifie pas qu'ils pratiquaient la guerre en permanence, mais ils avaient cette potentialité combative grâce à leur organisation politique.

⁴⁶ Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 43 se fondant entre autres sur Todd, M., *The Early Germans*, Oxford, 1994, pp. 28-61 et Thompson, E.A., *The Early Germans*, Clarendon Press, Oxford, 1965, 161 p.

⁴⁷ Musset, L., *The Germanic Invasions. The Making of Europe AD 400-600*, Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 1975, p. 170. Musset s'appuie sur la thèse traditionnelle de Reihnard Wenskus.

⁴⁸ Concernant l'importance de la victoire dans le pouvoir impérial et l'importance des victoires face aux Barbares pour la légitimité des empereurs, voir McCormick, M., *Eternal Victory. Triumphal rulership in late antiquity, Byzantium, and the early medieval West*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986, p. 4 et Chauvot, A., *Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle ap. J.-C.*, De Broccard, Paris, 1998, pp. 35-59.

⁴⁹ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 24 et p. 54-55. Wolfram se base sur Schlesinger, W., « Über germanisches Heerkönigtum » In : *Beiträge zur deutschen Verfassungsgeschichte des Mittelalters*, Göttingen, 1963 p. 139.

Bien que nous devions prendre nos précautions sur les descriptions des Barbares par les Romains, il ne faut pas remettre en cause cette réalité que les tribus germaniques se constituaient largement autour d'une culture guerrière⁵⁰. En effet, dans un monde où les rapports de force se font en termes de courage et de capacités à se battre, un des besoins les plus importants pour un mâle est de prouver sa valeur au combat. De cette façon certains se démarquent de leur clan ou tribu, et c'est de cette façon que se forment les élites guerrières des groupes germaniques.

Les Germains faisaient régner l'ordre par la puissance de leurs combattants, et la puissance d'un chef de guerre se mesurait autant dans le nombre de guerriers l'accompagnant que dans la dimension de son territoire et l'espace vide autour de son village⁵¹. Plus les alentours de sa tribu ou de son clan sont vides d'hommes, plus cela signifie qu'il est capable de chasser ses ennemis et de choisir qui vit et où. On notera qu'à mesure que les Goths vont incorporer de nouvelles tribus dans leur giron, leur chef va de plus en plus se comporter comme un chef de guerre et de moins en moins comme un chef spirituel, le militaire étant *de facto* l'intérêt commun des nombreuses cultures parmi la coalition gothique⁵². Cela a pour conséquence d'accentuer encore plus l'aspect militaire de ce qu'il convient d'appeler l'*exercitus gothorum*, renforçant son caractère agressif.

L'archéologie nous permet de confirmer les témoignages des contemporains sur la propension des peuples germaniques au combat. En Europe du Nord, on a trouvé dans des tourbières des preuves de sacrifices d'équipements guerriers et butins militaires capturés à des ennemis vaincus, comme à Thorsberg, Nydam ou encore Illerup-Ådal au Danemark⁵³.

⁵⁰ Carnap-Bonrheim, C. von, « La guerre dans la société germanique » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 137. L'auteur se fonde sur l'archéologie et Tacite, *La Germanie*, XIII-XV.

⁵¹ Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 44 se basant sur César, *Guerre des Gaules*, VI, 23.

⁵² Kazanski, M., *Les Goths (Ier-VIIe siècles ap. J.-C.)*, Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1991, p. 31. Michel Kazanski se fonde sur les travaux archéologiques de Hans-Jürgen Eggers qui remarque une augmentation des similitudes entre les tombes de personnages importants et moins importants, y voyant le signe d'une union des peuples et d'une militarisation de la société. Eggers, H.-J., et alii, *Les Celtes et les Germains à l'époque païenne*, Albin Michel, Paris, 1965 et *Die Germanen. Ein Handbuch*, Berlin, 1976 et 1983, 2 vol.

⁵³ Concernant les fouilles à Illerup, voir Ilkjaer, J., Lønstrup, J., « Der Moorfund im Tal der Illerup-Ådal bei Skanderborg im Ostjütland », *Germania* 61, 1983, pp. 95-126 et Hansen, U. L., *Römischer Import im Norden* :

Les tombes sont souvent remplies d'armes, témoignant d'un haut niveau de militarisation de leurs sociétés⁵⁴, même si à cet égard les Goths se distinguent par l'absence de ces mêmes armes.

Il faut aborder ce que nous savons des pratiques militaires des Goths et de l'équipement qu'ils utilisaient au combat. La pratique guerrière la plus répandue parmi les Germains et les Goths était le pillage. La raison d'être des pillages était double, socio-politique et économique⁵⁵.

Une technique très prisée par les Germains était le raid, soit une incursion de faible ou moyenne ampleur ayant un but économique et politique, les honneurs allant au vainqueur. Sachant les troupes romaines supérieures en nombre et en efficacité au combat, les Germains évitaient les batailles rangées, mais aussi les places fortifiées pouvant comporter une garnison ou des éléments de défenses tels que des armes de poliorcétique⁵⁶. Non pas par couardise, mais par facilité et par réalisme : quel intérêt peut avoir un groupe de pillards, si nombreux soit-il, à affronter l'armée romaine alors que les buts de l'expédition sont richesses et esclaves ? Zosime décrit très bien le détail des exactions commises par les pillards : hormis les meurtres on peut citer des viols, enlèvements, vols des récoltes et le fauchage des moissons⁵⁷.

À propos de la tactique employée pendant un tel raid, Philippe Richardot analyse un pillage franc et tire la conclusion suivante, que nous jugeons très pertinente : ces pillards évitent le combat car les Romains sont supérieurs à eux tactiquement. Mais stratégiquement, l'armée romaine est surclassée et ne peut rien faire. L'idée générale de la *razzia* comme le dit l'auteur, est de retarder les Romains en laissant une arrière-garde tout en évitant

Warenaustausch zwischen dem Römischen Reich und dem freien Germanien während der Kaiserzeit unter besonderer Berücksichtigung Nordeuropas, Copenhagen, Det Kongelige Nordiske Oldskriftselskab, 1987, p. 225.

⁵⁴ Kazanski, M., « Les Armes des Barbares, Ier-IVe siècles » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 140.

⁵⁵ « *Raiding was an alternative means of survival* » selon Drinkwater, J., « Maximinus to Diocletian and the 'Crisis' ». In: Bowman, A.K., et alii. (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 31.

⁵⁶ Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 165.

⁵⁷ Zosime, *Histoire Nouvelle*, III, 1, 1.

soigneusement le moindre combat, pour donner une entière liberté aux groupes chargés de ramener le butin. Et les Romains ne peuvent réagir efficacement car ils doivent tout d'abord nettoyer leurs arrières avant de tenter de récupérer le butin. « Maître de la tactique, les Romains ont reçu une leçon de stratégie des Francs. »⁵⁸ C'est aussi, dans le cas précis des Goths et de l'invasion de 250 par Cniva, l'analyse de Herwig Wolfram, pour qui la supériorité individuelle du roi des Goths a fait pencher ponctuellement la balance en faveur des assaillants et causé la perte des armées romaines et de l'empereur Dèce⁵⁹. On répondra qu'on ne saurait être certain sur l'origine de cette supériorité militaire des assaillants goths en 250 : fut-ce la personnalité de Cniva, ou bien la culture militaire des peuples confédérés aux Goths⁶⁰ ?

Parmi les autres méthodes de guerres employées par les Barbares d'Europe on trouve le raid maritime. Certains ont vu dans les Goths et les Hérules les premières vagues des raids par la mer, précurseurs des Vikings, faisant une analogie avec les méthodes employées par ces guerriers. Parmi celles-ci on retrouve l'utilisation de navires de guerres pour transporter les troupes et le butin, et le déplacement le long des côtes pour débarquer et piller les villes côtières les unes après les autres⁶¹. L'utilisation de navires rapides et légers, comme les bateaux de pêche que décrit Zosime⁶², permet aux Barbares de naviguer loin en amont des cours d'eau et de remonter les vallées pour étendre au maximum leur zone de pillage avec une rapidité supérieure à la marche à pied⁶³. Ces raids n'étaient pas à proprement parler

⁵⁸ Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 167.

⁵⁹ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 58.

⁶⁰ « *The army of this tribe and those of other tribes under an exceptionally strong leader were clearly dangerous and required large Roman armies to defeat them, as well as increasing the chance of the Romans being defeated.* » Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 47 prenant en exemples Aminius, Civilis et Arioviste.

⁶¹ Musset parle des Hérules comme des « pré-Vikings » durant les raids qu'ils menèrent en Mer Moire dans les années 260-270. Musset, L., *The Germanic Invasions. The Making of Europe AD 400-600*, Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 1975, pp. 96-97. L'auteur se base sur des analogies et ses opinions personnelles.

⁶² Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 34, 2.

⁶³ Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, p. 420, se base sur le récit de Zosime principalement pour évaluer les régions pillées et les moyens employés.

inédits, car les Goths n'ont pas inventé la piraterie et celle-ci n'avait pas totalement disparu même après la campagne victorieuse de Pompée sous la République⁶⁴. Cela dit les Romains n'avaient pas de dispositif maritime nécessaire pour répondre à ce genre d'incursions navales, ou bien ils ont simplement manqué de réaction⁶⁵.

Cela dit, les Germains n'ont pas toujours formé de bonnes armées. Aux premiers siècles de l'Empire, il était fréquent qu'ils élisent une plaine comme champ de bataille et s'y positionnent de telle façon que les légions romaines aient tout le temps nécessaire pour se disposer et prendre l'avantage, circonstances favorisant encore un peu plus la supériorité tactique de l'armée romaine. Une des faiblesses notoires des armées germaniques primitives était l'incapacité à préparer une campagne d'envergure⁶⁶. On a parlé de raid, de pillage, mais jamais d'invasion en règle d'une région de l'Empire comme ont pu le faire les Perses au cours des siècles. Le combat primait sur la logistique, et si le butin était souvent le but recherché, la distinction sociale par la bravoure restait un élément clé de l'organisation politique germanique⁶⁷. C'est pourquoi, face à une armée comme celle de Rome, il y eut peu de victoires et beaucoup de défaites, tant il y avait un monde dans le domaine de la logistique entre les belligérants. On notera comme exception notable les guerres marcomanniques, en ce qu'elles n'étaient pas tant motivées par l'appât du gain que déclenchées par des événements politiques et démographiques majeurs. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Rome eut tant de mal à triompher et qu'il fallut vingt années de guerres véritables et de

⁶⁴ « *It is very difficult to determine the importance of piracy in the Mediterranean after 67 BC. [...] it would be wrong to ascribe the lack of information to a lack of pirates* » selon De Souza, Ph., *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2^e éd., 2002, p. 179.

⁶⁵ Concernant les moyens militaires romains en Mer Noire et sur le Danube, voir Reddé, M., *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Paris-Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 260, 1986, pp. 253-270 et 298-307 et Zahariade, M. et Bounegru, O., *Les forces navales du Bas-Danube et de la mer Noire au Ier-VIe siècles*, Colloquia Pontica, 2, Oxford, 1996, x, 124 p.

⁶⁶ Tacite, *La Germanie*, XXX.

⁶⁷ Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 51.

nombreuses légions pour finalement venir à bout de la coalition des Marcomans et des Sarmates⁶⁸.

Après ces considérations relatives aux pratiques martiales germaniques et gothiques se pose la question des effectifs. On ne peut les connaître exactement, mais il faut rejeter les évaluations en centaines de milliers d'hommes⁶⁹. Si quelques centaines d'hommes suffisent pour créer des ravages lors d'un raid comme ceux décrits ci-avant, plusieurs milliers d'hommes très mobiles et refusant le combat classique avec Rome peuvent semer le chaos dans une région entière de l'Empire. On évalue à 25% le nombre de combattants sur la population totale d'un peuple, il est donc impensable que Rome ait eu à affronter des dizaines de milliers de Goths, car cela chiffrerait ce seul peuple à au moins cent mille individus, voire beaucoup plus⁷⁰. Selon Herwig Wolfram, on trouvait des armées permanentes gothiques mais elles n'étaient jamais très nombreuses. De la taille d'une légion romaine au maximum, trois milliers d'hommes constituaient un effectif standard d'une armée, une *harjis* chez les Goths, elle-même subdivisée en *hansa*, horde, bien qu'on ignore quels furent les effectifs de ces unités⁷¹.

Les défaites romaines, que nous étudierons plus en détail dans le chapitre suivant, ne semblent pas uniquement dues au nombre des combattants germaniques, n'en déplaisent aux chroniqueurs de l'époque qui aimaient compter les barbares en centaines de milliers. Les difficultés de l'armée romaine proviennent de l'aspect inédit de la menace, dans l'ampleur

⁶⁸ Sur la situation militaire exceptionnelle des guerres marcomanniques, voir Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 102 et Parker, H. M. D., *The Roman Legions*, Barnes & Nobles, New York, 1971, pp. 167-168. Pour une chronologie, Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, pp. 211-229.

⁶⁹ James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, pp. 184-186, se plaçant dans le courant historiographique largement majoritaire à propos des effectifs.

⁷⁰ Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 76. Pour ses calculs Richardot se base sur les sources antiques et sur le travail de Delbrück, H., *History of the Art of War. The Barbarian Invasions*, trad. Renfroe Jr., W.J., Bison Books, Lincoln et Londres, 1990, t. 2, pp. 285-299.

⁷¹ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 107, d'après le travail de Schlesinger, W., « Über germanisches Heerkönigtum » In : *Beiträge zur deutschen Verfassungsgeschichte des Mittelalters*, Göttingen, 1963 pp. 56 et 108-109, et sur Dion Cassius, LXXI, 21 et Procope, *Guerre gothique*, I (V), 6, 2 et III (VII), 34, 43.

des pillages gothiques, jamais vue, mais aussi dans l'aspect maritime du pillage, bien moins fréquent que son pendant terrestre. Dans un contexte de guerre asymétrique⁷², les Barbares avaient toujours pour eux l'initiative⁷³ et l'armée romaine n'était pas pensée pour endiguer des pillages massifs⁷⁴.

c. L'équipement et la tactique des Goths

L'organisation de l'armée romaine, en témoignent ses victoires et son expansion, était très efficace et inégalée pour son temps. Les soldats avaient chacun leur poste et leur rang, leurs tâches quotidiennes et leurs capacités spéciales pour le combat. Ce n'était pas du tout le cas des Goths, chez qui entraînement et discipline n'étaient pas des valeurs aussi centrales. Comme l'écrit bien Le Bohec, parfois ils venaient nus pieds, souvent simulaient une rage guerrière durant le combat⁷⁵. De là viennent probablement les constats de dégoût mais aussi de crainte des Romains, qui devaient voir dans ces comportements de folie des instincts inhumains voire animaux. Parmi les comportements irrationnels et considérés barbares on trouve chez les Goths l'immolation des ennemis capturés en honneur au dieu de la guerre, bien que ces récits proviennent de Jordanès et qu'on ne peut y donner de véritable crédit⁷⁶.

Attention cependant à ne pas tomber dans l'erreur en pensant que les Germains étaient dénués de toute pensée tactique. On sait qu'ils savaient se battre en phalange – formation serrée bien adaptée à leur armement en piques et lances – et avaient recours à des manœuvres de contournement et de retraite, et bien entendu aussi une capacité à effectuer des raids ou des embuscades, la bataille de Teutoburg étant là pour nous rappeler que prendre en défaut et avec succès trois légions romaines nécessite un savoir-faire guerrier évolué – ou bien des

⁷² La guerre asymétrique se caractérise par un conflit entre deux parties aux forces incomparables, la moindre profitant des faiblesses de la plus forte pour pousser au maximum son avantage tout en évitant la confrontation directe.

⁷³ Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, Economica, Paris, 2005, p. 77.

⁷⁴ Cf. *infra* p. 132.

⁷⁵ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p 99, se basant sur le travail de Speidel, M.P., *Ancient Germanic Warriors. Warrior Styles from Trajan's Column to Icelandic Sagas*, Londres, Routledge, 2004, xiv et 313 p.

⁷⁶ Jordanès, *Histoire des Goths*, V, 41.

circonstances très particulières dont la connaissance est à jamais perdue⁷⁷. On citera aussi le désastre d'Abrittus, œuvre de Cniva, roi des Goths, qui utilisa une ruse tactique pour piéger l'armée impériale et tuer le Prince⁷⁸.

L'absence d'armement défensif faisait du guerrier germanique un soldat purement offensif, cherchant à frapper et non à se protéger⁷⁹ ; la protection relevant peut-être de la couardise, comme le laisse entendre le dédain de ces peuples pour les places fortifiées et les cuirasses. En effet, selon Wolfram, « Petrus Patricius [relatait] que les Goths comparaient les citoyens romains à des oiseaux qui avaient abandonné la terre nourricière, et se fiaient davantage à des murailles qu'à leurs propres forces. »⁸⁰ Il se peut aussi que les équipements de protection furent l'apanage des grands guerriers, car comme le souligne M. Kazanski, ce sont dans les tombes des chefs qu'on retrouve le plus d'équipements défensifs⁸¹. Cela contrevient à l'argument du manque de courage mais on ne saurait dire actuellement pourquoi les peuples d'Europe germanique possédaient tel ou tel équipement.

Attention cependant car les Goths quant à eux n'avaient pas le même équipement que les autres guerriers germaniques, munis d'armes telles que des gourdins ou des épieux⁸², très loin de l'équipement romain standardisé et adapté au combat rapproché. Ils étaient une sorte d'exception à bien des égards pour ce qui a trait à l'armement et capacités militaires. Tout d'abord ils avaient tendance à porter plus souvent l'armure, la *brunjo*, que les autres tribus germaniques, ce qui devait améliorer leurs performances face aux glaives romains, mais aussi

⁷⁷ Tacite, *Annales*, I, 55.

⁷⁸ Jordanès, *Histoire des Goths*, XVIII, 103.

⁷⁹ Bien qu'à propos des Britons, on pense aux Tablettes de Vindolanda. I, 164 : « [...] les Bretons ne sont pas protégés par des armures (?). Il y a énormément de cavalerie. Les cavaliers n'utilisent pas d'épées et ces petits Bretons ne montent pas de façon à lancer des javelots. »

⁸⁰ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 114 qui cite les fragments de Petrus Patricius, dans Blockley, R.C., *The fragmentary classicising historians of the later Roman Empire : Eunapius, Olympiodorus, Priscus, and Malchus*, Liverpool, 1981-3.

⁸¹ Kazanski, M., « Les Armes des Barbares, Ier-IVe siècles » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 140.

⁸² Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, p 100.

des casques, le *spangenhelm*, et des boucliers, *skildus*⁸³. Les Goths étaient de très bon guerriers avec des lances et des épieux, qui étaient qui plus est des armes économiques. Enfin, bien qu'elle fût adoptée tardivement par les Romains, l'épée longue, ou *spatha*, était l'antithèse du glaive romain : longue et non courte, avec un bout rond et non pointu, pour un usage de frappe latérale ou verticale et non pour un coup d'estoc rapide et mortel.

Alors que les autres Germains devaient se livrer tout au plus à des escarmouches et certainement pas à des batailles rangées contre les légionnaires romains, batailles perdues d'avance⁸⁴, les Goths devaient représenter une menace tactique supplémentaire car un tel équipement, plus lourd, leur permettait au besoin de livrer un combat direct avec les légionnaires romains.

C. L'image du Barbare et du Goth

Les Romains n'avaient pas une perception unique de leurs voisins. Il ne faut pas mélanger ce qu'un Tacite peut écrire en compilant certains ouvrages doctes et ce que les habitants de la frontière pouvaient imaginer de leurs voisins proches ou moins proches. Ce sont ces différentes visions que nous souhaitons rapporter ici⁸⁵.

a. Le Barbare comme voisin et partenaire commercial :

Parmi les nombreux aspects de la relation entre Rome et ses voisins d'Europe continentale on comptait le commerce, qui va occasionner de nombreux échanges. La région frontalière entre l'Empire et le reste du monde est d'une complexité qui dépasse de beaucoup

⁸³ Selon les études archéologiques de J. Werner et V. Bierbrauer, relayées par Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 113.

⁸⁴ Avec l'exception notable de la défense en cas d'attaque romaine, auquel cas les Germains se réunissaient massivement et livraient une bataille rangée. On pense à l'épisode de Cannabaudes, où un grand nombre de Goths périrent sur leurs terres. Pour la tactique germanique, voir Goldsworthy, A., *The Roman Army at War: 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, p. 53.

⁸⁵ Sur la distinction entre information de première main et ethnographique théorique, voir Woolf, G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Wiley Blackwell, Chichester/Malden, 2011, pp. 86-87.

le simple volet conflictuel. C.R. Whittaker, dans son ouvrage clé de 1989, *Les Frontières de l'Empire romain*, dresse un tableau inattendu de ces régions romaines. Loin d'être complètement murées, absolument imperméables, comme un rempart contre la Barbarie, ces frontières étaient des « zones frontalières » de transition⁸⁶. On ne saurait insister assez sur le rôle fondamental joué par le commerce dans les relations humaines, commerce au demeurant indispensable au maintien des troupes romaines, autrement beaucoup trop nombreuses pour que le pouvoir central puisse fournir adéquatement leurs garnisons en nourriture et équipements. En résumé, l'auteur écrit : « Sans importations, l'armée n'aurait pu fonctionner. »⁸⁷

Bien entendu circulaient des armes, trafic illégal car extrêmement préjudiciable à la sécurité, mais aussi des vêtements, ustensiles de cuisines ou d'artisans, de la nourriture ou des biens de luxe. Tout cela a contribué à faire connaître la culture romaine sous d'autres lumières que les représailles souvent cruelles et surtout démesurées des légions en terres barbares⁸⁸. Cet apport massif de marchandise romaine en terre barbare va peu à peu inclure le *Barbaricum* dans le grand marché romain et nécessairement provoquer des changements irréversibles dans les cultures frontalières, germaniques comme romaines. La présence d'un commerce régulier et important montre l'absence de frontières naturelles, ethniques et linguistiques⁸⁹. Ces échanges vont avoir un impact important sur les sociétés proches de l'Empire, à tel point que selon Whittaker les habitants de la zone frontalière avaient plus en commun entre eux qu'avec l'arrière-pays romain ou la capitale⁹⁰.

⁸⁶ Whittaker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 71. H. Elton reprend cette thèse d'une « *series of overlapping zones* » dans Elton, H., *Frontiers of the Roman Empire*, Indiana University Press, Indianapolis, 1996, p. 4.

⁸⁷ Whittaker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, p. 57.

⁸⁸ Parfois comparées à des entreprises d'extermination : Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284-476*, 3e édition, *Economica*, Paris, 2005, p. 154, James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, p. 67 et Drinkwater, J., « Maximinus to Diocletian and the 'Crisis' ». In: Bowman, A.K., et alii. (éd.) *The Cambridge Ancient History*, XII, *The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 16.

⁸⁹ Whittaker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, pp. 33-36 et p. 57.

⁹⁰ Whittaker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, pp. 33-36 et pp. 75-76. Cette affirmation importante se base sur les travaux de Wightman, E.M., « Cultural Frontiers within a Roman

On peut distinguer deux niveaux dans la relation commerciale entre Rome et les Barbares. Un niveau local, celui qui nous intéresse le plus, qui se fait le long de la frontière et de manière spontanée et intensive, et le commerce lointain, à haut risque et permettant de hauts profits aux marchands professionnels. Ce qui est intéressant c'est que le monde barbare, et surtout frontalier, était fortement intégré dans le marché romain⁹¹ : d'une part les marchandises échangeables étaient variées et les Romains s'adaptaient à leurs clientèles, et d'autre part les richesses volées durant des pillages et représailles entraient ensuite sur le marché pour finalement augmenter le volume des relations commerciales inter frontalières⁹².

D'une façon générale les Mésie et la région du bas-Danube étaient une zone d'échanges de ressources très diverses comme le bois, le fer, mais aussi l'or et l'ambre, les esclaves étant probablement la marchandise la plus partagée à l'époque et ce à l'échelle du commerce impérial. Les Romains eux exportaient de nombreux objets qui permettaient pour la plupart visibilité sociale et prestige à leur acheteur, comme des bijoux ou des vêtements⁹³. L'importance des échanges était due encore à la situation géographique de cette région de l'Empire, ouverte à la fois sur le commerce terrestre avec les voies romaines vers Byzance, la Grèce et l'Illyrie puis l'Italie, le commerce fluvial vers les Pannonie et les Germanie, et maritime avec les ports grecs de la Mer Noire, ou transitaient beaucoup de marchandises et de personnes⁹⁴.

Province » In : *Comparative frontier studies*, 10.3, 1978, et de Bartel, B., « Colonialism and Cultural Response : Problems Related to Roman Provincial Analysis », In : *World Archeology* 12, 1980-1981, pp. 11-26.

⁹¹ À propos de l'intensivité du commerce, voir Musset, L., *The Germanic Invasions. The Making of Europe AD 400-600*, Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 1975, p. 14 qui se rapporte à l'étude des termes utilisés dans le commerce qui sont parvenus dans les langues germaniques, de même que James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, pp. 143-144, se basant sur Green, D.H., *Language and History in the Early Germanic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 228.

⁹² Bursche, A., « Les échanges commerciaux entre Rome et les Barbares » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 153.

⁹³ Pour un détail des biens échangés aux frontières, voir Elton, H., *Frontiers of the Roman Empire*, Indiana University Press, Indianapolis, 1996, pp. 77-90.

⁹⁴ Sur l'importance des ports grecs dans le commerce extérieur romain, voir Preshlenov, H., « Die Südwestliche Schwarzmeerküste in *Orbis Romanus*: Orte und Instrumente des Austausches » In : Boteva-Boyanova, D., Mihailescu-Bîrliba, L., Bounegru, O. (éd.), *Pax Romana: Kulturaustausch und Wirtschaftsbeziehungen in den Donauprovinzen des römischen Kaiserreichs*, Akten der Tagung in Varna und Tulcea 1. - 7. September 2008,

Ces échanges pacifiques, auxquels on ajoute bien entendu les conflits, mais aussi les exportations ou le vol d'armes, et le service de soldats barbares dans l'armée romaine, ont fait que les différences entre les modèles de la guerre de part et d'autre de la frontière se sont estompées⁹⁵. Le fantassin romain abandonne peu à peu l'armure lourde pendant que les Barbares intègrent le *pilum* dans leur équipement, comme nous le décrit très précisément Végèce⁹⁶. Ou bien encore l'apprentissage par l'expérience des formations tactiques romaines par les anciens auxiliaires rentrés au pays⁹⁷ comble le retard militaire germanique au moment même où certains barbares deviennent des officiers de l'armée romaine et modifient inévitablement leur commandement tactique des formations impériales. « Les contacts entre les Romains et les barbares étaient trop proches pour qu'un quelconque changement tactique puisse avoir un effet de surprise » écrit Musset, montrant que les peuples frontaliers avaient une connaissance mutuelle de leurs coutumes et pratiques⁹⁸. C'est ce que Michael Kulikowski analyse comme un phénomène éminemment réciproque : pour lui, la barbarisation de l'armée et de frontières est le pendant galvaudé de la romanisation des coutumes et traditions – militaires incluses – germaniques. Nulle surprise donc que les deux ennemis aient vu leurs conceptions militaires se rapprocher peu à peu⁹⁹.

Antiquitas, 1. Kaiserslautern, Mehlingen, Parthenon Verlag, 2012, pp. 155-174.

⁹⁵ Kazanski, M., *Les Goths (Ier-VIIe siècles ap. J.-C.)*, Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1991, p. 33, selon qui les esclaves et captifs jouent un rôle particulier : « *Les nouveaux venus sont porteurs de nouvelles mentalités.* »

⁹⁶ « *Sed in hac parte antiqua penitus consuetudo deleta est [...] cum campestris exercitatio interueniente negligentia desidiae cessaret, grauius uideri arma coeperunt, quae raro milites induebant [...] Sic detectis pectoribus et capitibus congressi contra gothos milites nostri multitudine sagittariorum saepe deleti sunt [...]* Barbari autem scutati pedites his praecipue utuntur, quas bebras uocant. » écrit Végèce, *Epitoma rei militaris*, I, 20. Édité par Reeve, M.D., Oxford, 2004. Pour plus d'informations voir Janniard, S., *Végèce et les transformations de l'art de la guerre aux IVe et Ve siècles apr. J.-C.*, *Antiquité tardive* 16, 2008, pp. 19-36 et Charles, M. B., *Vegetius in context : establishing the date of the « Epitoma rei militaris »*, Stuttgart, Steiner, 2007. 205 p.

⁹⁷ Bursche, A., « Les échanges commerciaux entre Rome et les Barbares » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 154.

⁹⁸ Musset, L., *The Germanic Invasions. The Making of Europe AD 400-600*, Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 1975, p. 173

⁹⁹ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars From the third century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 37.

On voit donc bien que les habitants des provinces frontalières avaient des contacts plus ou moins fréquents et durables avec les habitants du *Barbaricum*. Ces contacts dépendaient de la période et du peuple en question, mais les influences furent réciproques et à la hauteur des échanges. Cette proximité et ces interactions furent aussi bien entendu l'occasion pour les deux camps de se livrer au renseignement militaire et à l'espionnage. On comprend aisément pourquoi les Barbares semblaient être au courant de la présence d'axes routiers ou de mouvements de garnisons romaines, informations faciles à rassembler s'il est permis ou simplement possible de pénétrer en territoire impérial¹⁰⁰.

Attention toutefois à ne pas généraliser cet état de fait à tous les peuples et pour toutes les époques. A partir du début du IIIe siècle le commerce a décliné, réduisant de la même façon les échanges interculturels et matériels¹⁰¹. Ensuite, le peuple goth semble faire exception encore une fois car il est arrivé tardivement au contact de Rome, et de surcroît en Ukraine actuelle, relativement loin de la zone frontalière qui se situe aujourd'hui entre la Roumanie et la Bulgarie. Bien qu'il pût y avoir des contacts, ils ne furent probablement ni intenses, ni durables, puisque seulement une dizaine d'années après leur arrivée les Goths finirent pas attaquer Rome.

b. Le Barbare comme stéréotype ethnographique :

Rome et ses voisins Barbares ont une relation d'intimité, et l'existence de ces derniers a façonné l'identité romaine depuis ses origines royales, soit au plus profond de la romanité. Rome est elle-même le fruit de la rencontre entre la civilisation grecque et les peuples « moins civilisés » d'Italie centrale, et cette fondation a eu pour conséquence de laisser dans leur

¹⁰⁰ À propos des fréquentes traversées du fleuve Danube par les Barbares en temps de paix, et sur le dispositif lacunaire de l'espionnage romain, voir Lee, A.D., *Information and Frontiers. Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, p. 33, 105 et 175. Lee se base principalement sur Ammien Marcellin, lui-même bien informé sur ce sujet.

¹⁰¹ Bursche, A., « Les échanges commerciaux entre Rome et les Barbares » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 154.

imaginaire la porte ouverte aux Barbares vers la civilisation. Pour un Romain, un Barbare a deux destins incompatibles : demeurer éternellement dans l'obscurité d'où il vient, ou bien accéder à la civilisation par Rome¹⁰².

On connaît surtout les récits d'ethnologie d'Hérodote ou de Tacite, mais on trouve de nombreuses allusions aux caractères de la barbarie et du Barbare chez d'autres auteurs et historiens, comme une connaissance partagée de tous et communément admise. Ici, Vitruve nous donne l'explication de la haute stature des Germains et la raison de la supériorité des Romains (une question d'humidité et de lourdeur de l'air)¹⁰³, là, c'est Pline l'Ancien qui décrit parmi les Barbares des créatures inhumaines, le chaos de ces contrées devant nécessairement comporter quelques monstres anthropophages¹⁰⁴. On doit noter que ces descriptions ont des visées différentes, les unes cherchant à rendre compte des comportements des Germains tandis que les autres servent de tribunes à une peur romaine des Barbares. Car si la description de Vitruve a quelque chose de rassurant – en effet, le Romain est mieux gâté par la nature et le Barbare voué à l'échec hors de son milieu nordique¹⁰⁵ – celle de Pline l'Ancien est assez effroyable. On retrouve ici une dualité fondamentale du discours sur le Barbare : il est essentiellement inférieur, mais éminemment dangereux.

Le récit majeur de l'ethnographie romaine à propos des Germains est *La Germanie* de Tacite. On ne sait quel crédit accorder aux descriptions du sénateur romain, on ne peut même pas affirmer qu'il fût un jour au contact de ces peuples d'Europe centrale et du Nord. Il semblerait que Tacite ait voulu rassembler toutes les informations pertinentes à propos des Germains, dans la plus pure tradition ethnographique romaine. Cela écarte la thèse du

¹⁰² Chauvot, A., « Visions romaines des Barbares » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 156.

¹⁰³ Vitruve, *De l'Architecture*, VI, 1, 3.

¹⁰⁴ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, VII, 2.

¹⁰⁵ L'explication « scientifique » des caractéristiques des Germains par leur milieu physique nordique et la place de cette partie du monde dans et selon l'imaginaire romain a été appelée « boréalisme » par Krebs, Ch. B., « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus, and the Roman concept of the North ». In : Gruen, E. (ed) *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Getty, Los Angeles, 2011, pp. 202-21.

pamphlet contre le pouvoir impérial et son opposé, l'œuvre de propagande en vue de préparer les Romains à une invasion définitive de la Germanie¹⁰⁶.

On aurait cependant bien tort de vouloir prendre pour véridique tout ce que Tacite raconte¹⁰⁷. En 2011 Erich S. Gruen a livré une analyse de *La Germanie* la montrant comme un ouvrage particulier qui n'est pas stéréotypique. Selon lui, Tacite n'aurait pas vraiment cherché à opposer les Romains et les Barbares, ni dans le but de diaboliser ces derniers, ni dans celui d'opposer le contraste du « bon sauvage » au Romain décadent. Il aurait plutôt tenté, à travers nuances et ambiguïtés, de les rapprocher en montrant que les différences n'étaient pas insurmontables¹⁰⁸. Greg Woolf s'est penché sur les sources qu'avait bien pu mettre à contribution Tacite pour ses descriptions des peuples très éloignés, pour en déduire que vraisemblablement ce fut par le bouche à oreille, ou mieux, par la discussion avec quelqu'un qui semblait avoir ces informations et était capable de les échanger en latin¹⁰⁹. Rappelons qu'il y a plus d'un millier de kilomètres entre la frontière rhénane et la Vistule, plus encore pour rejoindre les terres des *Gotones* et autres peuples parmi les plus reculés, et que le bouche à oreille n'est aucunement gage de vérité.

Christopher Krebs a décelé chez Tacite une grande partie du récit directement inspirée des stéréotypes anciens véhiculés par ses prédécesseurs à propos des Gaulois, mais appliqués aux Germains. Ainsi on retrouve la physionomie, le côté belliqueux, impétueux mais aussi paresseux¹¹⁰. On ne peut considérer une telle source comme fiable mais au contraire

¹⁰⁶ Grimal, P., *Tacite, Oeuvres complètes*, textes traduits, présentés et annotés par Pierre Grimal, Gallimard, La Pléiades, 1990, p. 829.

¹⁰⁷ « Le tableau de *La Germanie* se présente à nous un peu comme hors du temps, un peu comme une fiction – une semi-fiction – où Tacite a projeté l'image d'un monde irréel, où les ignorances sont voilées, où les connaissances certaines sont généralisées de manière arbitraire. » Grimal, P., *Tacite, Oeuvres complètes*, textes traduits, présentés et annotés par Pierre Grimal, Gallimard, La Pléiades, 1990, p. 832. Voir aussi Krebs, Ch. B., *A Most Dangerous Book, Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*, W.W. Norton and Company, 2011, 306 p. sur les dangers provoqués par une lecture trop littérale de Tacite.

¹⁰⁸ Gruen, E.S., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2011, p. 178.

¹⁰⁹ Il étudie en particulier le passage de l'« *interpretatio romana* », écrivant : « *We are on the borders of the exotic, then, three chapters before the peoples said to be half-human, half-beast. No Roman army had ever fought in that territory. These can only be German stories, told about Germans by Germans to Roman enquirers.* » Woolf, G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Wiley Blackwell, Chichester/Malden, 2011, p. 104.

¹¹⁰ Krebs, Ch. B., « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus, and the Roman concept of the North ». In : Gruen, E. (ed) *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Getty, Los Angeles, 2011, p. 209 : « *For not only is*

l'accepter comme relevant du plus haut point d'incertitude eu égard à toutes les réserves que les modernes ont concernant le parcours de Tacite, ses sources plus ou moins douteuses et ce travail de réappropriation des clichés appartenant auparavant aux ennemis gaulois.

L'apport principal de Tacite est double. Il représente une source considérable d'informations sur les mœurs et coutumes des peuples germaniques pour le Romain qui n'a pas eu l'occasion d'en apprendre plus par lui-même, comme la description du commerce avec les Romains par exemple¹¹¹, et en ce sens il joue un rôle essentiel dans la perception que les Romains pouvaient avoir des Germains à partir du IIe siècle.

Le second apport majeur est que c'est à partir de cet ouvrage que nous imaginons les Goths comme des Germains. Tacite est très bref à propos du peuple qui nous intéresse, et écrit :

Au-delà des Lygiens, les Gotons sont assujettis à des rois, déjà un peu plus étroitement que les autres nations des Germains, pourtant sans humilier encore la liberté. Plus loin, ensuite, en partant de l'Océan, Ruges et Lémoniens ; la caractéristique de toutes ces nations, ce sont les boucliers ronds, les glaives courts et l'obéissance à des rois.¹¹²

Nous voilà donc informés sur l'appartenance des Goths aux peuples Germains. Mais comment pouvons-nous être sûrs alors que les divagations ne sont jamais bien loin dans la deuxième partie de *La Germanie*, dans laquelle Tacite décrit les peuples les plus éloignés, au sein desquels on compte les Gotons. Alors que la description des mœurs et sociétés des Germains est précise et se veut objective, pour ce qui est de la typologie des peuples le préjugé est total¹¹³. Rappelons que selon lui les Fennes mangent de l'herbe et n'ont pas

Tacitus's Germanic physiognomy indebted to the Greek and Roman one of the Celts, as represented by Polybius and Livy, but Caesar's Galli are also irascible men; they are wrathful and rash by nature. Their impetuosity is evidence by sudden decisions in general and proclivity for waging war in particular. »

¹¹¹ Tacite, *La Germanie*, V, 3.

¹¹² Tacite, *La Germanie*, XLIV.

¹¹³ Sherwin-White, A. N., *Racial Prejudice in Imperial Rome*, Cambridge University Press, London, 1970, p. 38.

d'habitat et les Oxiones ont des corps à demi bestiaux¹¹⁴. Michael Kulikowski, sceptique sur la véracité du témoignage de Jordanès, pense que sans le récit de la migration gothique de ce dernier, les Gotons de Tacite n'aurait jamais été identifiés aux Goths du IIIe siècle¹¹⁵. On pensera avec lui que rien n'est certain sur l'identité des Goths, et que les Romains ne connaissaient pas ou très mal ces derniers à leur arrivée sur le bas-Danube.

Après Tacite, penchons-nous sur l'*Histoire Auguste*. L'entrée en scène des Goths dans l'histoire romaine est communément située en 238. La vie de Maxime et Balbin nous raconte les faits de façon très succincte : « Sous leur règne eut lieu une guerre contre les Carpes et les Mésiens. Ce fut aussi le début de la guerre scythique ; cette même période fut également marquée par la destruction d'Histria, ou, comme dit Dexippe, de la cité d'Istros. »¹¹⁶ Ainsi donc, nous reconnaissons désormais les Goths dans cet extrait, et pourtant ceux-ci ne sont pas nommés. Ils sont les Scythes, ce fameux peuple nomade immuable qu'Hérodote déjà avait eu la science de répertorier parmi les tribus habitant les steppes d'Europe orientale et d'Asie centrale.

Le *Scriptor* écrit à la fin du IVe siècle, à une époque où les Goths sont beaucoup mieux connus car installés sur le territoire romain. Et pourtant, on notera la double confusion de l'auteur, puisqu'il est question à la fois des Scythes, ce peuple étrange et si différent, et des Carpes, les habitants de longue date de la région du bas-Danube. L'auteur voulait-il nous montrer ainsi que les Romains du siècle précédent ignoraient l'identité des Goths ? C'est possible car « Iulius Capitolinus », le pseudonyme de l'auteur, s'arrête d'écrire après cette biographie-ci, donc au cœur du IIIe siècle, et voulait certainement maintenir le secret sur sa supercherie en se prévenant de toute prophétie *ex eventu* trop évidente. C'est d'autant plus probable qu'il est difficile d'imaginer qu'un contemporain de la bataille d'Andrinople ignorât

¹¹⁴ Tacite, *La Germanie*, XLVI.

¹¹⁵ Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 55 « no other source makes this long Gothic history probable. » et n. 14 p. 212 : « The Gotones mentioned in Tacitus, Germania 44.1 and located somewhere in what is modern Poland would not be regarded as Goths if Jordanes' migration stories did not exist. »

¹¹⁶ *Histoire Auguste*, Max. et Balb., XVI, 3.

qui furent les vainqueurs de Valens. En d'autres termes, ce que semble nous dire le *Scriptor*, c'est que pour un Romain du milieu du siècle comme « Iulius Capitolinus », si un étrange Barbare attaquait les Mésie et les villes de la Mer Noire, ça ne pouvait qu'être un Scythe ou un Carpe, puisque dans l'immuabilité des peuples ceux-ci se sont toujours trouvés dans ces régions. On pourrait donc déduire de cette biographie de l'*Histoire Auguste* que Rome était incapable au III^e siècle de prévoir l'arrivée d'un nouveau peuple.

Le fait que « Iulius Capitolinus » cite ouvertement Dexippe dans ce passage nous montre cependant qu'il avait connaissance de ce dernier et probablement de son travail. Il est en effet possible que ce ne soit pas tant une volonté de la part du *Scriptor* de se tromper au sujet des ennemis de Rome qu'une mauvaise information, héritée de Dexippe, qui ait conduit à cette erreur. On pourra aussi argumenter que Dexippe n'est cité que par rapport au nom d'Istros, et que la source de l'auteur était autre, erronée ou non¹¹⁷.

Concernant la confusion des peuples, les mêmes remarques sont valables lorsqu'on lit Zosime, cet historien grec qui écrit à Constantinople au tournant du VI^e siècle. Voici ce qu'il écrit dans son *Histoire Nouvelle* à propos de la situation sur le Danube au moment où Dèce est en charge, en 251 : « Du fait de la totale insouciance de Philippe, la situation était gravement troublée ; les Scythes avaient traversé le Tanaïs et ravageaient les régions entourant la Thrace. »¹¹⁸ Ici les ennemis de Rome en Mésie ne sont plus les Carpes mais les Scythes, venus d'Ukraine. Qu'il y eût des Carpes est tout à fait possible, mais il est certain que parmi ces envahisseurs se trouvaient aussi et peut-être surtout ceux que les Romains appelaient « Scythes » et qui étaient les premiers Goths à attaquer Rome au III^e siècle¹¹⁹. Et Rome n'en avait alors aucune idée.

¹¹⁷ Cf. Chastagnol, A., *Histoire Auguste*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1994, p. 772, n. 4 et Brandt, H., *Kommentar zur Vita Maximi et Balbini der Historia Augusta*, Antiquitas, Reihe 4, Beiträge zur Historia-Augusta-Forschung, Serie 3, Kommentare, 2, Bonn, 1996, p. 236.

¹¹⁸ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 23, 1.

¹¹⁹ À propos de la confusion entre Carpes, Gètes, Scythes et Goths, voir la très complète analyse de Suzanne Teillet dans Teillet, S., *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du Ve au VII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, pp. 17-24 et 47-56.

Zosime ne se soucie guère, en dépit des deux cents ans de recul dont il dispose, de bien différencier quels sont réellement les envahisseurs de Rome, comme si cela importait peu au fond. François Paschoud écrit à ce sujet que certaines informations importantes en viennent à être faussées, ou du moins erronées, de façon à être davantage cohérentes avec l'imaginaire romain. Par exemple, lorsque les Scythes sont dits traverser le Tanaïs (le Don actuel), il s'agit en fait du Danube, bien plus au Sud. Mais comme les Scythes habitent davantage au Nord, s'ils traversent un fleuve, c'est nécessairement le Tanaïs. « Comme chez tous les auteurs grecs tardifs, Scythe désigne tous les Barbares situés au nord du Danube, sans distinction de peuples, et singulièrement les Goths. »¹²⁰

Enfin, on remarquera avec Paschoud que si « Scythe » peut vouloir signifier « Goth » de façon volontaire chez les historiens tardifs, Zosime en vient parfois à clairement les distinguer, ce qui jette encore un peu plus de flou dans notre compréhension des événements du IIIe siècle. Voici ce que l'historien dit des Scythes et des Goths dans les années 260 :

Dans ce même temps, ce qu'il restait de Scythes survivants, exaltés par leurs précédentes expéditions, prirent avec eux les Hérules, les Peuces et les Goths, et se rassemblèrent près du fleuve Tyras qui se jette dans le Pont.¹²¹

Cela démontre plusieurs choses. Bien entendu Zosime n'avait aucune valeur martiale et ne travaillait pas pour l'espionnage romain, son œuvre devant être considérée comme une œuvre de l'élite pour l'élite et non un rapport des services de renseignements. On constate néanmoins que l'inertie des traditions ethnographiques impériales n'a pas dû aider à comprendre les subtilités du monde barbare au moment de la crise. De plus, il semble que les envahisseurs venus du Nord-Est au IIIe siècle étaient extrêmement liés entre eux, puisque ceux qui vont déferler dans un premier temps vers 250 vont s'allier avec ceux qui vont envahir l'Empire dans les années 260 et 270, cela en partant du même endroit et en posant

¹²⁰ Paschoud, F, *Histoire Nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, n. 49, p. 146.

¹²¹ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 42, 1.

les mêmes problèmes aux Romains. Il se pourrait bien qu'on ait affaire ici à deux noms pour un même groupe d'individus.

Ainsi, l'hypothèse est que la barbarologie romaine et les images véhiculées par la littérature ont eu pour conséquence de compliquer la tâche des élites romaines à anticiper les changements politiques et migratoires qui se déroulaient à leurs portes. Cet aveuglement put participer des difficultés de ces élites à comprendre, au moment des invasions, que de nouveaux peuples étaient en train d'attaquer l'Empire, imposant possiblement à leur chaîne de commandement un douloureux et fatal temps de retard.

Mais ce n'est pas tout. Il se peut très bien que leur perception des Goths ait pu mener les Romains à renforcer voire fabriquer de toutes pièces leur pire ennemi du III^e puis IV^e siècle.

C'est la thèse de Michael Kulikowski, à savoir qu'il est possible que ce soit la perception romaine des Goths qui ait créé l'identité gothique au sein même du peuple goth. L'idée provient du présupposé intéressant qu'un Goth et un Gépide par exemple devaient parler des langues très proches et se ressembler. Alors, comment et pourquoi se différencier ? Selon un accent dans le langage ? Kulikowski préfère penser que ces catégories dans lesquelles les Romains classaient les Barbares ont servi de terreau aux identités de ces Barbares. Ainsi un Goth serait un Goth parce que Rome les appelaient Goths¹²². Plus important encore, la puissance des Goths n'avait rien qui la prédestinait à devenir écrasante et incontrôlable. Ce sont toujours ces schémas romains qui menèrent à une conscience et une efficacité militaire accrue chez les Goths, et ce pour satisfaire une vision du monde romano-centrée. Ce déterminisme avait des implications stratégiques et diplomatiques importantes¹²³.

¹²² Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 69 L'auteur compare avec la gestion britannique des Sikhs, groupe clair et distinct pour un recrutement optimal dans l'armée coloniale. Selon les travaux de Cohn, B.S., *Colonialism and Its Forms of Knowledge: The British in India*, Princeton University Press, Princeton, 1996, 189 p.

¹²³ L'auteur prend l'exemple, à la fin du III^e siècle, au sortir de la crise, de Dioclétien qui a probablement renforcé le pouvoir Goth pour contrer un ennemi commun, les Carpes, qui menaçaient le bas-Danube. L'absence de campagne contre les Goths Tervinges a eu pour conséquence directe leur essor quelques années plus tard au

Les difficultés supposées ici des Romains à aborder la réalité de leurs ennemis s'expliquent en partie par leur utilisation de concepts parfois très figés à propos de ces peuples. Ainsi, les peuples du Sud étaient reconnus pour leurs *vanitas* tandis que d'autres, comme les Bretons, les Germains ou les Thraces l'étaient par leur *ferocia*. Les Goths, comme les Francs et les Suèves notamment, étaient surtout réputés pour leur *belli furor*. Certains peuples comme les Gaulois avaient même deux caractéristiques attitrées, et certains même plus encore, comme les Alamans ou les Huns, archétypes du Barbare indomptable. Les Romains aimaient classer le réel, parfois en en perdant le sens malgré eux : contre l'évidence même des changements apportés par le temps, « les Romains, pendant des siècles, se sont plu à vérifier la persistance des grands types ethniques. »¹²⁴ C'est, à notre avis, une des grandes faiblesses des Romains, une de celles qui ont mené au désastre gothique du IIIe siècle, à savoir le refus de constater des évolutions dans le monde qui les entoure.

Ces conceptions romaines des Barbares ont été étudiées en détail par Yves Albert Dauge, dans son ouvrage *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, de 1981. Il introduit le terme de « barbarologie », qu'il définit comme étant la science des « conceptions romaines de la barbarie »¹²⁵, sous trois angles thématiques : historique, structural et fonctionnel, c'est-à-dire son évolution depuis la fondation de Rome, ses caractéristiques principales et sa fonction dans la société romaine. Après avoir vu certaines caractéristiques de ces conceptions et aussi leurs racines depuis les auteurs les plus anciens, nous allons nous pencher sur l'utilisation de ces conceptions par les élites romaines.

début du IVe siècle. Dans Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, p. 79.

¹²⁴ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 472. L'auteur fonde ses recherches sur une analyse très détaillées et quasi-exhaustive des sources latines ayant trait d'une façon ou d'une autre aux Barbares.

¹²⁵ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 40.

Rome avait comme ambition théorique un *imperium* universel, la Ville étant au centre de toute chose¹²⁶. Sa réflexion sur le monde barbare participait à cette conception et était un « moyen » de domination¹²⁷. La barbarie dénoncée est une façon de pointer les défauts, comme un révélateur des vices et des défaillances romaines que la civilisation devra surmonter. Dauge décrit les élites romaines comme une « minorité créatrice » qui a su à travers les époques guider son peuple vers les sommets de l'humanité contemporaine. Il était nécessaire pour eux de trouver un système cohérent de valeurs sur lequel se fonder pour appréhender un monde romain de plus en plus vaste et complexe. La barbarologie romaine est l'œuvre des élites qui ont su l'employer comme une discipline culturelle et un outil de domination. Dans la dialectique de l'autre extérieur et de la part du soi à vaincre à l'intérieur, la barbarie a joué le rôle de niveau de l'être et d'humanité inférieurs¹²⁸. Ce quelque chose à combattre donnait tout son sens à l'universalisme romain et à sa prétention de domination par la maîtrise de soi.

Ces deux pendants de la barbarie, celle de l'intérieur et celle de l'extérieur, sont étroitement liées puisque c'est par la faiblesse de la première qu'est permis le triomphe de la seconde. Ainsi, on pourrait résumer tout un pan fonctionnel de la barbarologie de la façon suivante : *perdre contre les Barbares, c'est n'être pas assez Romain*. Voici pourquoi toute défaite romaine est avant tout une défaillance, un échec de la lutte contre la barbarie intérieure. Et ceci a pour corollaire de faire correspondre la poursuite de la romanité avec la lutte contre la barbarie – et donc la guerre contre les Barbares.

La notion de barbarie a été le socle sur lequel les Romains ont bâti un système de valeurs. Cet outil leur a permis d'effectuer plusieurs opérations fondamentales dans la hiérarchisation et l'opposition entre le soi-même et l'autre. En outre, la barbarologie se révèle

¹²⁶ Nicolet, C., *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Fayard, Paris, 1988, pp. 27-68.

¹²⁷ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 677.

¹²⁸ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 697.

un formidable outil de discrimination, de dissociation et de différenciation¹²⁹. Discriminer ce qui est authentique et ce qui est superficiel est une étape importante du développement de soi et le Romain s'efforce de hiérarchiser ces qualités et défauts en lui. Mais l'homme romain idéal sait aussi dissocier les éléments et phénomènes qui constituent notre monde pour se donner une vision éclairée de sa complexité. C'est par ce travail de jugement que le monde devient réellement bipolaire et s'offre alors à celui qui a la lecture claire. Enfin, la différenciation est l'étape de hiérarchisation et d'opposition des valeurs : romanité et barbarie, le *je* et l'*autre*. La supériorité romaine n'est pas simplement constatée, elle est une obligation morale et un travail vertueux pour accroître toujours plus la distance entre Rome et les Barbares. Il s'agit du caractère émulateur et créatif de la barbarologie, qui vise à stimuler l'homme civilisé vers le perfectionnement de son être et sa société¹³⁰.

Greg Woolf, en 2011, a montré à quel point les stéréotypes romains avaient la vie dure, qu'ils fussent au mieux obsolètes, sinon faux depuis le moment de leur rédaction. Selon lui l'inertie des grandes catégories ethnographiques, parfois malgré les preuves de changement, s'explique en partie par l'utilité sociale de ces concepts et le fait qu'ils étaient des vecteurs de sens dans un monde en constant mouvement, la tradition ainsi conservée faisant office de repère culturel central¹³¹.

On aurait tort toutefois de jeter le blâme aux Romains, car il est facile d'attribuer des torts vingt siècles plus tard. D'autant plus que de nombreuses conceptions qu'ils avaient des Barbares n'étaient pas nécessairement erronées, loin s'en faut. Mais c'est pourtant précisément ce que dénonce Woolf lorsqu'il écrit qu'on peut se fier aux fragments d'informations dissimulés ici et là, mais pas aux grandes œuvres ethnographiques¹³². La

¹²⁹ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 716.

¹³⁰ Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, p. 734.

¹³¹ Woolf, G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Wiley Blackwell, Chichester/Malden, 2011, pp. 112-115.

¹³² « For a start, it means we can make little or no use of these authors as witnesses to the way barbarians really lived. Fragments of information, - Caesar's aurochs, Sallust's mapalia and Ammianus' vivid account of the Alps - remain reliable. But almost all generalizing claims have to be treated as potentially cultural fossils, an

science ethnographique romaine a ainsi pu être, de ce point de vue, une cause de la méprise, si méprise il y a eu, des généraux romains sur l'identité réelle des peuples barbares. Plutôt que d'insouciance, il serait question ici de réalité à ce point déformée que le commandement aurait été en partie inadapté.

Les militaires romains ont pu avoir une vision déformée car préconçue, mais ils ne pouvaient toutefois pas complètement ignorer la réalité de leurs ennemis alors qu'ils avaient l'expérience du terrain pour valider ou infirmer ce que l'ethnographie littéraire tenait pour acquis. Un lettré civil habitant Rome ne pouvait pas avoir la même conception des Goths qu'un officier supérieur, lui aussi lettré, posté sur le front.

Jules César, commandant d'armées et homme de terrain, propose dans son traité de la *Guerre des Gaules* écrit au premier siècle avant Jésus-Christ une description détaillée de ses adversaires celtiques. On n'a regrettamment pas de compte-rendu équivalent pour le IIIe siècle. Dans les écrits de César il est évident que l'œil du militaire apporte une dimension toute autre à la perception qu'un Romain peut avoir des Barbares. Décrit comme un « expert » par Benjamin Isaac, le général romain a simultanément proposé sa propre opinion des Gaulois¹³³, due à son expérience du terrain, et en même temps reconduit bon nombre de stéréotypes issus d'auteurs tels que Polybe ou Caton le Censeur. Isaac divise les commentaires du dirigeant romain en deux catégories : ceux qui reproduisent les lieux communs hérités du passé, et ceux qui ont trait à la guerre et qu'il valide comme des témoignages indubitables¹³⁴. Parmi ces stéréotypes on retrouve l'esprit téméraire et

afterglow of patterns first discerned on those middle grounds where Mediterranean visitors and local populations got to know each other better than we can now hope to know either group. » dans Woolf, G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Wiley Blackwell, Chichester/Malden, 2011, p. 114.

¹³³ Isaac, B., *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton University Press, Princeton and Oxford, 2004, p. 413.

¹³⁴ Isaac, B., *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton University Press, Princeton and Oxford, 2004, p. 416 : « *The one point that we should not doubt, clearly, is Cesar's assessment of the military capabilities of the various Gallic peoples. This represents personal experience as commander in the field. [...] His other explanations are different matter and should be considered critically.* »

impétueux¹³⁵, le manque d'ardeur au combat après une défaite¹³⁶, mais aussi leur côté de Barbares vertueux¹³⁷ et épris de cette *libertas* qui leur faisait honneur¹³⁸. Pourtant, à considérer le contact de César avec les Gaulois comme direct et authentique, pourquoi valider une partie de son témoignage et invalider le reste selon le critère martial, alors que beaucoup de ces stéréotypes dénoncés portent sur le combat ? Certes ces considérations proviennent des clichés correspondant à l'image du Barbare du Nord, mais pourtant César ne les réfute pas malgré sa position de témoin privilégié.

Erich Gruen apporte une solution car selon lui le témoignage de César est volontairement double, tout autant un récit personnel singulier et un ouvrage s'inscrivant dans la veine des arguments rhétoriques ethnographiques classiques. Le général romain transmet sa propre vision des Gaulois, évitant de les rabaisser et se défendant de toute exagération ou jugement négatif quand il le peut¹³⁹. D'après Erich Gruen, l'important n'est pas dans la distinction des éléments vraisemblables et galvaudés, mais dans la volonté de César de communiquer des morceaux choisis précisément pour rendre son récit vivant et crédible à ses lecteurs¹⁴⁰, probablement pour se justifier à propos de son invasion des Gaules et se défendre contre ses ennemis politiques à Rome : on comprendra que la vérité ethnographique soit reléguée au second plan dans un tel contexte¹⁴¹. Cela montre que ce qui est écrit par les auteurs peut être erroné à dessein tel un jeu de dupes, et que les lieux communs

¹³⁵ César, *Guerre des Gaules*, II, 1, 3 : « *partim qui mobilitate et leuitate animi nouis imperiis studebant* » et VII, 42, 2. « *inpellit alios auaritia, alios iracundia et temeritas.* »

¹³⁶ César, *Guerre des Gaules*, III, 19, 6 : « *Nam ut ad bella suscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus, sic mollis ac minime resistens ad calamitates perferendas mens eorum est.* »

¹³⁷ César, *Guerre des Gaules*, V, 34, 2 : « *Erant et uirtute et numero pugnandi pares..* »

¹³⁸ César, *Guerre des Gaules*, III, 8, 4 et III, 10, 3 : « *reliquasque ciuitates sollicitant ut in ea libertate quam a maioribus acceperint permanere quam Romanorum seruitem perferre malint.* » et « *omnes autem homines natura libertati studere et conditionem seruitis odisse.* »

¹³⁹ Gruen, E.S., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2011, p. 150 : « *Both sides of the coin count. Ceasar does not take sides.* »

¹⁴⁰ Gruen, E.S., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2011, p. 141.

¹⁴¹ À propos de la véracité de l'oeuvre et du contexte de la rédaction de la *Guerre des Gaules*, cf. Constans, L.-A., *Guerre des Gaules*. Tome I : Livres I-IV. Texte établi et traduit par Constans, L.-A., quatrième tirage de la quatorzième édition revue et corrigée par Balland, A., Paris, Belles Lettres, 2010, p. vii sq. « *Ajoutons seulement que la franchise est souvent chez lui [César] une suprême habileté.* » p. xvi.

que l'on retrouve dans les sources utilisées pour l'étude du IIIe siècle ne représentent pas nécessairement ce que les auteurs et les contemporains pensaient et savaient à ce propos.

C'est flagrant lorsque, comme on l'a vu, Tacite reprend beaucoup du récit de César décrivant les Gaulois pour décrire ses Germains¹⁴², allant jusqu' à contredire l'opposition fondamentale créée par César justement entre les Gaulois et les Germains¹⁴³ pour mieux entremêler les stéréotypes et construire ainsi un archétype du Barbare du Nord ennemi de Rome, grand, blond, belliqueux et sauvage¹⁴⁴. On retrouve ici la nécessité d'utiliser prudemment les sources littéraires anciennes et l'impossibilité qu'a le moderne de tirer des conclusions définitives à partir de leur étude.

D. Conclusion

On voit donc que « Barbare » est un mot extrêmement simple pour définir une réalité autrement plus complexe, réalité de ces hommes qui se battaient contre – ou aux côtés de – Rome, et réalité des perceptions que les Romains avaient d'eux. Tour à tour admiré, objet de rejet et guerrier craint, le Barbare est un thème qui ne correspond qu'en partie voire pas du tout à la réalité des voisins de l'Empire.

Nous ne savons pas aujourd'hui d'où venaient les Goths ni s'ils étaient vraiment des Germains. Nous pensons savoir qu'ils avaient un équipement militaire plus lourd que les standards germaniques de l'époque et avaient une organisation politique permettant une meilleure coordination militaire que les peuples qui se trouvaient aux frontières romaines jusqu'alors. Au vu des attaques qu'ils menèrent à partir des années 250, il semblerait qu'ils avaient comme but ultime de piller le plus possible, avec le plus d'hommes possibles et le

¹⁴² Krebs, Ch. B., « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus, and the Roman concept of the North ». In : Gruen, E. (ed) *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Getty, Los Angeles, 2011, p. 203 et p. 207.

¹⁴³ César, *Guerre des Gaules*, VI, 21-24.

¹⁴⁴ Krebs, Ch. B., « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus, and the Roman concept of the North ». In : Gruen, E. (ed) *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Getty, Los Angeles, 2011, p. 209.

plus loin possible. Il semble qu'ils avaient aussi une maîtrise de la navigation maritime et fluviale, qui leur permit d'effectuer encore plus de raids victorieux.

La perception qu'avaient les Romains de leurs voisins germaniques était sensiblement différente de cette réalité. A propos des Goths, la connaissance qu'ils en avaient était nulle ou quasi-nulle. Les élites romaines aimaient à les décrire avec science, portant sur eux un regard hautement préjudiciable, et à considérer leur existence comme participant d'une vérité immuable aux marges de leur *imperium* universel. Pendant ce temps, les soldats et habitants des provinces frontalières de la Germanie côtoyaient ces voisins au quotidien par le biais du marché, des échanges de troupes ou simplement parce que des Barbares habitaient en terre romaine et vice-versa.

Ces populations frontalières devaient d'ailleurs avoir une connaissance de leurs voisins plus aiguisée que les aristocrates grecs et latins qui se faisaient un plaisir de les décrire sous toutes les coutures, mais qui probablement n'auraient pas su les distinguer au premier regard – un peu comme un Européen du XIXe siècle n'aurait pu, en dépit des très nombreux travaux de typologies raciales en vogue à l'époque, distinguer hors de tout doute un Ghanéen d'un Sénégalais, ou un Chinois d'un Japonais. Au mieux *doctus cum libro*, le Romain lettré du IIIe siècle a finalement dû éprouver toutes les peines à comprendre qu'en 250 c'étaient des Goths qui franchirent le Danube, et non des Scythes.

À nous de voir maintenant si ce constat a eu un effet sur les événements militaires du IIIe siècle le long du bas-Danube, et si oui ou non, la perception des Barbares a eu un impact sur les stratégies et tactiques de l'armée romaine.

Chapitre 3

L'armée romaine au IIIe siècle face aux Goths L'hypothèse de la perception de l'ennemi

Dans cette dernière partie il s'agira de voir si la perception qu'avaient les Romains des Goths a pu jouer dans leurs décisions militaires. Pour ce faire il nous faudra passer en revue brièvement le dispositif militaire romain dans la région du bas-Danube, pour ensuite analyser en détail quatre moments clés des invasions gothiques du IIIe siècle. À la suite de ces quatre analyses détaillées il nous faudra conclure sur la pertinence de l'hypothèse du présent mémoire et la mettre à l'épreuve de la comparaison avec la célèbre thèse de la défense en profondeur, pour juger si elle permet ou non une meilleure compréhension des stratégies romaines durant la crise du IIIe siècle.

A. La situation militaire sur le bas-Danube au début du IIIe siècle

La majeure partie des provinces romaines provient des conquêtes de la République. Mais ce n'est pas le cas de la région du Danube, où c'est avec les débuts de l'Empire que Rome va atteindre le plus grand fleuve d'Europe (Volga exclue). Au début du principat d'Auguste, le Danube n'est pas une frontière et aucune province romaine ne le borde. L'avancée vers le Nord-Est s'explique en partie par le besoin impérieux de sécuriser l'Italie du Nord, encore soumise aux agressions des Barbares de Pannonie et de Dalmatie. D'autre part, la pénétration romaine dans la région du bas-Danube trouve son origine dans le soutien romain aux souverains Thraces, eux aussi menacés par des envahisseurs locaux, les Gètes et les Bastarnes. C'est en 15 ap. J.-C. que fut créée nominalement la province romaine de Mésie¹.

¹ À propos de l'installation des Romains en terre danubienne, voir Mocsy, A., *Pannonia and Upper Moesia : A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire*, London and Boston Routledge and Kegan Paul, 1974, 453 p. et Bechert, T. (éd.), *Die Provinzen des Römischen Reiches. Einführung und Überblick*, Phillip von Zabern, Mayence, 1999, p. 171, mais aussi Mirković, M., *Moesia Superior : eine Provinz an der mittleren Donau*, Phillip von Zabern, Mayence, 2007, 127 p. et Sanader, M., *Dalmatia: eine römische Provinz an der*

On était encore loin de la Mésie que l'on connaitra au IIIe siècle. La province appartenait à une grande région militaire incluant la Grèce et la Macédoine, où l'on trouvait les légions stationnées depuis l'arrivée des Romains. Il s'agissait de la Ve *Macedonica* – qui doit son nom à sa garnison – et de la IVe *Scythica* – qui doit aussi peut-être son nom à cette période où elle a dû défendre Rome contre les Scythes², terme générique indéfini utilisé probablement pour décrire des guerriers trans-danubiens. Cette dernière, basée avec d'autres troupes à Viminacum (Kostolatz) sous Auguste, a su tenir en respect les habitants de la Mésie et garantir la paix dans cette province nouvelle³.

La présence militaire romaine était insuffisante pour à la fois garantir la stabilité intérieure et repousser les assauts des nombreux barbares du Nord – citons entre autres les Daces, les Roxolans, les Iazyges, les Bastarnes et les Scythes. La guerre civile à la mort de Néron et le retrait des troupes de Mésie porta au grand jour la faiblesse du dispositif romain, et à sa victoire Vespasien renforça l'armée romaine en Mésie : les troupes qui étaient restées originellement en retrait dans les terres furent portées à la frontière, et le Danube, voie de pénétration romaine et route fluviale, se fit aussi frontière.⁴ Les bases légionnaires étaient alors Viminacum (Kostolatz), Singidunum (Belgrade) et Oescus (Gigen), l'avancée maximale à l'Est se situant à Novae (Svishtov)⁵.

Adria, Philipp von Zabern, Mayence, 2009, 143 p.

² Le Bohec, Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3e éd., Picard, Paris, 2005, p. 185.

³ Mommsen, Th., *Histoire Romaine*, vol. 2, livre VI, « Les Provinces sous l'Empire », Robert Laffont, Paris, 1985 (traduction française), p. 637. Sur l'évolution de l'armée romaine en Mésie inférieure, voir Gudea, N., *Der untermoesische Donaulimes und die Verteidigung der moesischen Nord- und Westküste des Schwarzen Meeres; Limes et Litus Moesiae Inferioris (86-275 n. Chr.)*, JRGZ 52, 2005, pp. 319-566.

⁴ Wilkes, J.J., « The Danube provinces ». In Bowman, A.K., Garnsey, P., Rathbone, D. (éd.), *The Cambridge Ancient History, XI, The High Empire A.D. 70-192*, 2e éd., p. 580 sqq ; Wilkes, J.J., « Les provinces danubiennes ». In: Lepelley, Cl. (dir.), *Rome et l'intégration de l'empire 44 av. J.-C. – 260 ap. J.-C. Tome 2 : Approches régionales du Haut-Empire romain*, Paris, PUF, 1998, et Mommsen, Th., *Histoire Romaine*, vol. 2, livre VI, « Les Provinces sous l'Empire », Robert Laffont, Paris, 1985 (traduction française), p. 642.

⁵ Kolendo J., Bozilova V., *Inscriptions grecques et latines de Novae (Mésie inférieure)*, Bordeaux, Paris, 1997, (Ausonius. Mémoires, 1) p. 12.

Le premier coup de semonce montrant la grande vulnérabilité de la frontière danubienne prit place sous le règne de Domitien. Le roi dace Décébale agressa l'Empire, et ses alliés Iazyges, Suèves et Marcomans remportèrent de telles victoires contre Rome – tuant au combat le gouverneur de Mésie Oppius Sabinus – que Domitien s'empressa d'acheter la paix⁶, selon les lieux communs le décrivant comme un mauvais Prince. C'est à cette époque que la légion Ière *Italica* s'établit à Novae pour mieux garder la frontière, décidément trop poreuse⁷. Domitien décida aussi, face aux enjeux trop grands, de diviser le secteur en deux commandements distincts : on parlera désormais *des* Mésie⁸.

Trajan mit un terme à ce traité du déshonneur et vainquit en deux temps les Daces et leurs alliés. C'est à cette époque que la frontière du Danube fut la plus sécurisée, avec l'ajout de la province romaine de Dacie et la nouvelle distribution des légions. Alors que l'armée romaine ne contrôlait pas encore le bas-Danube, le cours inférieur du fleuve fut enfin militarisé à partir de l'empereur Hadrien au plus tard, avec les garnisons permanentes le long du Danube : la légion Ière *Italica* était à Novae (Svishtov), la XIe *Claudia* à Durostorum (Silistra) et la Ve *Macedonica* à Troesmis (Iglitza). À cette présence importante de troupes s'ajoute le dispositif fluvial romain. La flotte de Mésie, ou *classis Flavia Moesica*, patrouillait sur le bas-Danube et avait pour mission d'effectuer des surveillances, de contrôler la traversée de même que d'assurer la logistique pour les bases situées le long du fleuve et sur la côte de la Mer Noire. La grande base de la flotte était à Noviodunum (Isaccea), mais elle avait d'autres points d'appui comme le port de Drobeta sous les Portes de Fer ou encore

⁶ Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LXVII, 7. À propos de la décision de Domitien d'acheter la paix voir Griffin, M., « The Flavians ». In Bowman, A.K., Garnsey, P., Rathbone, D. (éd.), *The Cambridge Ancient History, XI, The High Empire A.D. 70-192*, 2e éd., pp. 54-83 et Mommsen, Th., *Histoire Romaine*, vol. 2, livre VI, « Les Provinces sous l'Empire », Robert Laffont, Paris, 1985 (traduction française), p. 643.

⁷ On a retrouvé de très nombreuses inscriptions prouvant la présence de cette légion, comme *AE* 1965, 134 : *Leg(io) I Ital(ica)*. Tacite, *Histoires*, IV, 68. H. M. D. Parker remarque que la Ière *Italica* n'est pas dans la liste des légions de Cerialis.

⁸ *CIL* III, 4013=*AE* 2010, 1239 : *L(ucio) Funisulano / L(uci) f(ilio) Ani(ensi) Vettoniano / trib(uno) mil(itum) leg(ionis) VI Vict(ricis) quaes(tori) provinciae Siciliae / trib(uno) pleb(is) praet(ori) leg(ato) leg(ionis) IIII / Scythic(ae) praef(ecto) aerari(i) Satur(ni) curator(i) viae Aemiliae co(n)s(uli) / VIIvir(o) epulonum leg(ato) pro pr(aetore) / provinc(iae) Dalmatiae item pro/vinc(iae) Pannoniae item Moesiae / superioris donato [[ab]] / [[Imp(eratore) Domitiano Aug(usto) Germani]]/[[co]] bello Dacico coronis IIII / murali vallari classica aurea / hastis puris IIII vex(il)lis IIII / patrono / d(ecreto) d(ecurionum).*

les installations portuaires des forteresses légionnaires⁹. Avec le système routier excellent qui caractérisait les Romains, et les camps de forces auxiliaires situés tout le long du fleuve, on comprend tout de même que le dispositif romain était massif et que la menace venant des peuples d'Europe centrale et orientale était prise au sérieux par les autorités¹⁰.

Les légions stationnées en Mésie inférieure ont toutes participé aux guerres daciques et souvent aussi à d'autres conflits, en Orient ou lors de guerres civiles. Ces unités sont puissantes et habituées, par la transmission de l'expérience, à la réalité du combat contre les troupes daces, sarmates ou autres¹¹. Sous Marc-Aurèle la Ve *Macedonica* fut transférée depuis Troesmis vers Potaissa (Turda), pour protéger la Dacie¹². La garnison légionnaire la plus à l'Est était donc Durostorum, et la Mésie inférieure ne comptait plus que deux légions à partir des années 166-168¹³.

À ces troupes légionnaires que nous avons nommées et situées, ainsi qu'à la flotte de Mésie, il faut ajouter toutes les troupes auxiliaires qui constituent environ la moitié des forces militaires romaines¹⁴. Celles-ci ont souvent été décrites comme de moindre qualité en comparaison des légions, mais il n'en était rien. Une légion forme à elle seule une petite armée, mais exclusivement d'infanterie lourde et d'artillerie. Une cohorte milliaire – comportant un millier d'homme – était l'équivalent d'une petite légion. Une aile de cavalerie

⁹ À propos des garnisons romaines sur la côte pontique, voir Ivantchik, A. I., Krapivina, V. V., « A Roman Military Diploma Issued to a Sailor of the *Classis Flavia Moesica* », *Chiron* 37, 2007, pp. 219-242 et le récent diplôme découvert à Olbia. Selon les auteurs cela prouve l'existence d'une garnison romaine à Olbia, et donc la nécessité de moyens logistiques portuaires.

¹⁰ Concernant le dispositif romain, voir Gudea, N., *Der untermoesische Donaulimes und die Verteidigung der moesischen Nord- und Westküste des Schwarzen Meeres; Limes et Litus Moesiae Inferioris (86-275 n. Chr.)*, *JRGZ* 52, 2005, pp. 319-566 et Wilkes, J.J., « The Roman Danube: An Archaeological Survey », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 95, 2005, pp. 124-225.

¹¹ Pour un suivi complet des garnisons des légions romaines, voir le travail de Parker, H. M. D., *The Roman Legions*, Barnes & Nobles, New York, 1971, pp. 118-168.

¹² Parker, H. M. D., *The Roman Legions*, Barnes & Nobles, New York, 1971, p. 167.

¹³ *CIL* III, 905 : *Imp(erator) Caes(ar) L(ucius) Sep(timius) Severus P(ius) Pert(inax) Aug(ustus) / Arab(icus) Adiabenic(us) pont(ifex) max(imus) trib(unicia) / pot(estate) III imp(erator) VII co(n)s(ul) II proco(n)s(ul) p(ater) p(atriciae) / leg(ioni) V M(acedonicae) P(iae) <F>(ideli) don(um) dedit dedicante / P(ublio) Septimio Geta leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) / cura agente Tib(erio) C[l(audio)] Claudiano leg(ato) Aug(usti)* : cette inscription fut retrouvée en Dacie, confirmant la nouvelle garnison de la Ve *Macedonica* et la nouvelle faiblesse du bas-Danube.

¹⁴ Tacite, *Annales*, IV, 5. Énumération complète de l'appareil militaire romain au début du IIe siècle.

apportait aux troupes légionnaires ce dont elles manquaient : de la rapidité, de la flexibilité et une force de frappe¹⁵.

Ces troupes auxiliaires étaient déployées le long du fleuve que suivait la rocade militaire. On trouve des forts auxiliaires régulièrement espacés, le plus souvent à environ une journée de marche à pied. Grâce à l'archéologie on sait qu'à partir du IIe siècle on trouvait autour des forts et forteresses une ville peuplée par des soldats (*canaba*) et une autre ville civile (*municipium*)¹⁶. Ces centres de peuplement militaire vivaient donc en partielle autonomie, ce qui limitait la contrainte logistique lorsque les troupes demeuraient en garnison.

Ce n'est pas le recrutement qui différençait la légion des troupes auxiliaires, car alors que les légions s'ouvraient aux « Barbares » les citoyens romains entraient dans les troupes auxiliaires, parce qu'ils avaient été refusés au recrutement ou bien pour échapper aux conditions de vie plus difficiles de la légion. La différence résidait surtout dans l'organisation, l'utilisation et la garnison. Alors qu'une légion était stationnée à l'année longue dans sa « forteresse », l'unité auxiliaire était en garnison dans des postes avancés ou des petits forts pour assurer la communication, la logistique ou la surveillance. Sur le champ de bataille, la légion, mieux entraînée, était censée former le cœur des troupes, tandis que les auxiliaires n'étaient là que pour appuyer l'infanterie lourde.

Mais cet état de fait théorique a changé et au IIIe siècle il n'est pas rare de voir des corps d'unités auxiliaires évoluer sans légion. Certes, Yann Le Bohec répète que ces troupes étaient inférieures¹⁷, mais on voit là qu'il ne faut pas diminuer l'importance de ce qui représentait la moitié des effectifs romains. Sans parler des unités qui n'avaient pas d'équivalents légionnaires, comme par exemple les cavaleries cataphractaires inspirées des

¹⁵ À propos de l'arme à cheval dans l'armée romaine : Junkelmann, M., *Die Reiter Roms, Teil II. Der Militarische Einsatz*, Philipp Von Zabern, Mayence, 1990, 293 p. et Le Bohec, Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3e éd., Picard, Paris, 2005, pp. 26-29.

¹⁶ Wilkes, J.J., « The Roman Danube: An Archaeological Survey », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 95, 2005, p. 159.

¹⁷ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3e éd., Picard, Paris, 2005, p. 29.

Parthes, qu'Alexandre Sévère a mis en place au début du IIIe siècle¹⁸. On concèdera volontiers qu'en matière d'infanterie les troupes légionnaires formaient l'élite de l'armée.

B. Les événements militaires du IIIe siècle réétudiés sous l'angle de la perception de l'ennemi

La région du Danube a subi une série d'attaques au milieu du IIIe siècle, lesquelles ont mené à plusieurs invasions catastrophiques pour l'Empire romain. D'après un recensement fait par Yann Le Bohec, la frontière danubienne à elle seule a connu trente-deux années de guerre entre 235 et 285, allant du simple pillage ennemi à la bataille rangée impliquant plusieurs milliers d'hommes, dont vingt sur les vingt-six entre 250 et 275.¹⁹ Nous allons voir ici plus en détail quatre attaques par les Goths et leurs alliés, que nous appellerons ici « invasions » car il s'agit pour ces quatre dates d'opérations militaires d'envergure historique et pas simplement de raids.

Ces quatre invasions du IIIe siècle nous permettront de voir comment les envahisseurs se sont comportés et la façon avec laquelle les troupes romaines ont réagi. Ce sera l'occasion de comprendre les stratégies et tactiques de chacun et de voir si la perception qu'avaient les Romains de leurs ennemis a pu jouer dans leurs choix militaires.

¹⁸ *Histoire Auguste*, Vie d'Alexandre Sévère, LVI, 5 : « Nous avons mis en fuite cent vingt mille de leurs cavaliers, avons tué au combat dix mille cataphractaires – ils les appellent ‘clibanaires’ – dont les armes ont servi à équiper les nôtres. »

¹⁹ Pour une synthèse des événements militaires sur la frontière du bas-Danube et de la Mer Noire, voir Goltz, A., « Die Völker an der mittleren und nordöstlichen Reichsgrenze (Mittlere und untere Donau sowie Schwarzmeergebiet) ». In : Johne, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 449-464 et Le Bohec, Y., « Les aspects militaires de la crise du IIIe siècle », In : Le Bohec, Y. et Wolff, C., *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien Ier*, Actes du Congrès de Lyon, septembre 2002, Paris, De Broccard, 2004, pp. 9-27.

a. Invasion de Cniva : 250-251

Cette première attaque a marqué l'histoire pour plusieurs raisons. Ce fut la première fois que des Goths traversaient aussi nombreux le Danube. Bien que le chiffre soit certainement exagéré, Jordanès écrit :

Après le décès de ce dernier [Ostrogotha], Cniva divise l'armée en deux. Il envoie un gros contingent ravager la Mésie – il savait qu'en raison de la négligence des princes celle-ci avait été dépouillée de ses défenseurs –, tandis que lui-même, accompagné de 70 000 hommes, monte vers Oescia de même que Novae.²⁰

Soixante-dix mille guerriers signifient sous la plume d'un historien ancien une invasion d'une grande ampleur. Les effectifs de l'armée étaient suffisants pour que leur chef acceptât de diviser ses forces pour obtenir une efficacité maximale.

Ce fut aussi la première fois que Rome dut affronter un roi goth, si l'on excepte Ostrogotha, dont l'existence semble davantage mythique que réelle²¹. Et ce roi, Cniva, va apporter semble-t-il une dimension particulière à l'invasion. Enfin, c'est la première fois qu'un Prince va mourir au combat contre des étrangers.

Jordanès nous offre un récit infiniment plus détaillé que les autres sources disponibles que nous avons conservées, et nous nous baserons sur lui pour suivre les mouvements de troupes successifs, avec en tête toutes les réserves que recommande la prudence²².

²⁰ Jordanès, *Histoire des Goths*, XVIII, 101.

²¹ Devillers, O., *Histoire des Goths*, p. 150 n. 161, *contra* E. Demougeot, qui pense que le roi Ostrogotha est une figure historique, *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, pp. 393-409.

²² On pourra aussi lire avec intérêt Jean Zonaras, *Histoire romaine*, XII, 10 ; Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 22 et Pseudo-Aurélius Victor, *Abrégé des Césars*, XXIX, 4. Pour les critiques voir Bleckmann, B., *Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in der spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung: Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Johannes Zonaras*, Munich, Tuduv, 1992, pp. 157-178 et Paschoud, F., *Histoire Nouvelle*, Tome I, Livre I, Paris, Les Belles Lettres, 1971, pp. 145-149. A propos des sources numismatiques voir Depeyrot, G., *La propagande monétaire (64-235) et le trésor de Marcianopolis (251)*, Moneta, 38, Wetteren, 2004, pp. 9-17.

Les Goths sont dits avoir traversé le fleuve au niveau d'Oescus et de Novae. Novae avait été choisie comme forteresse légionnaire précisément parce que le point présentait un passage de choix pour les ennemis venus du Nord. En effet, c'est le coude le plus méridional du fleuve et donc celui qui pénètre le plus profondément en terre romaine une fois franchi (cf. Annexe 2).

Les Goths étaient forcément au courant de la présence d'une garnison romaine et ont fait le choix de traverser à cet endroit, ce qui peut indiquer trois choses : ou bien ils étaient téméraires et n'avaient pas peur de la légion stationnée, ou bien ils projetaient de passer très rapidement pour éviter le combat, ou bien encore ils savaient que la garnison était vide ou du moins incapable de leur barrer la route.

Le gouverneur de Mésie en 250 était Trébonien Galle, futur empereur. Le poste de légat étant de nature militaire, il ne serait pas surprenant qu'il fût avec ses troupes. D'ailleurs Jordanès nous dit que c'est à Novae qu'eut lieu la première escarmouche entre les troupes impériales et les Goths²³, sous le commandement de Trébonien.

Il serait étonnant que les Goths se soient attaqués à la forteresse légionnaire, où plus encore, qu'ils attendirent l'arrivée des troupes romaines. On doit donc en déduire que les troupes de Trébonien Galle se portèrent à leur rencontre. Jerzy Kolendo, se fondant sur des découvertes archéologiques²⁴, situe une destruction de certains bâtiments de Novae, sans toutefois pouvoir les dater avec précision. Il est donc possible que Cniva ait pris d'assaut le camp légionnaire et que c'est pendant cet assaut que les troupes romaines aient tenté une sortie. Cela voudrait donc dire que la Ière *Italica* n'est pas intervenue pour repousser les Goths hors de Mésie, mais tout au plus pour protéger leur camp.

²³ Jordanès, *Histoire des Goths*, XVIII, 101.

²⁴ Kolendo J., Bozilova V., *Inscriptions grecques et latines de Novae (Mésie inférieure)*, Bordeaux, Paris, 1997, (Ausonius. Mémoires, 1) p. 17. En se basant sur T. Sarnowski, d'autres destructions auraient eu lieu au début du IV^e siècle.

Dans les deux cas, il est possible que Cniva ait refusé un engagement décisif et qu'il préférera se replier dans les terres. C'est pourquoi il prit la route du Sud vers la ville de Nicopolis ad Istrum (Stari Nicub). Il semble tout à fait compréhensible que Cniva refusât le combat. Passer par Novae est un choix stratégique qui montre que les Goths avaient l'intention d'utiliser le réseau routier romain. Une route partait de la rocade militaire à partir de Novae vers la grande ville de Nicopolis²⁵ et il est certain que le roi goth le savait. Il avait donc envisagé, si l'on continue le raisonnement, de pénétrer le plus rapidement possible en territoire romain, voire même de s'attaquer à une ville pour le butin.

En analyse on est tout de suite frappé par le peu de réactivité des Romains. Certes il y eut une escarmouche aux alentours de Novae mais celle-ci n'eut presque aucun effet sur les envahisseurs qui semblent s'en tenir à leur plan. Il est surprenant que des milliers d'ennemis, même si l'on admet un chiffre dix fois moins élevé que celui de Jordanès, aient pu traverser sans encombre le fleuve Danube, et ce au pied ou non loin d'une forteresse légionnaire postée sur une rive en hauteur. Afin d'établir un élément de comparaison, citons Ammien Marcellin qui nous raconte une opération amphibie de traversée du Rhin par les troupes romaines contre les Alamans sous le règne de Julien :

Informé de source sûre, César, aux premières heures du repos nocturne, fit embarquer huit cents soldats sur de petits bateaux rapides : ils devaient naviguer à contre courant sur une vingtaine de milles [...] en prévision de cette attaque, l'ennemi s'était retiré aussitôt.²⁶

Ainsi, si le renseignement était sûr comme le confirme Ammien Marcellin, alors il est possible que les Alamans aient pris connaissance de l'arrivée des Romains pendant la

²⁵ Kolendo J., Bozilova V., *Inscriptions grecques et latines de Novae (Mésie inférieure)*, Bordeaux, Paris, 1997, (Ausonius. Mémoires, 1) p. 13.

²⁶ Ammien Marcellin, *Histoire*, XVII, 1, 4. Sur cet épisode du IV^e siècle voir le commentaire de Galletier, E., *Histoire*, Les Belles Lettres, Paris, 1968, n. 3 pp. 162-163 ; cf. Également le commentaire philologique de P. de Jonge in de Jonge, P., *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XVII*, Bouma, Groningen, 1977, pp. 10-12 et aussi l'ouvrage spécialisé sur les détails militaires présents dans Ammien Marcellin, Austin, N. J. E., *Ammianus on Warfare. An Investigation into Ammianus' Military Knowledge*, Latomus, Bruxelles, 1979, p. 162.

traversée nocturne. L'effet de surprise a donc échoué car c'est une opération délicate que de faire traverser des centaines d'hommes en silence et en pleine nuit.

Si des troupes romaines, réputées les siècles précédents pour leur entraînement, et que l'on imagine un minimum professionnelles même au IV^e siècle, ne parviennent pas à effectuer une traversée discrète d'un fleuve alors qu'elles ne sont que quelques centaines, comment est-il possible que plusieurs milliers, voire dizaines de milliers de Goths puissent traverser le Danube en face ou proche d'une forteresse légionnaire sans que quiconque puisse les en empêcher ?

Il est possible que l'attaque gothique ait été une surprise totale et que l'aspect inédit de la chose ait rendu les esprits incroyables. Mais est-ce à dire que les envahisseurs n'ont pas croisé une seule patrouille de la flotte de Mésie ? Que pas un seul poste d'observation n'a signalé la nouvelle au moment où les Barbares sont arrivés avec des dizaines et des dizaines d'embarcations ? Il y a clairement eu une défaillance, à tout le moins un manque de réaction fatal de tout le système défensif romain dans cette région de Novae.

Les responsables militaires locaux ont-ils pensé, comme dit précédemment, qu'une telle attaque était impossible ? C'est une thèse acceptable qui montrerait que la conception romaine de l'art militaire barbare a eu un impact décisif sur cette traversée du Danube par Cniva. Il est aussi possible que l'armée romaine ait été au courant de la traversée des Goths par quelque patrouille fluviale ou terrestre, mais que la garnison locale ait été complètement incapable de repousser le débarquement. Cela est possible si les effectifs de la I^{ère} légion *Italica* étaient très amoindris, peut-être par de multiples vexillations – c'est-à-dire des détachements –, encore plus si la percée en Dobroudja – rappelons que les Goths ont divisé leur armée – a eu lieu avant et que la légion était partie les intercepter en aval. Mais en aval se trouvait une autre légion, dont la présence devait théoriquement suffire à contrôler la région orientale de la Mésie pour qu'il semblât nécessaire de bouger celle de Novae à trois cents kilomètres vers l'Est. Une troisième hypothèse serait une trahison au niveau du haut commandement, peut-être de Trébonien, qui aurait permis cette opération amphibie par une lenteur volontaire.

C'est alors qu'arriva l'empereur Trajan Dèce, occupé jusqu'ici à se battre contre les Carpes plus à l'Ouest. Celui-ci prit la direction de Nicopolis afin de combattre Cniva, qui évita une nouvelle fois la lutte en prenant le large vers les montagnes Hémus (Balkans) au Sud. Probablement en franchissant ces dernières par le col de Chipka, il se dirigea vers Philippopolis (Plovdiv). L'empereur Dèce le suivit par le même passage et s'arrêta ensuite à Béroé (Stara Zagora), nous pensons pour des raisons logistiques et peut-être pour assurer la liaison avec de nouvelles troupes – ce dans le but d'aller porter assistance à la ville assiégée de Philippopolis dans les meilleures conditions possibles, car Jordanès nous dit que Dèce « brûlait de porter secours à cette ville »²⁷.

Arriva alors un tournant dans l'invasion de 250-251 : Cniva opéra une difficile volte-face et pris au dépourvu l'armée de Dèce. Pour ce faire il dut abandonner le siège de Philippopolis, pour lequel il avait pourtant traversé des montagnes avec des milliers d'hommes, pour prendre à contre-pied et à contretemps l'armée commandée par le Prince en personne. La surprise fut totale, car les troupes stationnées à Béroé n'imaginaient pas l'armée des Goths aussi proche, et encore moins qu'elle s'attaquerait à eux. Les troupes impériales ayant au minimum quelques jours de repos en moins depuis la traversée des Monts Hémus, elles se virent battues par un ennemi sûr de lui et plus frais. Jordanès nous raconte :

Là, comme il faisait se reposer les chevaux et les hommes, qui étaient fatigués, soudain, Cniva et les Goths tombèrent sur eux comme la foudre et mirent en pièces l'armée romaine. Ils pourchassèrent l'empereur et les quelques rares hommes qui avaient pu fuir jusqu'à Oescia, à nouveau de l'autre côté des Alpes, en Mésie, où Galle, duc du limes, séjournait alors avec une troupe fort nombreuse de combattants.²⁸

Cette décision stratégique de Cniva était pourtant très risquée. Après deux batailles peu radieuses et un siège avorté où il dut prendre la fuite à chaque fois, et une traversée de

²⁷ Jordanès, *Histoire des Goths*, XVIII, 102.

²⁸ Jordanès, *Histoire des Goths*, XVIII, 102.

montagnes, il arrivait enfin à Philippopolis. Pour convaincre ses troupes qu'il leur fallait une fois de plus abandonner leur siège pour entreprendre une grande bataille avec une armée romaine assemblée précisément pour les détruire, le roi goth devait nécessairement jouir d'une incontestable autorité. Cniva fait preuve, par ce choix, de courage militaire ainsi que de maîtrise stratégique. Ayant à Philippopolis fait la jonction avec la colonne gothique qui avait traversé le fleuve plus en aval sans être inquiétée par la XIe *Claudia* – encore une fois on peut se demander comment il est possible qu'autant de soldats ennemis puissent entrer et circuler en terre romaine sans être au minimum interceptés par l'armée – Cniva disposait donc d'une armée considérable, probablement le double de ce qu'il avait eu à sa disposition face à Trébonien Galle et Dèce.

Sa décision était par ailleurs éclairée. Il avait compris que Dèce le suivrait, sûrement était-il au courant, et il savait qu'il ne pourrait pas mener un siège avec une armée impériale dans son dos. De plus, Cniva s'attendant à retrouver le reste de son armée, il savait très bien ce qu'il faisait en traversant les Monts Hémus : il compliquait la tâche des Romains, peu mobiles et très gourmands en logistique, tout en réalisant la réunion de son armée. Il est donc légitime de croire que la campagne de Cniva ait été planifiée dans son ensemble et conduite selon ce qui était prévu.

À l'inverse, l'armée romaine semble partiellement débordée. Non pas une mais au moins deux colonnes d'ennemis avaient franchi le Danube en Mésie inférieure, et aucune n'avait été repoussée. Le légat de Mésie semblait figé dans sa forteresse à Novae sans pouvoir intervenir. Et l'armée assemblée pour détruire les Barbares avait déjà combattu dans une campagne contre les Carpes et était peut-être à bout de forces, on ne sait pas.

Il semble légitime de la part de Dèce d'avoir voulu porter secours le plus rapidement possible à Philippopolis, et donc son entreprise de traversée des Monts Hémus est davantage un choix courageux qu'une folie. Mais comment expliquer que son armée fût prise par surprise alors que tout le monde savait que plusieurs milliers de Goths en armes se trouvait à seulement cent kilomètres de là ? Cela signifie que trop peu d'éclaireurs furent déployés pour prévenir en cas de mouvements de troupes ennemies. Ou bien que Cniva opéra son demi-tour

avec tellement de rapidité que l'armée romaine n'eut pas le temps de s'organiser, même mise au courant.

En d'autres termes, les Romains furent vaincus stratégiquement – il n'est pas question de « grande stratégie » ici, simplement de ce qu'on appelle stratégie, par opposition à la tactique, qui elle se situe au niveau du champ de bataille – par des Barbares, ces mêmes Barbares que Rome imaginait à tort et depuis toujours comme inférieurs militairement.

Dans l'hypothèse où Trébonien Galle eût été loyal à Dèce, comment expliquer son inaction ? Il est possible qu'il ait complètement sous-estimé l'ampleur de la menace gothique, peut-être parce qu'il n'avait connaissance que d'une seule colonne et que, au courant de l'arrivée de Dèce, il lui semblait plus pertinent de garder le Danube que de dégarnir un peu plus sa position. Il n'est pas exclu que l'empereur ait lui-même ordonné à Trébonien de tenir sa position. C'est ce que semble penser Zosime²⁹ :

Après que Dèce eut marché contre eux, qu'il les eut vaincus dans toutes les batailles et qu'il leur eut également repris le butin qu'ils avaient pu faire, il tenta de leur couper le chemin du retour, dans l'intention de les détruire jusqu'au dernier, pour éviter qu'ils ne se rassemblent à nouveau et ne repartent à l'attaque. Après avoir placé Gallus sur la rive escarpée du Tanaïs avec des forces suffisantes, il partit lui-même à l'attaque du reste des ennemis.³⁰

Dans tous les cas, la réaction des deux hommes n'a pas été à la hauteur de la menace, qu'ils ont sous-estimée tous les deux.

Ainsi, Cniva vainquit Dèce à Béroé. L'armée romaine dut faire demi-tour sur près de deux cents kilomètres et à travers les montagnes pour revenir à Novae et se regrouper. C'est une déroute sans appel pour Trajan Dèce qui n'a plus un mais deux temps de retard sur les

²⁹ À propos du récit du règne de Trébonien Galle et de fils chez Zosime, voir Kettenhofen, E., « Beobachtungen zum 1. Buch der Νεα ιστοριε des Zosimos. » In: *Byzantion*, vol. 63, 1993, p.404-415.

³⁰ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 23, 1-2. À propos de la confusion entre Gète, Goths et Scythes, voire Paschoud, F, *Histoire Nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, n. 49, p. 146. Cf. *supra* p. 78. Sur le soupçon de trahison de Trébonien en l'endroit de Dèce cf. Paschoud, F, *Histoire Nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, n. 50, pp. 146-147.

Goths. Cniva eut ensuite tout le temps nécessaire pour assiéger et capturer Philippopolis en été 250, possiblement grâce à une trahison du légat de Thrace Priscus, qui fut proclamé empereur contre Dèce, et probablement avec le soutien des Goths.

La chute d'une grande ville montre la faiblesse de l'Empire à ce moment-ci de la campagne. D'autant plus que l'armée romaine la plus proche était dans une autre province, en Mésie, partiellement détruite et à coup sûr démotivée. Mais l'indice le plus révélateur de l'échec romain est le temps que prit la réorganisation de l'armée de Dèce : près d'une année. Entre l'été 250 et le printemps 251, Rome dut tolérer sur son territoire des milliers de Goths, qui ravagèrent la Mésie et la Thrace.

Il est remarquable de noter que Cniva ne rentra pas chez lui après la prise de Philippopolis³¹. Il demeura dans la région et pillait les environs pendant l'automne et l'hiver. On imagine le poids que ça a dû être pour les habitants de devoir nourrir à leurs frais et contre leur gré des milliers de soldats, quand ces personnes-là n'étaient pas tuées ou enlevées. Cela montre aussi le niveau de confiance des Goths, qui savaient que Rome ne viendrait pas les déloger pendant l'hiver. Ça peut être à l'inverse, il ne faut pas écarter cette hypothèse, une décision prudente de la part de Cniva qui ne voulait pas traverser le col de Chipka en plein hiver, ni risquer de faire le grand tour et de se faire repérer par les troupes romaines.

Au moment où les Goths décident de rentrer chez eux en contournant les Monts Hémus par l'Est, Dèce se met en marche avec sa nouvelle armée, accompagné cette fois-ci de Trébonien Galle. Plusieurs escarmouches eurent lieu et les Romains ne subirent pas de défaite jusqu'à ce que Cniva décide de livrer bataille à Abrittus (Razgrad) en été 251. Là, selon Zosime, les Goths divisèrent leur armée en trois groupes afin de tendre un piège aux Romains. Lorsque l'empereur, confiant ou mal renseigné, avança avec ses troupes pour livrer le coup final aux Barbares, celui-ci se retrouva embourbé dans des marécages³² et attaqué de

³¹ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 59.

³² Pseudo-Aurélius Victor, *Abrégé des Césars*, XXIX, 3.

toutes parts par des tirs ennemis³³. Voici comment Trajan Dèce et son fils Herennius périrent au combat.

D'aucuns comme Zosime accusent sans détour Trébonien Galle d'avoir trahi Dèce. D'autres y voient juste une accumulation de malheurs. Ce qui est certain c'est que cette bataille fut une catastrophe pour l'Empire romain. Sauvante ce qui pouvait l'être, Trébonien Galle non seulement dut laisser partir les Goths avec tout leur butin, mais en plus il eut à leur verser des subsides annuels pour acheter la paix³⁴. Il semblerait que les Goths aient tenu parole puisque Jordanès mentionne que ce fut la paix pendant le règne de Trébonien Galle³⁵. Zosime dresse le tableau opposé, décrivant des années de guerre terribles et de gouvernance négligente. Les auteurs anciens ont transmis à la postérité ce qu'ils souhaitaient pour soutenir leur point de vue, mais tous s'accordent sur l'épidémie de peste qui frappait l'Empire.

Comment expliquer cette accumulation de revers pour l'armée romaine ? L'ampleur inédite de l'invasion a déjà été avancée et vaudrait effectivement aussi bien pour la colonne de Cniva que pour les autres. Les attermolements de Trébonien sont une autre explication, qu'ils fussent volontaires ou non. Ils prouveraient que l'armée n'était pas en mesure d'affronter Cniva, mais pourtant Jordanès semble nous dire que le légat avait un grand nombre de troupes à sa disposition.

Pourquoi une telle méprise sur les capacités stratégiques des Goths ? Soit Dèce avait dépêché des éclaireurs mais aucun ne put accomplir sa tâche, soit son armée était tellement mal en point qu'elle ne put réagir à temps à l'arrivée de Cniva à Béroé. Mais on peut imaginer qu'il n'a rien su de l'arrivée surprise des Goths, faisant là preuve d'un manquement total à son devoir de chef de guerre en prenant pour acquis que les ennemis étaient hors de portée.

En conclusion, l'armée romaine a manqué tous les rendez-vous de la campagne de 250-251. La traversée du Danube, l'échappée devant Novae, la défaite stratégique de Béroé

³³ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 23, 3.

³⁴ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 24, 2.

³⁵ Jordanès, *Histoire des Goths*, XVIII, 106.

et la défaite tactique d'Abrittus sont quatre échecs patents et lourds de conséquences. Il nous est possible de formuler deux hypothèses : la première voudrait que l'armée romaine fût absolument à chaque fois incapable d'opérer entre autres des manœuvres de reconnaissance – prévenir la traversée à Oescus ou Novae, anticiper l'arrivée des Goths à Béroé, comprendre la situation et la topographie à Abrittus –, mais aussi de mise en ordre de bataille ou de manœuvres tactiques. La seconde serait que ses commandants, Trébonien Galle et Trajan Dèce, aient largement sous-estimé leurs ennemis tout au long de la campagne. Dans ce cas-ci, la perception erronée des Goths aurait conduit les armées de Rome au désastre.

On pourrait voir dans l'invasion de Cniva un dur retour au réel pour l'armée romaine, qui n'a jamais été en mesure de rivaliser avec les Goths. Mais il est difficile de croire que l'armée avait perdu toute ses capacités opérationnelles en 250 et 251 et qu'elle fût systématiquement moins efficace voire vaincue lors de tous ses déplacements et ses combats importants. On prendra donc parti en disant que le commandement romain a échoué à apporter une solution à l'invasion gothique dès 250, et ce malgré un dispositif et des effectifs qui auraient dû permettre une riposte plus rapide, et que cet échec est dû à un préjugé négatif à l'égard des envahisseurs. On ne pourra pas nier non plus que l'armée a forcément souffert de problèmes d'effectifs ou de logistique importants, notamment pour être contrainte d'accepter autant d'ennemis sur son territoire sans pouvoir intervenir.

b. Première invasion maritime : 255-260

Une caractéristique importante de la crise du III^e siècle est la résurgence d'une menace maritime pour Rome, ce après deux siècles de paix relative³⁶. Les Goths ne furent pas les seuls à prendre la mer, ni les premiers. Ils furent précédés par les Boranes, bien qu'on

³⁶ Reddé, M., *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Paris-Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 260, 1986, p. 610

puisse penser qu'ils purent participer dès les premières expéditions maritimes, comme le laisse penser Zosime, qui parle d'attaques communes déjà sous Trébonien Galle et Émilien³⁷.

Une grande attaque par la mer commença dans les années 255³⁸. Le tournant explicatif de ces raids maritimes repose dans la prise des villes dans la région du Bosphore Cimmérien (détroit de Kertch) et de Taurique (Crimée), sans oublier les villes d'Ukraine occidentale, Tyras (près d'Odessa) et Olbia (Parutyne). Cela apporta aux habitants de la grande région appelée Scythie (ici l'Ukraine actuelle) de nouveaux débouchés sur la Mer Noire tout en diminuant considérablement les points d'appui de la flotte romaine du Pont.

Se déroulant d'abord dans une région très reculée et extérieure à l'Empire, nos informations sont maigres quant aux modalités de cette attaque par la mer. Voici cependant ce qu'en dit Zosime :

Les Boranes, les Goths, les Carpes et les Urugondes – ces peuplades sont installées autour du Danube – finirent par ne laisser aucune partie de l'Italie ou d'Illyrie intacte, vue que personne ne leur résistait [...] les Boranes tentèrent aussi de passer en Asie, et ils menèrent cette entreprise à bien sans difficulté, grâce aux habitants du Bosphore qui, plus par crainte que par conviction, leur fournirent des navires et les guidèrent pendant la traversée. [...] ils craignirent pour eux-mêmes et ouvrirent aux Scythes l'accès de l'Asie par le Bosphore en les faisant passer sur leurs propres navires, qu'ils reprirent pour rentrer chez eux.³⁹

Ces informations sont précieuses et nous montrent que ce sont les villes capturées d'Ukraine méridionale qui vont permettre aux Barbares de prendre la mer – ce faisant décuplant leurs capacités. Les Romains avaient des liens avec ces villes, notamment Chersonèse (près de Sébastopol), qui accueillait à plein temps une importante garnison romaine, comme le montre le résumé archéologique de J. J. Wilkes : un fort de 100 mètres

³⁷ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 27, 1.

³⁸ Concernant la chronologie difficile à établir, Paschoud, F., *Histoire Nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, n. 60 pp. 152-153.

³⁹ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 31, 1-2. À propos de la comparaison entre les deux passages Zosime I, 31, 1 et I, 27, 1, voir le débat rapporté par Paschoud, F., *Histoire Nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, n. 59 p. 152.

par 75 abritant des vexillations des légions de Mésie inférieure⁴⁰, détachées pour assurer la protection de la ville et défendre ce port militaire excentré de la flotte de Mésie, sans oublier des troupes auxiliaires⁴¹. Ces attaques ont donc lieu dans des zones reculées mais néanmoins accessibles et défendues par Rome.

Le premier raid barbare s'arrête à Pityunte (Pitsounda), en actuelle Géorgie, dans le Caucase occidental. Les « Scythes » échouèrent dans leur siège et repartirent en catastrophe par la mer. Un certain Sucessianus aurait su les repousser avec courage, profitant des murs de la ville. L'année suivante, ou peut-être en 257, ils renouvelèrent leur attaque, passant par Phasis (Poti), plus au Sud en Colchide. Ils furent chassés, puis se rendirent à Pityunte où cette fois-ci ils prirent la ville et la pillèrent.

La capture de Pityunte leur apporta encore davantage de navires et de matelots et surtout, de confiance. C'est ainsi qu'au départ de Pityunte ils ne rentrèrent pas chez eux, mais mirent le cap sur la grande ville de Trébizonde (Trabzon)⁴².

Le siège de Trébizonde aurait dû être un échec. C'était une grande ville dotée d'une double muraille et d'une forte garnison. Si l'on en croit Zosime, le manque total de discipline – alcool et absence au poste – frappait les troupes de la ville. On peut voir là un lieu commun du soldat défait car immoral, ou plus simplement un argument issu de la rhétorique ancienne visant à expliquer une défaite autrement incompréhensible. Cela dit un événement plus grave et probablement véridique se produisit : à la vue des assaillants pénétrant dans l'enceinte en pleine nuit, les soldats s'enfuirent, terrorisés. Zosime explique que la population et la garnison avaient trop fait confiance aux fortifications de la ville et s'y était rassemblées – tous ceux qui n'ont pas réussi à fuir finirent donc tués ou réduits en captivité⁴³.

⁴⁰ Wilkes, J.J., « The Roman Danube: An Archaeological Survey », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 95, 2005, p. 218, note 96.

⁴¹ *CIL* III 13751b=*IOSPE* I2 554.

⁴² Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 33, 1.

⁴³ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 33, 2 : « les soldats sont immobilisés par l'insouciance et l'ivresse, [...] ils ne montent même plus sur le mur et passent tout leur temps dans l'indolence et les banquets. »

On a là un exemple clé de comment la perception des Goths et de leurs alliés aurait joué sur l'issue d'une bataille. Comment expliquer qu'une telle place forte, dotée d'une garnison qui devait nécessairement se compter en milliers d'hommes – Zosime parle non seulement des effectifs habituels mais aussi de troupes supplémentaires présentes au moment de l'arrivée des Goths et des autres Scythes – soit tombée sans coup férir ? Ou bien l'anecdote est fautive, ou bien la débandade a bel et bien eu lieu, car s'attaquer à une ville fortifiée en arrivant par la mer implique qu'on est venu sans aucune arme de siège ni même de quoi en construire. Si les troupes s'étaient un tant soit peu battues, il aurait été impossible pour les pillards de prendre d'assaut la ville sans arme de siège. Mais ils purent grâce à des « troncs d'arbres préparés récemment à cet effet »⁴⁴, en d'autres termes un moyen d'escalader primitif et improvisé sur place. C'en est presque invraisemblable, et le fait que Zosime soit notre seule source ici, au mieux ne nous aide pas à discerner le vrai du faux, au pire nous contraint à réfuter l'historicité de l'improbable événement.

En acceptant les faits racontés par Zosime, l'hypothèse qu'on peut formuler est que la nouvelle du sac de Pityunte était parvenue jusqu'à Trébizonde, probablement par des marchands. Il est d'autant plus possible que les nouvelles des échecs devant Pityunte précédemment et devant Phasis la même année fussent parvenues aux oreilles des habitants de la ville. On en veut pour preuve que le valeureux défenseur de Pityunte en 255, Sucessianus, a été promu par l'empereur Valérien préfet du prétoire pour les affaires d'Orient, on peut penser suite à son succès face aux Scythes.⁴⁵ Les nouvelles allaient donc bon train. Il est possible qu'à la nouvelle des échecs puis de la prise de Pityunte, les habitants de Trébizonde réagirent de deux façons : avec effroi, car il s'agit de cités relativement proches

⁴⁴ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 33, 2.

⁴⁵ À propos de Sucessianus en Perse voir *PIR2* S 943. Commentaire par Huyse, Ph., « Die dreisprachige Inschrift Šabuhrs I. an der Ka'ba-i Zardušt (ŠKZ) » In: *Corpus Inscriptionum Iranicarum*, part III, vol. 1, London, School of Oriental and African Studies, 1999, 1,37 et 2, 84 ; Dodgeon, M. H., Lieu, S. N. C., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363): A Documentary History*, London, New York, Routledge, 1991/2002, n. 37 pp. 310-311 ; Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, XXVII, 2.

et similaires, mais aussi avec confiance, car leur ville était en tous points mieux défendue. Et si les barbares avaient été repoussés par deux fois, ils le seraient certainement chez eux aussi.

Voilà l'explication qu'on peut tenter, à la lumière de l'analyse de la perception supposée que les habitants ont pu avoir à propos des envahisseurs, notamment à travers les récits de voyageurs mais aussi visiblement par leur refus de prendre leurs assiégeants au sérieux. Ou bien on comprend mieux Zosime et le comportement couard des soldats en garnison, terrorisés de constater l'impossible : des pirates du Nord à l'intérieur de leurs murailles, ou bien on le réfute d'autant plus que le récit semble incroyable.

Les attaques par la mer n'étaient cependant pas terminées, car venait déjà à la fin de l'année 259⁴⁶ une nouvelle et ultime vague de pillages, plus nombreux encore cette fois-ci. Elle eut lieu dans la partie Ouest et Sud de la Mer Noire cette fois-ci, et en hiver⁴⁷. Ce fut un assaut de grande envergure avec des forces combinées sur terre et sur mer. En d'autres termes, les ennemis de Rome apprenaient vite et avaient les moyens de leurs ambitions : le pillage à outrance. Zosime explique que c'est précisément pour acquérir toujours plus de richesses que les Barbares organisèrent une nouvelle attaque sur l'Empire⁴⁸. Étant donné le lieu d'origine de l'attaque – Nord-Ouest de la Mer Noire –, la destination – Mésie et Thrace principalement – et la description qu'en fait Zosime – « les Scythes des régions voisines », qui possédaient des captifs sachant construire des navires – peu de doutes subsistent sur

⁴⁶ La datation est débattue surtout concernant l'invasion de la Bithynie. Salamon, M., *The Chronology of the Gothic incursions into Asia minor in the Third Century AD*, *Eos* 59, 1971, pp. 109-139, en particulier les pages 120-121 pense que l'invasion a eu lieu en 258-259 ; Schmidt, L., *Geschichte der deutsche Stämme : Die Ostgermanen*, Munich, 1941 pp. 213-4 et Schwarcz, A. « Die gotischen Seezüge des 3. Jahrhunderts ». In: Pillinger, R. (éd.), *Die Schwarzmeerküste in der Spätantike und im frühen Mittelalter*, Vienne, 1992, p. 47-57 pensent que l'invasion a eu lieu en 257-258 ; Potter, D.S., *Prophecy and History in the Crisis of the Roman Empire*, Oxford, 1990, p. 314 et p. 331 voit l'invasion en 259, de même que Christol, M., « Les déplacements du collège impérial de 256 à 258 Cologne, capitale impériale ». In: *Cahiers du Centre Gustave Glotz* VIII, 1997, pp. 248-9.

⁴⁷ Pour la date, voir Reddé, M., *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Paris-Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 260, 1986, p. 611 n. 641.

⁴⁸ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 34, 1 : « Lorsque les Scythes des régions voisines virent les richesses qu'ils ramenaient avec eux, ils conçurent le désir d'entreprendre une expédition semblable et équipèrent des navires. »

l'identité des pillards : c'étaient très probablement des Goths situés au-delà du Danube en Ukraine occidentale.

Une armée terrestre descendait vers le Sud, franchissant le Danube et suivant la flotte barbare. La flotte longeait la côte occidentale, le long de la Mésie et de la Thrace. Les marins ramassèrent au passage de nouveaux navires de pêche et leurs équipages, cachés dans des marais qui étaient peut-être ceux du delta du Danube. Ils purent embarquer les troupes qui jusqu'ici évoluaient sur la terre. C'est alors que, enhardis par leurs récents succès, ils tentèrent une traversée du Bosphore. Et personne ne s'opposa à eux. Pire encore, la garnison de Chalcédoine (Kadiköy) prit la fuite à l'annonce de l'arrivée des Goths, et ces derniers capturèrent la ville sans difficulté. Le même phénomène se reproduisit une nouvelle fois lors de leur arrivée à Nicomédie (Izmit), ville prospère. L'*Histoire Auguste* raconte que Nicomédie fut incendiée et d'autres villes de Bithynie détruites.⁴⁹

Ensuite, ils continuèrent de longer la côte Est de la Propontide (Mer de Marmara), vraisemblablement avec des troupes à terre pour effectuer un maximum de pillages, et ils s'en prirent aux villes de Nicée (Iznik), Kios (près de Gemlik), Apamée (Mudanya) et Pruse (Bursa). Cyzique (près de Erdek) leur fut impossible à prendre à cause d'un fleuve infranchissable, mais ils regagnèrent Nicée et Nicomédie et incendièrent ces deux villes, selon Zosime également⁵⁰. C'est ainsi que se termina ce dernier grand raid maritime que nous avons classé, avec l'historiographie, dans une grande invasion maritime entre 255 et 260.

On est surpris par l'étendue de l'invasion, et aussi par l'absence totale, dans les récits, de l'armée romaine. Comment est-il possible qu'en cinq années, aucun navire n'ait livré de bataille significative aux esquifs barbares, pas même lorsque ces derniers naviguèrent le long de la côte mésoienne, au vu et au su des Romains, sur plus de six cents kilomètres ? Peut-être pire encore, comment expliquer que des centaines de navires, dont des navires de pêche

⁴⁹ *Histoire Auguste*, Vies des deux Galliens, IV, 7 : « S'étaient ajoutées à ces difficultés l'invasion par les Scythes de la Bithynie et la destruction de villes. Pour finir, ils incendièrent alors et saccagèrent horriblement Astacos, que l'on appela ensuite Nicomédie. » Michel Reddé donne du crédit au récit du *Scriptor*, dans Reddé, M., *Mare Nostrum*, p. 611.

⁵⁰ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 35, 2.

transportant des milliers d'hommes qui n'étaient pas des marins, aient pu traverser sans encombre le Bosphore sans se heurter à une seule patrouille romaine ou byzantine ?

La réponse à la première question se trouve sans doute dans le versant terrestre de l'attaque, car les troupes gothiques attaquant la Mésie ont pu s'en prendre aux flottes mouillant dans les ports de la Mer Noire comme Tomi (Constanța) ou Histria (Istria)⁵¹. Il est aussi envisageable que si flotte il y avait dans l'une ou l'autre des villes, les soldats et marins préférèrent défendre leur cité contre les troupes à pied que de laisser les habitants en prenant la mer pour s'attaquer à la flotte barbare, vraisemblablement plus nombreuse. Il est donc possible qu'en termes purement militaires, s'opposer à la descente des Goths fut impossible sans la présence de la flotte de Mésie au complet. Mais celle-ci opérait surtout sur le Danube et non sur la côte, et avait quelques difficultés déjà en 250.

La traversée du Bosphore par contre s'explique de façon moins conciliante. Le détroit est long de quarante-deux kilomètres et est réputé pour sa navigation difficile. Aux passages les plus étroits comme à Chrysopolis (Üsküdar), il ne fait que quelques centaines de mètres de largeur (cf. Annexe 4), ce qui a dû rendre les manœuvres extrêmement difficiles pour les Goths, dont les embarcations devaient se chiffrer par centaines – d'autant plus qu'ils en avaient acquis de nouvelles juste avant – et dont certaines n'étaient que des bateaux de pêche transportant des soldats⁵². Si on imagine une vitesse moyenne de navigation située entre 3 et 6 nœuds dans le meilleur des cas, l'estimation haute imaginant des marins d'expérience avec des navires à voile et des vents favorables, la traversée du Bosphore a dû se faire en plusieurs heures, minimum quatre heures, peut-être le double voire bien plus⁵³.

Au Nord du Bosphore se situe un sommet sur lequel aujourd'hui se trouvent les ruines d'un ancien château byzantin et génois, le *Yoros Kalesi*. Sa position exceptionnelle lui permet de contrôler l'entrée Nord du Bosphore, et plus simplement de surveiller l'arrivée de

⁵¹ Tomi n'était pas un port militaire mais put accueillir des navires de la flotte. Histria l'était peut-être (*AE* 1927, 60) mais sa supposée destruction laisse aussi un doute sur la présence de navires. Cf. Reddé, M., *Mare Nostrum*, p. 264.

⁵² Reddé, M., *Mare Nostrum*, p. 611 ; Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, XXXIV, 2.

⁵³ Sur la vitesse des navires antiques, voir Corvisier, J.-N., *Les Grecs et la mer*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 140 ; Casson L., *Ships and seamanship in the Ancient World*, Princeton, Princeton University Press, 1971, pp. 281-297.

nouveaux navires dans le détroit. Le site était depuis le VI^e siècle avant Jésus-Christ un sanctuaire grec puis hellénistique, avant de disparaître des sources jusqu'à réapparaître à l'époque byzantine comme un poste de douane et de contrôle du commerce⁵⁴. Le site étant connu des Grecs et des Byzantins, il serait très surprenant que les Romains ne l'aient pas eux aussi utilisé pour son emplacement stratégique afin de se prémunir d'une attaque venant du Nord. À supposer qu'un simple éclaireur ait été en poste, à dos de cheval il lui aurait fallu environ une heure et demie, peut-être plus, pour se rendre à Nicomédie, moins de quarante kilomètres au Sud, et informer la ville de la venue d'une flotte ennemie. Et cela en imaginant qu'il a pu apercevoir les navires avant que ceux-ci ne pénètrent véritablement dans le détroit. Ainsi, par de simples mesures de précaution, les villes situées au Sud du détroit devaient nécessairement avoir plusieurs heures pour se préparer à l'arrivée des Goths, si tant est qu'elles les eussent prises.

Voilà une évidence, puisque l'on sait que les troupes de Chalcédoine et Nicomédie ont fui à la nouvelle de l'arrivée des Barbares. Cela dit, on peut être content de constater que les hypothèses avec lesquelles on travaille sont probables. Mais un point flou subsiste : pourquoi les habitants de Byzance, vraisemblablement au courant comme on l'a vu et on le sait, n'ont-ils rien fait ? Chalcédoine n'est qu'à trois kilomètres de Byzance, et le pillage s'est littéralement déroulé sous leurs yeux. Il est envisageable qu'elle ne put rien faire. Aucune source ne mentionne une base navale à Byzance avant le IV^e siècle⁵⁵. Elle n'aurait pas été en mesure de faire traverser des troupes non plus, le détroit étant occupé par les embarcations ennemies. Il ne faut pas sous-estimer la peur de l'ennemi aussi – on le voit pour les autres cités – et on peut penser que Byzance préféra se défendre elle-même avant d'aider les autres. Toutefois, le côté improvisé de la flotte gothique n'aurait probablement pas été un problème

⁵⁴ Moreno, A., « Hieron: The Ancient Sanctuary at the Mouth of the Black Sea », *Hesperia*, 77 (4), 2008, October-December, p. 670.

⁵⁵ Reddé, M., *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Paris-Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 260, 1986, p. 266-267.

pour une flotte expérimentée romaine, ce qui tendrait à faire croire qu'il n'y avait pas une telle flotte disponible.

La prise de Nicomédie fut aussi la preuve de l'absence des forces armées romaines. Le Golfe d'Izmit n'est large que de deux à trois kilomètres à certains endroits, et une flotte romaine aurait facilement pu bloquer et défaire les embarcations gothiques (cf. Annexe 3). Mais cela n'arriva pas et les Goths pillèrent Nicomédie par deux fois la même année.

Ainsi, cette succession de raids semblent surtout montrer l'absence totale de l'armée romaine. Le rôle joué par la perception des Goths ne vient qu'au second plan. Le néant militaire romain se traduit depuis la Mésie – les Goths traversent le Danube et naviguent des centaines de kilomètres sans être inquiétés – jusqu'au Bosphore et à la Mer de Marmara, où il n'est mention d'aucune armée se mettant à la poursuite des Barbares, aucune flotte cherchant à bloquer le passage des Goths. Les seuls soldats susceptibles de se battre contre les pillards étant les garnisons des villes, et celles-ci prirent la fuite.

Une remarque cependant : la perception des Barbares a certainement joué par contre dans la prise des villes. Par trois fois, à Trébizonde, à Chalcédoine et à Nicomédie, les Goths capturèrent une ville sans défense. Si l'on pouvait se fier à nos sources littéraires, on en déduirait que la fuite des troupes provint directement de l'annonce de l'arrivée des pillards, et fut renforcée par le nombre important de navires en vue, ou décrits par les éclaireurs. Que ce fût l'identité perçue des assaillants – des Scythes, Goths ou des pillards barbares en général –, ou la supériorité écrasante des attaquants qui motiva la fuite, on ne peut le savoir. L'épisode de Trébizonde montre toutefois que la trop grande confiance en eux des soldats couplée à une méprise totale des capacités tactiques des Goths a mené la cité à la ruine. Il y a donc une possibilité que la perception des Barbares ait joué sur l'issue de cette invasion, mais dans une moindre mesure que l'épisode précédent⁵⁶, d'autant plus que les réserves d'usage doivent être observées quant à la véracité de nos sources anciennes et empêchent donc toute certitude.

⁵⁶ On peut supposer que les Romains avaient une peur des Goths en considérant leurs comportements ultérieurs, caractérisés par l'excès inverse : moquerie, rabaissement, comparaison systématiquement péjorative. Ammien Marcellin, *Histoire*, XVII, 5, 8 ; Eunape, fr. 37. Analyse par Chauvot, A., *Opinions romaines face aux barbares*

c. Seconde invasion maritime : 268-270

Plusieurs incursions sont à noter dans la première partie des années 260, par voie de terre mais aussi par la mer⁵⁷. Mais c'est à la fin de la décennie que se déroula l'une des plus grandes invasions barbares du siècle. Selon Zosime, qui offre ici le meilleur compte-rendu des événements, l'attaque débuta ainsi :

Dans ce même temps, ce qu'il restait de Scythes survivants, exaltés par leurs précédentes expéditions, prirent avec eux les Hérules, les Peuces et les Goths, et se rassemblèrent près du fleuve Tyras, qui se jette dans le Pont ; ils construisirent six mille navires, s'y embarquèrent au nombre de trois cent vingt mille, firent voile à travers le Pont...⁵⁸

Le chiffre avancé par l'historien est à coup sûr exagéré, tant pour les navires que pour les hommes. Mais même si nous devions diviser les effectifs gothiques par dix ou même par vingt, l'armée serait toujours immense ! Il ne faut donc pas douter de l'aspect massif de cette nouvelle invasion, inédite dans son échelle. Elle partit de Tyras, soit des territoires conquis par les Goths dans les années 230-240, dont les villes furent saccagées et les habitants réduits en captivité, ou forcés à collaborer, pour armer les navires par exemple. *L'Histoire Auguste* apporte les mêmes chiffres pour les hommes, mais ne compte que deux mille navires⁵⁹.

Les assaillants se dirigèrent vers le Bosphore en longeant la côte de Mésie, exactement comme leurs prédécesseurs dix ans auparavant. Mais une grande différence fut que cette fois-ci Rome était là. L'auteur de *L'Histoire Auguste* nous raconte deux batailles,

au IV^e siècle ap. J.-C., De Broccard, Paris, 1998, pp. 116 et 126.

⁵⁷ Pour un détail des événements et les sources, voir Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, pp. 417-420 et Le Bohec, Y., « Les aspects militaires de la crise du III^e siècle », In : Le Bohec, Y. et Wolff, C., *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}*, Actes du Congrès de Lyon, septembre 2002, Paris, De Broccard, 2004, pp. 19-20.

⁵⁸ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 42, 1.

⁵⁹ *Histoire Auguste*, Vie de Claude, VIII, 1-2. À propos des effectifs et des emprunts aux lieux communs grecs et à d'autres auteurs dont Ammien Marcellin, voir le commentaire de Paschoud, F., *Histoire Auguste, Vies des Trente Tyrans et de Claude*. Tome IV, 3^e partie, Paris, Les Belles Lettres, 2011, p. 284 sqq.

une terrestre et une navale, qui se soldèrent pas deux victoires impériales : la première eut lieu en Mésie où les généraux Cléodamus et Athénaeus repoussèrent les « Scythes », la seconde eut lieu devant Byzance, dans le Bosphore, et Vénérianus défit la flotte des Goths⁶⁰ (cf. Annexe 4). Zosime décrit un autre événement, peut-être distinct, peut-être le même sous une autre forme, en racontant que des difficultés de navigations dans le détroit causèrent le naufrage de très nombreux navires et la mort de nombreux soldats barbares⁶¹. Malgré tous ces revers, les Goths et leurs alliés forcèrent leur passage vers la Mer de Marmara.

Il n'est pas utile ici de repasser la liste exhaustive de toutes les régions et villes qui furent victimes de cette invasion, pourtant si nombreuses qu'Ammien Marcellin la mentionne aux côtés de l'invasion des Cimbres et des Teutons et des guerres marcomanniques⁶² parmi les plus « grands malheurs » de l'Histoire de Rome. On rappellera deux caractéristiques essentielles de cette attaque des Goths et de leurs alliés, principalement les Hérules.

Tout d'abord, l'étendue géographique des pillages et destructions est inédite. Pour la première fois les Goths franchirent le détroit des Dardanelles, second verrou après le Bosphore. De ce fait ils se retrouvèrent en Mer Égée, et donc dans la Mer Méditerranée. Parmi les grandes régions parcourues par les Goths figurent les Balkans, la Macédoine, toute la Grèce et l'Asie (Turquie actuelle). Mais aussi la Méditerranée orientale, certains pillards se rendant aussi loin que Chypre, Rhodes, la Crète et Side (près de Manavgat en Turquie). Le nombre de villes qui furent pillées et attaquées est considérable. Parmi les plus grandes on compte Sparte, Athènes, Corinthe, Thessalonique, Cyzique et Byzance. Certains

⁶⁰ *Histoire Auguste*, Vies des deux Galliens, XIII, 6-7. Pour les ressemblances avec Zonaras, XII, 26 et Zosime, I, 42, 1 et l'influence de Dexippe, ainsi que sur l'identité de Cléodamus et Athénaeus, voir Desbordes, O. et Ratti, S., *Histoire Auguste, Vies des deux Valériens et des deux Galliens*. Tome IV, 2e partie, Paris, Les Belles Lettres, 2000, p. 157 sqq.

⁶¹ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 42, 2 : « Lorsqu'ils atteignirent les détroits de la Propontide, le fait que la majorité de leurs embarcations ne soutenait pas la rapidité du courant eut pour résultat que les bateaux se heurtèrent les uns contre les autres et que les barques dérivèrent dans le plus grand désordre, étant donné que les pilotes lâchaient leurs gouvernails... »

⁶² Ammien Marcellin, *Histoire*, XXXI, 5, 10-17. Pour une étude sur le livre XXXI d'Ammien Marcellin et le problème goth après 378, voir Kulikowski, M., « Coded Polemic in Ammianus Book 31 and the Date and Place of Its Composition ». In: *Journal of Roman Studies* 102, 2012, pp. 79-102.

résistèrent, d'autres pas. Il faut bien se représenter que toutes ces attaques et ces destructions arrivèrent de façon quasi simultanée ou très rapprochée, et à plusieurs endroits très distants les uns des autres : pour Rome, il y avait urgence partout.

La seconde caractéristique de cette attaque fut son apparente absence de stratégie à l'échelle globale. Les barbares se divisèrent en trois groupes opérant de manière amphibie ou purement terrestre ensuite, mais surtout de manière autonome. Ils semblent s'être partagés des zones à piller davantage que donnés des objectifs communs. Un groupe débarqua en Macédoine et au Nord de la Grèce, un autre débarqua au Sud de la Grèce et un troisième mit les voiles vers l'Asie et la Méditerranée orientale. Ces trois armées, aussi nombreuses qu'elles fussent, n'étaient pas en mesure de s'aider les unes les autres.

Pour terminer le récit on pourra mentionner que ces trois groupes de pillards eurent des sorts différents. Ceux qui restèrent sur mer purent rentrer chez eux ou moururent de la peste⁶³, mais les deux armées qui demeurèrent en territoire romain durent affronter l'armée impériale commandée par Gallien puis Claude II, ou livrer bataille contre des contingents et garnisons bien décidées à ne pas abandonner leurs terres aux Goths.

En analyse on se penchera sur quelques faits importants de cette invasion, les mieux connus pour ainsi dire, et discuter l'impact qu'ont pu avoir les conceptions que les Romains avaient des Goths et de leurs alliés à la fin des années 260.

Cette invasion de 268-270 n'est nullement à confondre avec celle qui survint dix années auparavant. On retrouve de nombreux points communs, à savoir les schémas d'attaques des Goths – plusieurs colonnes autonomes, tactique amphibie – et les régions concernées par ces attaques. Mais il y a aussi de nombreuses différences. Du côté des Goths, il y a l'audace et le nombre, mais aussi l'emploi d'armes de siège⁶⁴, amélioration qualitative significative dans la menace qu'ils représentaient pour les villes.

⁶³ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 46, 1.

⁶⁴ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 43, 1 : Zosime décrit des « machines de guerres [avançant] vers les murailles » de Cassandree et Thessalonique.

Pour les Romains, il y a un monde entre cette invasion et celles qui précédèrent depuis 250. Pour la première fois depuis Dèce, des armées romaines sont décrites en train d'intervenir pour repousser l'invasion. Pour la première fois aussi nous est parvenu un témoignage de bataille navale, remportée par Rome qui plus est. Pour la première fois enfin, les Barbares ne rentreront pas à pied en Scythie chargés de leur butin.

Cette invasion a eu lieu sous l'empereur Gallien, qui faisait face à de multiples invasions aussi bien de la part des Goths que des Francs, des Alamans et Juthunges, mais aussi à deux importantes sécessions en Orient et en Gaule⁶⁵. Très décrié par les Anciens et les historiens contemporains, il a su d'une certaine façon mettre un terme à cette invasion, ce que ces prédécesseurs n'ont pas réussi à faire avant lui dans des circonstances pourtant moins difficiles.

Gallien régnait seul sur l'Empire depuis l'année 260, on peut donc lui donner le crédit des quelques succès survenus sur la frontière du Danube, région qui n'avait connu que des défaites romaines lors des deux dernières décennies⁶⁶. Le premier succès de cet empereur, qu'il en fût directement responsable ou simple bénéficiaire, fut la réaction romaine en Mésie en 268. En effet, contrairement aux invasions précédentes, les Goths furent arrêtés rapidement après le Danube par une armée romaine. L'*Histoire Auguste* mentionne le nom de deux généraux qui organisèrent la défense de la ville de Tomi (Constanța) et de Marcianopolis (Devnya), deux villes de Mésie situées à 150 kilomètres l'une de l'autre.

⁶⁵ Pour un détail des événements et les sources, voir Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, pp. 507-518 et Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, pp. 235-240.

⁶⁶ À propos des réformes militaires de l'empereur Gallien, cf. de Blois, L., *The Policy of the Emperor Gallienus*, Leiden, Brill, 1976, pp. 1-36, 55-87 et 100-119 ; de Blois, L., « The Crisis of the Third Century A.D. in the Roman Empire : A Modern Myth? » In: *The Transformation of Economic Life under the Roman Empire*, de Blois, L. et Rich, J. (éd.), Amsterdam, Brill, 2007, pp. 204-217 ; cf. également Pflaum, H.-G., « Zur Reform des Kaisers Gallienus », *Historia* 25, 1976, pp. 109-117, ainsi que Goltz, A. et Hartmann, U., « Valerianus und Gallienus » In : John, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 223-295.

L'auteur dit que c'est sur initiative de Gallien qu'ils livrèrent bataille⁶⁷ et l'emportèrent sur ce qui devait être un contingent de pillards ayant débarqué en amont ou simplement traversé le Danube au niveau de la Dobroudja, où la légion de Troesmis, déplacée à Potaissa, manquait cruellement.

La seconde bataille, devant Byzance dans le détroit de Propontide (Mer de Marmara), semble être une bataille navale similaire dans son organisation et son but : tenter coûte que coûte de refouler les Goths. Certes, cela n'a pas fonctionné, puisque leur flotte put se rendre en Mer Égée, mais les attaquants perdirent beaucoup de troupes, comme mentionné ci-dessus. Il y a là nettement une volonté du commandement militaire de bloquer les Barbares dans leur progression. On notera que les Romains n'ont pu empêcher les Goths de passer, malgré des navires et un entraînement certainement supérieurs. Cela prouve que la flotte barbare était très importante, tout en démontrant le courage des soldats romains.

Il est plus probable que ces deux batailles soient liées dans une même planification stratégique provenant du haut-commandement qu'une coïncidence issue d'initiatives isolées. Le site de Byzance n'est pas un hasard et nous partons de l'hypothèse que ce n'est ni plus ni moins que l'expérience acquise en 260 qui permit aux Romains de concevoir ce plan défensif. Ils étaient forcément au courant de la venue de la flotte ennemie pour avoir disposée la leur en ordre de bataille, ce qui prouve que les troupes de reconnaissances ont fait un bon travail, de même que le commandement naval local⁶⁸.

Un autre point commun à ces deux batailles, et à toutes les féroces résistances opposées par les garnisons des villes assiégées, est la volonté, nouvelle, de livrer bataille. Nous avons vu précédemment que lors de la première invasion maritime les soldats refusèrent à plusieurs reprises le combat, abandonnant les civils à la merci des Barbares. Cette fois-ci, il semble bien qu'aucune concession ne fût faite aux Goths, et que chaque bataille fut durement

⁶⁷ *Histoire Auguste*, Vies des deux Galliens, XIII, 6 : « Gallien, mis au courant, préposa les Byzantins Cléodamus et Athénaeus à la reconstruction et la fortification des villes. Des combats eurent lieu dans la région du Pont où les Barbares furent vaincus par les généraux byzantins. »

⁶⁸ Sur la situation stratégique de Byzance future Constantinople, se référer à Barnes, T.D., *Constantine: Dynasty, Religion and Power in the Later Roman Empire*, Malden MA, London, 2010, pp. 107-113 et Dagron, G., *Naissance d'une capitale, Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, 2e éd., Bibliothèque byzantine, Études 7, Paris, 1984, pp. 13-47.

gagnée, ou perdue par eux. Le changement est remarquable et évident. Nous devons nous demander pourquoi.

L'hypothèse que nous avançons est que, depuis l'arrivée des Goths au contact de l'Empire s'écoulèrent déjà presque trois décennies et eurent lieu de très nombreuses escarmouches, rencontres malheureuses et batailles majeures. Il est certain que le point de vue des Romains sur les Goths a changé et qu'ils ont appris à connaître leurs nouveaux adversaires. Du point de vue militaire, les points de passage ont été notés, les schémas tactiques analysés et compris. Ce n'est absolument pas un hasard si les Romains ont placé une armée sur la route reliant Troesmis ou Noviodunum à Tomi, mais bien parce qu'il y avait là une habitude du *modus operandi* des Barbares trans-danubiens, et sûrement une source de renseignement fiable sur la traversée du fleuve par une armée gothique au niveau du delta.

La même remarque est tout à fait valable pour la tentative de bloquer la flotte des Goths au niveau de Byzance. Le détroit était très resserré à cet endroit, et les villes de Byzance et Chalcédoine des cibles potentielles, il a paru comme le meilleur choix pour le commandement romain de forcer les Barbares à livrer bataille, la retraite étant une manœuvre impossible dans le cas présent, eu égard à l'immensité de la flotte dans un goulet si étroit. C'était donc un piège que les Romains tendirent, et ils le firent, c'est une certitude, parce qu'ils savaient que les Goths passeraient par là et à ce moment-là. Dans cette logique, la percée vers le Sud des Goths est à comprendre comme une fuite après la victoire romaine.

D'autres éléments nous montrent que la perception changée qu'avaient les Romains des Goths à la fin des années 260 a aidé les armées impériales à mieux endiguer l'invasion. Ayant compris que le schéma tactique de leurs ennemis était le raid maritime couplé au siège des villes proches de la côte, l'empereur Gallien rassembla une armée et se dirigea vers la Thrace. C'est son arrivée qui sauva Thessalonique, car les Goths, mis au courant de son approche, abandonnèrent leur entreprise et prirent la fuite⁶⁹. On remarquera que le choix de

⁶⁹ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 43, 1.

Gallien de se positionner à Thessalonique témoigne d'une pensée stratégique contre ses ennemis : la cité grecque se trouve à égale distance de route de Novae, Byzance et Athènes, en faisant une position centrale pour les opérations de l'armée contre les Goths. Cela montrerait que le haut commandement romain avait compris quelle était la stratégie des Goths, à savoir le pillage. Il leur était possible d'anticiper non seulement quelles seraient leurs cibles – les cités, principalement côtières – mais aussi leurs moyens de déplacement – par la mer puis à pied, sur les voies romaines – et leur principale faiblesse : l'impérieuse nécessité de rentrer chez eux, sans quoi le pillage serait vain.

Se positionnant ainsi, Gallien avait ainsi su optimiser l'emploi de ses troupes tout en anticipant les prochains mouvements de ses ennemis. Il paraît au plus pressé en libérant Thessalonique du siège des Barbares tout en conservant une certaine flexibilité. Et ce fut d'ailleurs une réussite car les Goths prirent la fuite, et Rome eut alors, enfin, l'initiative. S'engagea alors une campagne de « nettoyage » par l'armée romaine, qui devait s'assurer que ces provinces seraient une à une libérées des pillards.

L'empereur disposait donc d'une position centrale, d'une armée nombreuse, de l'initiative – c'est lui qui est à l'attaque, et les ennemis réagissent – mais aussi de l'avantage du terrain. Et Gallien permit à Rome d'avoir un autre avantage, nouveau dans l'histoire militaire romaine : une cavalerie efficace. Zosime nous renseigne encore une fois sur ces divers points. Il écrit :

Après y avoir perdu trois mille hommes à la suite d'une rencontre avec la cavalerie des Dalmates, ils soutinrent la lutte avec ce qu'il leur restait de troupes contre les forces qui étaient avec l'empereur ; une bataille eut lieu, très meurtrière pour les deux partis en présence ; les Romains furent d'abord mis en fuite, puis ils tombèrent par des chemins non marqués sur les Barbares qui ne s'y attendaient pas et leur tuèrent cinquante mille hommes.⁷⁰

⁷⁰ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 43, 2.

Ce passage nous donne des informations très importantes pour juger de l'évolution de la tactique romaine en 268. C'est bien le Prince en personne qui menait l'armée face aux Goths en Thrace, et cette armée romaine pourchassait les ennemis à travers la campagne pour les éliminer définitivement. Zosime nous rapporte deux batailles. La première fut une grande escarmouche durant laquelle trois mille Goths périrent face à un détachement de cavalerie dalmate. La seconde fut une bataille majeure, où semble-t-il plusieurs dizaines de milliers d'hommes tombèrent des deux côtés, et où l'issue fut décidée par une manœuvre tactique romaine – un contournement discret qui a apporté le déséquilibre en leur faveur.

Il est très intéressant de remarquer que les Romains utilisèrent des corps de cavalerie pour endiguer la menace gothique, et il nous semble que c'est une meilleure compréhension de l'ennemi qui permit aux troupes romaines d'employer avec efficacité cette arme nouvelle. En effet, face à des Goths à pied et alourdis par leur butin et leurs captifs, l'infanterie n'avait que peu ou pas d'avantage, au contraire. Mais des troupes à cheval, en grand nombre et organisées spécifiquement pour intercepter des bandes de Goths pillant la province, représentaient une menace majeure pour les Barbares : désormais, il n'y avait plus de pillage facile, et chaque jour pouvait voir arriver un contingent entier de cavaliers romains prêt à fondre sur eux sans qu'ils n'aient aucune chance de fuir. La cavalerie romaine rendait caduque la stratégie des Goths, aussi basique fût-elle, en réduisant au minimum leur espace et en augmentant la menace d'une bataille rapide et à sens unique, comme celle que nous rapporte Zosime. Cette tactique n'était valable que parce que les Romains avaient compris que les Goths opéraient de façon à piller un maximum, et qu'ils devaient donc se diviser temporairement pour ratisser large. On imagine mal le contingent dalmate attaquer plusieurs milliers d'hommes en ordre de bataille : c'était bien une arme de harcèlement destinée à réduire les pillages de groupes de moindre envergure et à forcer les envahisseurs à rester groupés et dans un état où leurs choix étaient limités.

La seconde bataille nous évoque tout de suite la grande bataille de Nessos (sur le fleuve Mesta entre la Bulgarie et la Grèce) où Gallien détruisit une grande armée gothique. Celle-ci fut sans doute la première grande victoire romaine contre les Goths. À en juger par les effectifs des forces en présence, les pertes furent considérables et le coup d'arrêt terrible

pour les Barbares. En restant dans les proportions de l'auteur, si on divise le chiffre de Zosime de trois cent vingt mille par trois groupes séparé, on en arrive à une centaine de milliers. Si cette seule bataille vit périr cinquante mille Goths, il ne devait pas rester beaucoup de ces Goths-ci après le combat, car il faut imaginer les troupes perdues sur mer, celles perdues lors des sièges et lors d'escarmouches, qui ne nous sont pas toutes parvenues à l'évidence. Le récit de cette bataille est par ailleurs l'occasion unique de constater que les Goths connaissaient le réseau routier principal et qu'ils l'utilisaient, puisque Zosime prend la peine de nous préciser que c'est un chemin inconnu par les envahisseurs qui causa leur perte tactique.

Mais les affaires du pouvoir rattrapèrent Gallien, qui fut trahi par Auréolus peu après et dut repartir pour l'Italie, pour finalement périr assassiné par ses généraux⁷¹. C'est Claude II qui lui succéda. Son règne mit un terme à la grande invasion de 268-270. Lui-même aux prises avec la trahison d'Auréolus et d'autres invasions en Italie, il revient dans la région du Danube en 269 ou 270.

Il semble probable que Claude II reprit la méthode employée par Gallien et pratiqua une stratégie de harcèlement des Barbares, cherchant à réduire leur liberté et à provoquer un affrontement décisif. Ce fut chose faite en 270 à Naissus (Niš) où Claude II est dit avoir mérité sa titulature inédite de « Gothique ». Le biographie de Claude II est très floue sur cette victoire et ne mentionne aucune bataille comme pour Gallien. Ce qui est remarquable, c'est la réflexion, qu'il s'agisse d'un élan poétique ou d'un constat historique, à propos de la conséquence de la bataille. Le *Scriptor* écrit :

Tous ces ennemis donc, Claude les vainquit grâce au courage qui lui était naturel, il les anéantit en peu de temps, parmi eux c'est à peine s'il permit à quelques-uns de retourner sur leur sol natal.⁷²

⁷¹ *Histoire Auguste*, Vies des deux Galliens, XIV, 4-8.

⁷² *Histoire Auguste*, Vie du divin Claude, VII, 6.

On voit que le fait qu'aucun Goth ou presque ne pût rentrer chez lui fût une chose remarquable et notée par l'auteur, réputé cependant pour ses exagérations. Il n'empêche qu'il a tenu à souligner ce fait, censé montrer au lecteur l'étendue de la victoire de Claude.

Le lieu de la bataille nous est parvenu grâce à Zosime encore une fois, plus porté sur les faits que sur le style. C'est à lui que nous devons le nom de Nish, Naissus pour les Romains, en Mésie supérieure, et il est très clair que cette victoire est attribuée à Claude II. Quant à savoir s'il y eût une seule ou deux batailles à Naissus-Nessus, le doute subsistant à cause de l'homophonie entre les localités, ainsi que la similitude entre les données de la bataille et les proximités géographique et chronologique, on ne peut l'affirmer. Certains croient en une victoire de Gallien uniquement, d'autres en une de Claude II, d'aucuns encore y voient deux combats différents et également décisifs⁷³. Il est vrai que l'absence de titulature *Gothicus maximus* chez Gallien sème le doute, mais l'existence épigraphique de celle de Claude II n'est établie durant son règne que par trois inscriptions⁷⁴, dont aucune ne respecte les consulats connus⁷⁵. L'existence de monnaies célébrant la *Victoriae gothic(ae)* sous le règne de Claude II⁷⁶ renforce l'hypothèse d'une victoire de celui-ci et semble témoigner de la véracité de son titre *Gothicus*.

Il n'est pas douteux que Claude II mena une campagne contre les Goths, à la suite directe de Gallien et certainement avec la même armée et le même état-major – il avait lui-

⁷³ Pour le débat sur la question se reporter notamment à Goltz, A., « Die Völker an der mittleren und nordöstlichen Reichsgrenze (Mittlere und untere Donau sowie Schwarzmeergebiet) ». In : John, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 459-460 selon qui ce furent deux batailles différentes. Kettenhofen, E., « Die Einfälle der Heruler ins Römische Reich in 3. Jr. n. Chr. » In: *Klio* 74, 1992, pp. 305-306 distingue clairement l'attaque des Goths et celles de Hérules, les uns vaincus par Claude et les autres par Gallien, ainsi que Kotula, T., « Nessos et Naissos : problème topographique et historique des campagnes de Gallien et de Claude II contre les Goths », *Eos*, 79, 1991, pp. 237-243. *Contra* Alföldi, A., « The sources for Gothic invasions of the years 260-270 ». In: *CAH XII*, 1^{ère} éd., pp. 721-723.

⁷⁴ À propos des rares titulatures suspicieuses, voir Peachin, M., *Roman Imperial Titulature and Chronology, A.D. 235 – 284*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1990, p. 377.

⁷⁵ Pour la titulature de Claude II voir Lassère J.-M., *Manuel d'épigraphie romaine*, Paris, éditions A. et J. Picard, 2006, p. 1023.

⁷⁶ Hedlund, R., Nilsson, H. (ed), « "...Achieved Nothing Worthy of Memory". Coinage and Authority in the Roman Empire c. AD 260-295 » In : *Studia Numismatica Upsaliensia* 5. Uppsala, Uppsala Universitet, 2008, p. 69. L'historicité du titre de *Gothicus* de Claude et de sa victoire ne semble faire aucun doute pour Ragnar Hedlund, p. 60.

même été le *Magister equitum* de Gallien en Thrace⁷⁷. Il a donc eu l'occasion d'observer et de mettre en œuvre lui-même, voire même de participer à l'élaboration de la stratégie de Gallien contre les Goths. Peut-être même que les succès de Gallien furent dus au commandement sur le terrain de Claude. Zosime nous raconte une dernière bataille, en 270 car après Naissus mais du vivant de Claude. Le *Scriptor* la mentionne dans la biographie de Gallien, ce qui complique notre chronologie⁷⁸. On y voit des Romains attaquer les Goths avec leur cavalerie et les vaincre, tandis que les pillards mourraient de faim et manquaient de tout – probablement grâce à l'action de la cavalerie depuis Gallien justement. Enfin, il faut noter le détail qu'apporte Zosime : la mésentente entre le commandant de cavalerie et l'empereur a failli provoquer une défaite romaine, après que les troupes à pied furent envoyées sans soutien de cavalerie et violemment repoussées par les Goths⁷⁹. On voit donc que la nouvelle arme de cavalerie ne faisait pas l'unanimité parmi les officiers romains, et que les conceptions de la guerre n'étaient pas encore parfaitement adaptées à la réalité des guerres gothiques du III^e siècle⁸⁰.

Ainsi se termine cette grande invasion de 268-270, laquelle a frappé une grande partie de l'Empire, du Danube à l'Achaïe, de la côte de l'Asie à Chypre. Les changements tactiques et stratégiques survenus dans l'armée romaine nous obligent à nous questionner sur la raison de ces bouleversements. La présence immédiate d'une armée pour intercepter les Goths en Mésie inférieure directement au Sud du Danube, la présence d'une flotte devant Byzance à

⁷⁷ Cf. Jones, A.H.M., Martindale, J.R., Morris, J., *The Prosopography of the later Roman Empire*, I, Cambridge, 1971, p. 209 *sub nomine*.

⁷⁸ *Histoire Auguste*, Vies des deux Galliens, XIII, 10 : « À cette nouvelle, les Scythes constituèrent un convoi de chariots et tentèrent de fuir à travers le mont Gessax. »

⁷⁹ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 45, 2. Il serait très curieux que ce fût Claude qui s'opposa à l'emploi de la cavalerie, ce qui relance le doute. Mais nous savons si peu de choses à ce sujet que nous ne pouvons aller guère plus loin que ce que nous en dit Zosime.

⁸⁰ Sur l'emploi de l'arme à cheval sous l'Empire, se reporter à Inoue, F., « A study on Gallienus' reform of cavalry », *Journal of Classical Studies* 2004 52, pp. 84-94 [en japonais] ; Dixon, K. R., et Southern, P., *The Roman cavalry : from the first to the third century AD*, London, Routledge, 1997, 272 p. ; Breeze, David J., « Cavalry on frontiers ». In: Breeze, D. J. ; Dobson, B., *Roman officers and frontiers*, Stuttgart, Steiner, 1993, pp. 288-297 et Hyland, A., *Training the Roman Cavalry : from Arrian's Ars tactica*, Stroud & Dover, N. H., Sutton, 1993. xiv & 197 p.

l'endroit le plus étroit du Bosphore, la vaillance des garnisons qui ont résisté aux assaillants barbares, pourtant mieux équipés, tout cela montre qu'enfin l'armée romaine avait pris la mesure de la menace gothique.

Il semble clair que le dur apprentissage face à Cniva en 251 puis face aux raids maritimes à la fin de la décennie 250 a permis au haut-commandement romain de prendre des mesures qui se révélèrent salutaires. L'apport d'un contingent de cavalerie autonome et spécialisé dans l'interception des bandes de Barbares en pillage a joué un rôle décisif dans la victoire de Gallien et de Claude face aux envahisseurs. En effet, ceux-ci n'avaient plus de liberté de mouvement, ni de nourriture pour continuer leur expédition. L'emploi de cette nouvelle arme tactique a donc eu des répercussions stratégiques majeures, et elle ne fut rendue possible que par la compréhension des motivations et tactiques gothiques : le pillage à grande échelle, et non l'installation en terre romaine.

La position clé de l'armée impériale en Macédoine a pu soulager les cités assiégées tout en coupant les Goths de leur unique retraite. Ce n'était qu'une question de temps avant que tous les assaillants fussent tués ou vaincus. Seule une perception ajustée et réaliste de l'ennemi a pu mener à faire ce choix éclairé. On remarque que Rome prend pour la première fois l'initiative depuis l'arrivée des Goths. On remarque aussi que c'est la première fois que les Goths ne regagnèrent pas leur pays.

En d'autres termes, bien que plus nombreux et mieux équipés, les ennemis de Rome furent vaincus par un Empire pourtant dans une pire situation qu'en 250. Gallien a su mener une campagne décisive et s'entourer de généraux compétents, notamment Claude et Aurélien, qui prirent la relève et terminèrent d'éliminer ou de soumettre les envahisseurs. L'hypothèse que nous reformulons ici est que Rome doit ce succès à une meilleure compréhension de son ennemi, de ses méthodes et de ses capacités. Pris au sérieux, mieux compris, ses pratiques militaires furent analysées, et le Goth fut vaincu. D'une manière générale, il semble que le commandement romain ait été plus inspiré et plus compétent que dans les années 250.

d. Épilogue : la campagne contre Cannabaudes et l'abandon de la Dacie : 271-272

Après cette invasion massive qui a posé à Rome un défi jusqu'ici inédit par son ampleur se déroulèrent quelques incursions mineures sous les derniers Princes de la crise du III^e siècle, à savoir Aurélien, Tacite et Probus. C'est Aurélien qui nous intéresse ici et à travers cette ultime analyse nous tenterons de discerner une dernière fois si oui ou non la conception que Rome avait de ses ennemis gothiques a joué sur les décisions stratégiques romaines.

À la mort de Claude II en 270, Aurélien, qui avait été maître de la cavalerie durant la guerre contre les Barbares et sur le Danube notamment, devint le nouveau Prince. La situation de l'Empire était dramatique, ses provinces frontalières dévastées en Europe, et deux grandes régions entières avaient fait sécession, la Gaule et l'Orient⁸¹. Aurélien rassembla une armée et partit reconquérir Palmyre et toutes les régions perdus à l'Est. L'*Histoire Auguste*, notre seule source écrite pour l'événement de 271, raconte :

Il mena à terme en route de nombreuses et importantes opérations militaires : c'est ainsi qu'il vainquit les Barbares qui s'opposaient à lui dans les provinces de Thrace et en Illyricum ; mieux même, il tua au-delà du Danube Cannabas, ou Cannabaudes, le chef des Goths, ainsi que cinq mille de ses hommes.⁸²

Voici notre seul témoignage de l'invasion de Cannabaudes, en 271. On doit en déduire, si l'on en croit le *Scriptor*, qu'une nouvelle incursion avait eu lieu en Mésie et en

⁸¹ Sur les deux sécessions on lira Drinkwater, J. F., *The Gallic Empire*, Steiner, Stuttgart, 1987, 276 p. et Hartmann, U., *Das palmyrenische Teilreich*, Stuttgart, Steiner, 2001, 532 p. ainsi que les chapitres de Hartmann, U. « Das palmyrenische Teilreich » et de Luther, A., « Das gallische Sonderreich » In : Johne, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 325-342 et 343-378.

⁸² *Histoire Auguste*, Vie du divin Aurélien, XXII, 2. Le commentaire de F. Paschoud apporte entre autres des précisions sur la datation et l'identité de Cannabaudes : Paschoud, F., *Histoire Auguste, Vies d'Aurélien et de Tacite*. Tome V, 1^{ère} partie, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 135 sq.

Thrace, et que l'empereur Aurélien se porta à la rencontre de ces Goths de Cannabaudes parce qu'il se trouvait que la route pour aller affronter Zénobie passait par la Thrace et Byzance. L'écrivain dénombre plusieurs milliers de guerriers, mais nous ne savons pas s'ils avaient pénétré le territoire romain aussi nombreux.

Après plusieurs combats contre eux en sol romain, Aurélien parvint semble-t-il à les chasser. Ensuite, il est dit avoir traversé le fleuve en direction du Nord avec son armée, ou peut-être une partie de son armée, et marcha en territoire gothique. Il força le chef gothique à livrer bataille et triompha de lui en tuant cinq mille hommes.

Que tirer de cette simple attaque gothique, qui plus est avortée, dont ne nous sont parvenues que quelques lignes dans notre unique et moins fiable source ? Nous pouvons utiliser cette connaissance que nous avons de l'effort de guerre d'Aurélien face aux Goths pour mieux comprendre la raison de son titre de *Gothicus maximus*, très honorifique⁸³. Selon les biographies qui nous sont parvenues, Aurélien organisa un triomphe à son retour d'Orient où défila le chariot du chef des Goths vaincu, ainsi que des prisonniers.⁸⁴ Les sources épigraphiques par ailleurs nous montrent très clairement qu'Aurélien fut bel et bien fait *Gothicus maximus* de son vivant⁸⁵. L'épisode narré par le *Scriptor* semble historique⁸⁶, malgré les réserves naturelles que l'on peut avoir, ou les possibles jeux de mots douteux que soupçonne Herwig Wolfram.⁸⁷

⁸³ Le titre nous est attesté pour la première fois dans un papyrus datant du 24 juin 272 : P. Oxy. XL 2902. Voir Kettenhofen, E., « Zur Siegestitulatur Kaiser Aurelians », *Tyche* 1, 1986, pp. 138-146.

⁸⁴ *Histoire Auguste*, Vie du divin Aurélien, XXXIII, 3 : « Il y eut un autre char, attelé de quatre cerfs, qui avait appartenu, dit-on, au roi des Goths ; c'est dans ce char, selon de nombreux témoignages, qu'Aurélien fut conduit au Capitole. »

⁸⁵ *CIL* XII 5548=*ILS* 582=König 1970, 120=König 1981, 125=*CIL* XVII 158 : *Imp(eratori) Caes(ari) / Luc(io) Dom(itio) / Aureliano / P(io) Fel(ici) Inv(icto) / Aug(usto) / pont(ifici) max(imo) / Germ(anico) max(imo) / G<o>t(h)ico max(imo) / Car(pico) max(imo) / <t>r(ibunicia) (p)o(estate) Vi<m>p(eratori) / III co(n)s(uli) / p(atr)i p(atr)iae*

⁸⁶ *CIL* XII 5553=*CIL* XVII 164=König 1970, 126=König 1981, 126 : *Imp(eratori) Caes(ari) / L(ucio) Domitio / Aureliano / P(io) F(elici) I(nvicto) Aug(usto) p(ontifici) m(aximo) / [Ger(manico) ma]x(imo) G[oth(ico)]*. Le titre de *Gothicus maximus* apparaît plus tardivement que celui de *Germanicus maximus*, et avant *Persicus maximus*, ce qui confirme la chronologie établie par l'*Histoire Auguste*.

⁸⁷ Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 410, n. 103. L'auteur exprime un doute car Cannabaudes ressemble beaucoup à *cannabis*, ce qui ferait du roi des Goths un « roi du chanvre », et donc une invention typique du *Scriptor*.

On peut donc s'aventurer à tirer quelques conclusions de cette invasion manquée de Cannabaudes, et à formuler des hypothèses pour expliquer le comportement d'Aurélien. Il semble fortuit que l'armée destinée à envahir Palmyre ait croisé sur son passage une attaque gothique de plusieurs milliers d'hommes. L'empereur a poursuivi les Barbares et les a chassés du territoire, fait inédit jusqu'alors. On peut penser qu'il les a chassés en grand nombre pour deux raisons : tout d'abord il a franchi le fleuve, ce qui indique qu'il a jugé nécessaire de le faire : probablement qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser plusieurs milliers de Goths dans son dos pendant sa campagne à des milliers de kilomètres plus à l'Est, Goths qui auraient immédiatement repassé la frontière une fois Aurélien parti de Mésie. Ensuite, le nombre de guerriers tués lors de la bataille en terre gothique est très important. Bien qu'on ignore complètement si ce chiffre est véridique ou non, les cinq mille combattants avancés par l'*Histoire Auguste* représentent un grand nombre d'hommes, ou du moins apparaît-il comme une totalité signifiant une grande armée. Par ailleurs il serait surprenant que ces cinq mille hommes soient à compter en plus de ceux qui ont attaqué la Mésie ; on pense qu'il s'agit en fait des mêmes hommes qui ont fui la Mésie devant l'arrivée d'Aurélien. Le second argument renforce le premier en ce qu'un tel nombre de soldats échappant au Prince représentait une trop grande menace pour qu'Aurélien continuât sa route sans s'en occuper⁸⁸.

Ainsi, la poursuite des assaillants par-delà le Danube est une bonne indication de l'importance de la campagne, que le nombre de tués confirme. L'hypothèse que nous formulons est que le choix d'Aurélien d'interrompre sa marche vers Palmyre et d'engager son armée dans une traversée du Danube fut motivé par une meilleure compréhension des ses ennemis. Il avait compris que les refouler par-delà le fleuve ne serait d'aucune utilité, que leur objectif n'était pas d'engager le combat avec l'armée ni même de tuer des soldats

⁸⁸ Sur l'empereur Aurélien et notamment sa politique extérieure, voir Watson, A., *Aurelian and the Third Century*, Routledge, Londres et New York, 2004, 328 p. ; Cizek, E., *L'Empereur Aurélien et son temps*, Les Belles Lettres, Paris, 1994, 310 p. et Pausch, D., « Aurelian in der *Historia Augusta* : ein Kaiser und seine Biographie zwischen Literatur- und Geschichtswissenschaft ». In: Egelhaaf-Gaiser, U., Pausch, D., et Rühl, M., *Kultur der Antike : Transdisziplinäres Arbeiten in den Altertumswissenschaften*, Antike, Berlin, 2011, pp. 129-151.

romains, mais bien de ramener des richesses chez eux. Aurélien avait compris des Goths qu'à la première occasion, ils reviendraient. La seule solution était donc de les poursuivre pour les soumettre.

C'est la première fois dans l'histoire des guerres gothiques qu'un empereur traversa le Danube pour s'attaquer aux Goths sur leur propre territoire. On peut penser qu'il le fit pour forcer Cannabaudes à livrer bataille, peut-être en menaçant de détruire leurs villages. La bataille eut lieu et Rome sortit grande vainqueur du combat. Le chiffre de cinq mille guerriers est très grand, plus que le nombre d'une armée gothique classique. Les Goths avaient peut-être fait appel à des alliés, ou encore à des hommes moins en âge de combattre en temps normal. Étant donné que la chronologie des invasions gothiques se fait beaucoup moins dense après cette date et jusqu'au IV^e siècle, il semblerait que le coup porté aux Goths danubiens fut terrible⁸⁹.

Le fait qu'Aurélien traverse le fleuve montre qu'il savait que les envahisseurs venaient d'un endroit très précis et qu'il savait où trouver leurs villages et leur roi. Les Romains avaient donc enfin réalisé qu'un nouveau peuple Goth était installé sur ses marches, avec ses traditions militaires et ses rois propres. On comprend encore mieux quand on regarde la diplomatie d'Aurélien. Plusieurs négociations nous sont parvenues grâce à Dexippe. L'initiative de l'empereur de retarder la venue de l'ambassadeur Juthunges pour pouvoir mettre en ordre de bataille toutes ses troupes, et ce dans le but d'effrayer son ennemi⁹⁰, montre une dimension psychologique dans l'approche qu'avait Aurélien de ses ennemis⁹¹. Le traité avec les Vandales fut aussi poussé au maximum à l'avantage des Romains, gagnant otages, troupes et retrait des ennemis⁹². Cela montre certes que l'empereur Aurélien avait la possibilité d'imposer ses vues à l'ambassade ennemie, mais aussi qu'il savait comment gérer

⁸⁹ Pour les effectifs de Cannabaudes, voir Wolfram, H., *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 110.

⁹⁰ Sur les guerres d'Aurélien contre les Juthunges et les Vandales : Saunders, R. T., « Aurelian's two Iuthungian wars ». In: *Historia* 1992 XLI, pp. 311-327.

⁹¹ Dexippe, Fr. 6, 1-3 .

⁹² Dexippe, Fr. 7, 1-4. Sur l'épisode vandale du règne d'Aurélien : Tausend, K., *Bemerkungen zum Wandaleneinfall des Jahres 271*, *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* 48, H. 1, Steiner, Berlin, 1999, pp. 119-127.

des pourparlers avec les peuples d'Europe. Bien que nous n'ayons pas de tel témoignage d'une ambassade gothique, il est tout à fait concevable qu'Aurélien s'aventura par-delà le Danube pour forcer une telle négociation et en finir avec son troisième et dernier ennemi majeur, les Goths.

Cette décision de tuer dans l'œuf la menace gothique, par une victoire décisive ou une possible négociation, et pas simplement de la colmater, montre toute la compréhension qu'avait Aurélien de cet ennemi. Une seconde décision historique, liée à la guerre contre Cannabaudes, confirme cette hypothèse : l'abandon de la Dacie. Dès le règne de Gallien la Dacie semblait perdue *de facto*, mais la décision de l'évacuer totalement fut prise par Aurélien⁹³. Il a été écrit que ce fut pour des raisons stratégiques implacables – à savoir supprimer un saillant – ou même tactiques – la fameuse défense en profondeur – mais on a rarement écrit et surtout justifié que cette décision put être le fruit d'un raisonnement éclairé, prenant en compte une compréhension générale de tous les événements qui bouleversèrent l'Empire depuis la fin des Sévères jusqu'aux années 270. Et si Aurélien avait eu une bonne raison d'évacuer la Dacie, autre que purement militaire ?

On ignore exactement quelles furent les étapes claires de l'abandon de la Dacie, commencé de fait dans les années 260⁹⁴. Il est certain que ce retrait fut entériné sous le règne d'Aurélien. L'hypothèse que nous avançons demande de revenir sur la personnalité de l'empereur Aurélien. Né à Serdica (Sofia) dans les années 215, il était issu d'une famille modeste et s'engagea dans l'armée à ses vingt-ans, et il n'a connu que la période de crise entre 235 et 270. Autrement dit, toute sa vie, il a combattu pour Rome, et particulièrement dans la région du Danube, qui était sa région d'origine⁹⁵. Il était probablement là lors des

⁹³ *Histoire Auguste*, Vie du divin Aurélien, XXXIX, 7.

⁹⁴ À propos du retrait de Dacie, voir Gudea, N. et Lobüscher, Th., *Dacia., Eine römische Provinz zwischen Karpaten und Schwarzem Meer*, Philipp von Zabern, Mayence, 2006, p. 96 sq ; Ratti, S., *Les Empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le Bréviaire d'Europe : les livres 7 à 9 du Bréviaire d'Europe : introduction, traduction et commentaire*, Les Belles Lettres, Paris, 1996, p. 323 ; Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, pp. 242-243 et Cizek, E., *L'Empereur Aurélien et son temps*, Les Belles Lettres, Paris, 1994, pp. 123-152. Je remercie par ailleurs Christian Raschle pour m'avoir donné accès à son manuscrit.

⁹⁵ *Histoire Auguste*, Vie du divin Aurélien, III ; *Eutrope, Abrégé d'Histoire romaine*, IX, 13, 1 ; Pseudo-Aurélius

victoires de Gallien contre les Goths, et aussi avec Claude II. Il est certain que durant toute sa carrière il a appris sur son ennemi, qu'il a interrogé des prisonniers et reçu des rapports des troupes restées en Dacie. Sa campagne en Roumanie actuelle, après sa traversée du fleuve, n'a fait qu'apporter un complément d'information de première main : il devait être le premier empereur à se rendre compte lui-même de la situation de l'Empire au-delà du Danube.

Cette campagne militaire en Dacie a dû être un point tournant dans la décision par Aurélien de modifier les frontières de l'Empire. Deux hypothèses sont possibles : si Aurélien avait pris sa décision avant de partir en guerre contre Cannabaudes⁹⁶, alors sa traversée du fleuve est à comprendre comme un passage pour rendre effectif le retrait romain et profiter de sa présence pour organiser la nouvelle province de Dacie. Mais si cette décision n'avait pas encore été prise, comment penser que cette aventure au Nord du Danube ne jouât pas dans son jugement d'abandonner ou non la province de Trajan⁹⁷ ? L'empereur Auguste n'avait-il pas décidé d'abandonner toute conquête au-delà du Rhin suite à la débandade de l'armée de Varus ? N'avait-il pas jugé bon pour Rome que son pouvoir ne s'étende pas sur les forêts sombres et difficiles à défendre qui s'étendaient jusqu'à l'Elbe ? Et surtout, n'avait-il pas nommé suite à ce retrait les provinces cisrhénanes « Germanies », pour masquer ce coup d'arrêt ?⁹⁸ Le retrait de la Dacie s'inscrit, pensons-nous, dans cette optique historique de définition de l'*imperium* de Rome⁹⁹, qui selon Aurélien ne pouvait plus durer au-delà du

Victor, *Abrégé des Césars*, XXXV, 1. Sur les origines et la vie d'Aurélien, notamment son rôle dans le nouveau corps de cavalerie, voir les commentaires de Paschoud, F., *Histoire Auguste, Vies d'Aurélien et de Tacite*. Tome V, 1ère partie, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 70 sq et p. 113 sqq, mais aussi Allard, V., « La *crudelitas* d'Aurélien ». In: Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, pp. 173-184 sur le tempérament d'Aurélien et son image dans les sources.

⁹⁶ C'est l'opinion de Demougeot, *op. cit.*, p. 429, mais aussi d'A. Alföldi, *Studien zur Geschichte des Weltkriege des 3. Jahrhunderts n. Chr.*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1967, p. 16-33 et 245-281.

⁹⁷ C'est la thèse de Herwig Wolfram, *Histoire des Goths*, 1990 (traduction française), Paris, Albin Michel, p. 69, mais aussi de Yann Le Bohec, « Les aspects militaires de la crise du IIIe siècle », In : Le Bohec, Y. et Wolff, C., *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien Ier*, Actes du Congrès de Lyon, septembre 2002, Paris, De Broccard, 2004, p. 22 et François Paschoud, *Histoire Auguste, Vies d'Aurélien et de Tacite*. Tome V, 1ère partie, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 136.

⁹⁸ Eck, W., *La romanisation de la Germanie*, Errance, Paris, 2007, 102 p. et Mommsen, Th., *Histoire Romaine*, vol. 2, livre VI, « Les Provinces sous l'Empire », Robert Laffont, Paris, 1985 (traduction française), p. 577.

⁹⁹ Sur les *termini imperii* et la dimension idéologique des frontières sous Auguste, voir Whittaker, C.R., *Les*

Danube, considérant les mouvements de peuples ingérables qui caractérisait l'Europe au IIIe siècle.

On pensera donc que la campagne contre Cannabaudes a eu un impact sur la décision romaine de se retirer de Dacie, parce qu'Aurélien avait compris que Rome ne parviendrait jamais à gérer, militairement mais aussi diplomatiquement, en l'état actuel en tout cas, les mouvements de peuples qui avaient lieu au cœur de l'Europe centrale. Ayant vu de ses propres yeux la situation de la province, ayant entendu des témoignages de soldats romains stationnés sur place, il a décidé de la façon la plus sage possible de ne pas épuiser son Empire à gérer une Dacie qui mettait Rome au cœur de problématiques étrangères tant changeantes que complexes. Si ce retrait avait été décidé préalablement, on notera qu'il aura été confirmé par ladite campagne, montrant qu'Aurélien jugea bon de poursuivre le retrait romain en pleine connaissance de cause.

On aurait tort de taxer Aurélien de lâcheté ou d'un manque de persévérance. À l'inverse il faut admirer la détermination d'un homme qui a su quoi reconquérir et quoi abandonner. En effet, pourquoi mener une guerre aux quatre coins du monde, de la Gaule à Palmyre, mais ne pas reprendre la Dacie ? Le fait que le retrait de Dacie se fasse malgré une position dominante face aux Goths, qu'il venait de mettre littéralement à terre, montre que c'est dans un contexte plus large qu'il prit cette décision, et pas seulement dans une optique purement militaire, peu importe l'échelle.

C. Conclusion : Défense en profondeur ou perception des Barbares ?

On a tenté, au cours de plusieurs analyses détaillées des invasions gothiques, de déterminer ce qui avait pu causer les échecs militaires romains, mais aussi ce qui avait permis à Rome de finalement vaincre complètement les Goths, mis hors de nuire pour près d'un

Frontières de l'Empire romain, Belles Lettres, Paris, 1998, p. 28 sqq et p.88.

siècle¹⁰⁰. Nous allons rapidement discuter de stratégie romaine pour ensuite voir si la thèse de la perception peut être retenue comme un facteur significatif dans la prise de décision, bonne ou mauvaise, du haut-commandement romain.

L'armée romaine était un appareil militaire exceptionnel. Forte d'environ 400 000 hommes au début du IIIe siècle¹⁰¹, elle était reconnue pour sa logistique inégalée, son niveau de professionnalisme élevé, son niveau technologique supérieur à celui de ses ennemis et sa capacité d'adaptation qui a fait sa force, et ce depuis la République¹⁰². Il ne faut pas omettre que l'armée qui voit arriver les Goths en 250 était l'héritière directe de celle qu'a connue Septime Sévère, mais aussi les Antonins, car peu de changements sont à noter dans l'organisation de l'armée avant le IIIe siècle. Parmi les changements mineurs mais notables on citera l'utilisation plus fréquente de vexillations, c'est-à-dire de détachements de troupes ponctionnées principalement sur les légions pour assurer une plus grande mobilité de l'armée sans dégarnir totalement les garnisons. Cela a pu causer un décalage important entre les effectifs théoriques et ceux réellement disponibles des légions et autres corps de troupes, mais il est impossible de mesurer précisément l'impact qu'a eu cette pratique.

Les Romains avaient, à de rares exceptions près, placé leurs troupes aux frontières de l'Empire. Grâce à un système routier remarquable et à une alternance entre forteresses légionnaires et camps auxiliaires, sans parler des postes avancés et des tours de guets, les frontières romaines étaient bien surveillées, et peuplées majoritairement de soldats (cf. Annexe 5). Le système routier était l'essence du dispositif militaire romain, le nom de *limes* signifiant en premier lieu un chemin. La mobilité, l'approvisionnement, la rapidité de déplacement étaient les meilleures armes stratégiques des Romains¹⁰³.

¹⁰⁰ Ammien Marcellin, XXXI, 5, 17 : « Grâce à l'action d'Aurélien, un homme énergique sachant punir les crimes avec la plus grande sévérité, ils furent repoussés et, pendant de longues générations, restèrent en paix sans bouger. »

¹⁰¹ Rankov, B., « Military Forces ». In : Sabin, Ph., Wees, H. van, Whitby, M., *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, p. 71.

¹⁰² Sur la supériorité logistique romaine, Roth, J.P., *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. – A.D. 235)*, Brill, Boston, 1999, 399 p.

¹⁰³ Le Bohec, Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3e éd., Picard, Paris, 2005, pp. 162-165.

Malheureusement nous n'avons aucune trace de la pensée stratégique romaine aux frontières, plus précisément aucune information sur la raison de la disposition du cordon militaire. On ne peut que supposer ce qui nous semble évident : mieux valait disposer les troupes de façon à pouvoir réagir rapidement et là où ils en avaient besoin, tout en conservant des capacités offensives. En nous inscrivant dans la continuité, nous reprenons la thèse selon laquelle ce dispositif romain cherchait avant tout à surveiller et gérer les incursions de faible ampleur, les attaques plus massives pouvant être repoussées par une rapidité de l'information et de mouvement sur les rocadés¹⁰⁴.

Ce système fut mis en déroute au niveau du Danube inférieur et de la Mer Noire par les invasions gothiques du III^e siècle. Il ne fallut qu'une décennie pour que les Goths, tout juste arrivés au contact, attaquent brutalement et sans relâche une région de l'Empire où jusque'ici ils étaient absents. Leur roi Cniva eut le meilleur sur Dèce, et ses milliers de Goths ne furent ni stoppés à la frontière militaire ni vaincus en sol romain. La piraterie maritime dans le Pont n'a subi de seule opposition que la résistance des garnisons des villes attaquées, tandis qu'à Trébizonde, Chalcédoine et Nicomédie elles s'enfuirent sans combattre. Au tournant des années 260, l'Empire venait de subir dix années de défaites graves et de pillages humiliants et aux conséquences désastreuses pour les habitants de Mésie, de Thrace, d'Asie et du Pont-Euxin.

L'invasion terrestre et maritime des années 268-270 posa un défi inédit à Rome, dans une mesure que l'Empire n'avait pas connue depuis les guerres de Marc-Aurèle, et ne connaîtra pas avant un siècle. Et pourtant l'armée, qu'on aurait pu croire en état de déliquescence et incapable de lutter plus avant, sut repousser les dizaines voire centaines de milliers de Goths et reprendre le contrôle de la frontière danubienne et des détroits. La victoire éclatante d'Aurélien par-delà le Danube, tuant cinq mille hommes et le dernier grand

¹⁰⁴ Thèse défendue entre autres par Thorne, J., « Battle, Tactics and the *Limites* in the West » In Erdkamp, P., *A Companion to the Roman Army*, Blackwell, Malden, 2007, 574 p. 229 et Millar, F., *The Roman Empire and Its Neighbours*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1967, p. 106.

roi Goth du IIIe siècle, acheva d'annihiler la menace gothique pour un siècle. Ces quatre moments des invasions gothiques durant la crise ont été analysés en détail ci-avant. Voyons en conclusion la raison d'un tel renversement et les causes de la difficile mais éclatante victoire romaine. Comment les Romains ont-ils réglé le problème goth au IIIe siècle ?

Afin de repousser puis de vaincre leurs ennemis, les Romains ont fait appel à leur formidable capacité d'adaptation. La première modification structurelle de l'armée romaine fut la promotion de l'arme de cavalerie, et sa spécialisation¹⁰⁵. Depuis les guerres de Marc-Aurèle puis sous les Sévères, Rome avait déjà augmenté ses effectifs et son usage de la cavalerie, mais c'est durant les années 260 qu'on perçoit un changement significatif, sans pour autant que ce fût une révolution¹⁰⁶. La mise en place du poste de maître de la cavalerie, qu'occupèrent Claude II et Aurélien, prouve qu'il s'agissait d'une priorité, et la présence des futurs Princes à ce haut poste de l'armée montre son importance militaire et politique. Il devait donc disposer d'une grande réserve de troupes à cheval, capables de faire la différence sur le champ de bataille ou durant une campagne de manière autonome.

La seconde adaptation nécessaire fut de rassembler autour de l'empereur en personne ce qu'on a appelé une armée de campagne, pour pouvoir mieux gérer les invasions ennemies. La présence de cette armée à Milan induit surtout qu'il s'agissait de protéger le cœur de l'Empire, Rome. Ainsi postée, cette armée étant en mesure d'intercepter et vaincre n'importe quelle incursion venant de Gaule, des Alpes ou d'Illyrie. Mais concernant le Danube, on remarque une différence entre l'armée de Gallien et celle de Dèce : tandis que celle de Dèce se voit attaquée et défaite par quelques milliers de Goths tout au plus, celle de Gallien fait fuir des ennemis probablement plus nombreux à Thessalonique en 268. On ne parlera pas d'innovation ou de révolution non plus, puisque le fait que Gallien rassemble une armée en temps de guerre n'a rien d'extraordinaire.¹⁰⁷ L'intérêt qu'on porte à l'armée que menèrent

¹⁰⁵ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 43, 2 et 45, 1.

¹⁰⁶ Pour un résumé du développement de l'arme à cheval dans l'armée entre le Ier et le IVe siècle, voir Strobel, K., « Strategy and Army Structure » In Erdkamp, P., *A Companion to the Roman Army*, Blackwell, Malden, 2007, 574 pp. 273-276.

¹⁰⁷ Voir la discussion chez Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la*

Gallien puis Claude II en 268-270 est qu'elle était à la mesure de la menace, ce qui n'était pas du tout le cas de l'armée de Dèce qu'il avait assemblée pour vaincre les Carpes en 249, et qui espérait à tort repousser Cniva tout en laissant une forte garnison à Novae.

Cette armée impériale n'a été possible à assembler qu'en faisant un appel encore accru au système des vexillations. Cette pratique était efficace pour apporter le surnombre rapidement dans un contexte où l'armée romaine était structurellement trop peu nombreuse pour assurer la paix et la sécurité partout¹⁰⁸. Encore une fois rien d'inédit dans le principe, mais par contre, dans l'envergure et la durée de mobilisation, il semble que la pratique s'accrut dans les années 260. On a trouvé dans la région du Danube de nombreuses inscriptions datant de Gallien et portant le nom de légions postées ailleurs dans l'Empire¹⁰⁹. Cela prouve que cet empereur a résolument créé une armée pour repousser les invasions des Goths et de leurs alliés, et ce d'une nouvelle façon, non pas en regroupant des légions entières comme put le faire Trajan ou même Septime Sévère, mais en ponctionnant ici et là des contingents de façon durable, afin de ne pas dégarnir imprudemment les autres provinces de l'Empire. Cette façon de faire fut salutaire et montre que même attaquée sur plusieurs fronts et après plusieurs défaites et rébellions, l'armée romaine était toujours capable de combattre et de finalement vaincre¹¹⁰.

La résilience des Romains, qui ne s'avouaient jamais vaincus¹¹¹, leur permit de finalement l'emporter sur le terrain, puis de consolider leurs victoires de deux façons : ou

« crise du IIIe siècle », éditions du Rocher, Paris, 2009, p. 237.

¹⁰⁸ Sur l'insuffisance en effectifs de l'armée romaine, voir Pflaum, H.-G., « Forces et faiblesses de l'armée romaine du Haut-Empire » In : Brisson, J.-P., *Problèmes de la guerre à Rome*, Mouton & Co, Paris-La Haye, 1969, p. 87 et sur les effectifs en général, cf. Nicasie, M., *Twilight of Empire. The Roman Army from the reign of Diocletian until de Battle of Adrianople*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1998, pp.67-81 et Nicasie, M., « Strategy: Late Empire » In: Le Bohec, Y. (dir.), *The Encyclopedia of the Roman Army*, Blackwell, Londres (à paraître), pp. 944-951.

¹⁰⁹ *AIJ*, 313-316=*AE*, 1936, 53-56 : vexillations des Ve *Macedonica* et XIII *Gemina* ; *AE*, 1934, 193 : vexillations de la IIe *Parthica* et de la IIIe *Augusta* ; *CIL*, III 3228=*ILS*, 546 : vexillations de légions de Germanie et de Bretagne.

¹¹⁰ Campbell, B., « The Army » In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History, XII, The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 113.

¹¹¹ Goldsworthy, A., « War ». In : Sabin, Ph., Wees, H. van, Whitby, M., *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, pp. 96-97.

bien un traité – nécessairement inique – était conclu, ou bien l’ennemi était détruit. Tandis que les Vandales et les Juthunges eurent des négociations avec Aurélien, les Goths n’eurent pas cette chance, ou bien la refusèrent. C’est pourquoi en 271 Rome se porta à leur rencontre et les vainquit par milliers chez eux, renouant avec la tradition pluriséculaire des expéditions punitives romaines¹¹².

La question d’une « grande stratégie » romaine, bouleversée à partir du IIIe siècle, a suscité beaucoup de débats et d’émotions. Edward Luttwak postulant que les Romains avaient pris une « décision précise »¹¹³ en haute instance qu’à partir de la fin du IIIe siècle l’armée opérerait « en profondeur » ou bien en « défense élastique », les deux approches étant différentes¹¹⁴ mais ayant cela en commun que le commandement romain avait décidé de son plein gré de laisser entrer les ennemis pour mieux les repousser.

Cette thèse est selon nous erronée, de par son historicité et sa logique. L’historicité tout d’abord parce qu’on voit bien que les Romains n’ont pas « laissé » rentrer les Goths en 268 bien au contraire¹¹⁵, ni même voulu s’y risquer davantage en 251¹¹⁶. Aurélien est même allé à la rencontre des Goths chez eux¹¹⁷, ce qui vient en contradiction avec la théorie de la défense en profondeur. Luttwak s’en défend en prévenant son lecteur que souvent les Romains aimaient revenir, dès que possible en réalité, à une défense en avant¹¹⁸, mais il n’empêche que cette inconsistance de la stratégie romaine, véridique au demeurant¹¹⁹, ne

¹¹² À propos des expéditions punitives romaines, voir John F. Drinkwater, *The Alamanni and Rome 231-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford University Press, 2007, p. 16 et Goldsworthy, A., « War ». In : Sabin, Ph., Wees, H. van, Whitby, M., *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, p. 91.

¹¹³ Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l’Empire romain*, 2e éd., Economica, Paris, 1976, p. 210 : « Ce ne fut qu’après l’effondrement des défenses impériales, dû à la grande crise de la moitié du IIIe siècle et au désordre qui s’ensuivit, qu’une décision fut prise pour adopter une nouvelle stratégie. »

¹¹⁴ Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l’Empire romain*, 2e éd., Economica, Paris, 1976, p. 208.

¹¹⁵ *Histoire Auguste*, Vies des deux Galliens, XIII, 6-7.

¹¹⁶ Zosime, *Histoire Nouvelle*, I, 23, 1-2.

¹¹⁷ *Histoire Auguste*, Vie du divin Aurélien, XXII, 2.

¹¹⁸ Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l’Empire romain*, 2e éd., Economica, Paris, 1976, p. 211.

¹¹⁹ Campbell, B., « The Army » In : Bowman, A.K., *et alii.* (éd.) *The Cambridge Ancient History, XII, The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, p. 114.

semble en aucun cas confirmer l'existence d'une décision du commandement romain d'appliquer une défense en profondeur après les événements du III^e siècle.

Logique ensuite, puisqu'on n'ose pas concevoir que les armées romaines aient pu un jour décider en haut lieu que désormais les ennemis ne seraient plus repoussés à leur entrée sur le territoire. Il est incontestable que les Romains eurent à combattre sur leur sol, et qu'ils eurent toutes les peines du monde à empêcher leurs ennemis de franchir la zone frontalière, peut-être abandonnée de fait par l'absence de troupes. Mais comment penser que des militaires romains aient un jour décrété qu'il serait plus avantageux de laisser entrer l'ennemi pour mieux lui barrer la route ensuite ? C'est confondre un état de fait temporaire avec une théorie militaire. C'est confondre un choix empirique avec une « décision précise ». Oui, les Romains ont laissé entrer des Barbares sur leur territoire, et ils leur ont barré la route ensuite, mais cela arriva lorsqu'ils n'avaient aucune autre alternative. Plutôt qu'une nouvelle doctrine « grande stratégique », on a là ce qu'on appelle couramment une « stratégie de circonstance ».

On refusera donc l'argument d'Edward Luttwak, qui voudrait que l'abandon de la Dacie se fit moins par compréhension des ennemis et de la situation globale de toute la région que pour mieux coller avec la nouvelle doctrine de défense en profondeur¹²⁰. Cela reviendrait à dire que pour « rationaliser » leurs frontières et respecter une nouvelle stratégie, Rome aurait abandonné de plein gré une province entière, en si piteux état fût-elle. On préférera penser que la Dacie n'était pas devenue subitement inutile, mais dangereuse et indéfendable. On acceptera cependant la lecture que fait Martjin Nicasie de la stratégie romaine et de l'adaptation de cette dernière à la suite du troisième siècle. Selon lui, l'installation de fortins et la fortification des bâtiments civils et des villes s'est fait dans un souci de compliquer la tâche aux attaquants et de leur interdire l'accès aux axes routiers – dont ont largement profité les Goths on l'a vu – mais rien pour autant qui permette de spécifier que les Romains avaient

¹²⁰ Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, 2e éd., Economica, Paris, 1976, pp. 228-239 : « Mais une stratégie dissuasive était mise en œuvre ici : la défense en profondeur voulue par la tétrarchie était peu profonde, comme nous le verrons, et n'exigeait pas de saillant trop marqué. [...] Que la nouvelle stratégie ait été ou non la bonne d'un point de vue conceptuel, il est clair que son adoption réduisait considérablement la valeur militaire du saillant dace. »

délibérément statué que les ennemis seraient arrêtés par principe en terre romaine¹²¹, une adaptation raisonnée davantage qu'un tout nouveau plan stratégique. On sort cependant de la période qui nous intéresse, et donc des solutions militaires réelles qu'ont employées les Romains pour venir à bout des Goths du IIIe siècle.

Ce n'est donc pas une nouvelle stratégie, grande ou pas, qui permit à Rome de relever la tête dans les années 250 à 270, mais plutôt une adaptation empirique et efficace, qui certes laisse entrevoir des modifications majeures, lesquelles prendront place au cours du IVe siècle, mais qui n'en ont ni la portée ni forcément encore l'ambition¹²². Il y eut des changements notables dans l'armée, on l'a vu, et ceux-ci sont en partie la conséquence d'un changement de perception de leurs ennemis et des Goths en particulier.

L'ignorance la plus complète de la présence des Goths avant 238, incluant une ignorance de leurs capacités militaires, a mené Rome à ne prendre aucune décision pour modifier son dispositif en Mésie inférieure et en Mer Noire. À l'inverse, lorsque la menace aura bien été identifiée, Rome mettra beaucoup d'effort à rebâtir tout un système défensif spécifiquement contre les Goths, sous la Tétrarchie puis Constantin et tout au long du IVe siècle, surtout lorsqu'il fallut défendre la nouvelle Constantinople¹²³. Le contraste entre les deux postures, avant et après la prise de conscience de la présence des Goths, est frappant¹²⁴.

L'ignorance de la conception gothique de la guerre – qu'on déduira des événements décrits –, à savoir le pillage à outrance et massif et l'emploi de la voie maritime en support des armées terrestres, a laissé Rome sans réponse pendant près de quinze ans. La

¹²¹ Voir Nicasio, M., *Twilight of Empire. The Roman Army from the reign of Diocletian until de Battle of Adrianople*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1998, pp.165-172

¹²² Sur la stratégie romaine à partir du IVe siècle et les changements importants qui la différencieront de celle en vigueur au IIIe siècle, se référer à Nicasio, M., « Strategy: Late Empire » In: Le Bohec, Y. (dir.), *The Encyclopedia of the Roman Army*, Blackwell, Londres (à paraître), pp. 944-951 ; Le Bohec, Y., *L'armée romaine sous le Bas-Empire*, Picard, Paris, 2006, 256 p. ; Strobel, K., « Strategy and Army Structure » In Erdkamp, P., *A Companion to the Roman Army*, Blackwell, Malden, 2007, 574 pp. 273-276.

¹²³ Le Bohec, Y., *L'armée romaine sous le Bas-Empire*, Picard, Paris, 2006, p. 157 sqq.

¹²⁴ Sur les constructions romaines à partir de la fin du IIIe siècle, voire Maxfield, V.A. et Dobson, M.J. (éd.) *Roman Frontier Studies, Proceedings of the XVth International Congress of Roman Frontier Studies*, University of Exeter Press, 1989, pp. 268-270, 277-280 et 299-317.

compréhension que ce peuple ne cherchait ni à se venger d'une oppression, ni à s'installer sur le territoire pour fuir une menace permit à Rome de prendre des mesures adaptées : tout d'abord de juguler militairement les Goths en bloquant leurs voies d'accès bien connues dans les années 260 – les voies militaires en Mésie inférieure, les détroits – et en utilisant au maximum les capacités nouvelles qu'apportait l'arme à cheval, réduisant peu à peu l'espace des pillards et les contraignant à fuir ou à combattre, ce qu'ils ne souhaitaient pas.

On suit de très près l'évolution de la prise de conscience romaine de l'identité des Goths avec l'étude des titulatures impériales. Alors que Dèce¹²⁵ et Gallien¹²⁶ étaient tous deux *Dacicus maximus* et *Germanicus maximus* – on sait qu'il n'était pas obligé dans les faits de vaincre un ennemi pour obtenir le titre en question¹²⁷ – Claude II à titre posthume et surtout Aurélien furent les premiers à devenir *Gothicus maximus*¹²⁸ en plus de devenir *Germanicus maximus* : on avait compris qu'il s'agissait d'un nouveau peuple à part entière et particulier.

On n'a aucune trace d'activité diplomatique romaine envers les Goths, hormis les brefs versements de subsides, dont on ne saurait certifier l'historicité. Absence de sources ne signifiant pas absence de relations diplomatiques, il est impossible de dire si Rome avait des contacts politiques avec ce nouveau peuple. On peut toutefois supposer que ces contacts furent très faibles ou inexistants car la traversée du Danube par Aurélien, qui montre qu'on avait enfin pris conscience qu'un peuple récemment installé avait pris ses quartiers dans cette région d'Europe, qu'un roi fort s'y trouvait et qu'on pourrait les forcer à négocier en menaçant de les annihiler, n'eut lieu que dans les années 270. Les négociations n'ayant pas abouti ou pas eu lieu, Aurélien détruisit les Goths. Couplé à l'abandon de la Dacie, cela démontre à quel point ce Prince avait compris qu'il faudrait à l'avenir composer avec un nouveau pouvoir gothique à ses portes. La nouvelle disposition des légions libérées par le

¹²⁵ *CIL* II, 4957=*ILS* 517 et *AE* 1942-43, 55.

¹²⁶ *CIL* II 2200=*ILS* 552.

¹²⁷ Manders, E., *Coining Images of Power. Patterns in the Representation of Roman Emperors on Imperial Coinage, A.D. 193-284*, Leiden et Boston, Brill, 2012, p.79 : « *Victory was thus not only displayed on coins when real victory was gained, but also propagated when it did not reflect recent military events. It seems, then, that victory or victoriousness had become a more abstract quality of emperorship.* »

¹²⁸ *CIL* XII 5553=*CIL* XVII 164=König 1970, 126=König 1981, 126.

retrait de Dacie donne un indice supplémentaire des priorités du pouvoir impérial : la Ve *Macedonica* sera placée à Oescus (Gigen) tandis que la XIII *Gemina* aura sa garnison non loin dans la nouvelle province de Dacie aurélienne, à Ratiara (Archar).

La perception qu'ont eue les Romains des Goths a fortement joué dans leur approche de ce nouveau peuple. Tout d'abord une absence d'approche due à une ignorance, puis une prise de conscience et enfin une compréhension. Il est patent que les succès militaires romains s'accompagnent d'une meilleure conception des ennemis, les adaptations militaires sont là pour en témoigner, de même que les décisions stratégiques et les titres décernés aux empereurs. Le surnombre des Barbares comme facteur majeur des défaites romaines est à nuancer et à mettre au second plan, puisque l'on constate que le regain d'initiative par les Romains se situe au plus fort de la crise, alors que les Goths n'ont jamais été aussi nombreux. Enfin, l'inadaptation de la stratégie romaine ne se comprend que relativement à son ennemi, et les Romains ont vite compris que des changements s'imposaient, qui ont été faits et décisifs.

Bilan et conclusion générale

Alors qu'en 251, l'armée romaine subit une défaite écrasante sur son propre territoire à Abrittus, vingt ans plus tard en 271 elle annihila définitivement la menace gothique en terre barbare pour près d'un siècle – deux événements majeurs en contradiction apparente complète et seulement distants de deux décennies. Parce que la période située entre 250 et 270 soulève bien des problèmes quant à son étude, l'objet de nos analyses a été d'apporter une clé de compréhension supplémentaire aux événements militaires qui se déroulèrent dans la région du bas-Danube au cœur du troisième siècle.

L'hypothèse de travail au départ était que pour mieux comprendre les origines d'une victoire ou d'une défaite, il faut savoir aussi regarder de l'autre côté du champ de bataille, chez les ennemis. Pour ce faire il a fallu commencer par le début, à savoir présenter au lecteur les problématiques propres au troisième siècle, au premier rang desquelles on retrouve la notion de « crise ». Celle-ci se caractérise par son aspect prolongé – un demi-siècle – et par son extension à tous les domaines, de l'instabilité politique à la contraction de l'économie, en passant bien sûr, par les défaites militaires. Présenter la crise c'est aussi présenter son expression la plus visible, son caractère le plus sensible, les invasions barbares. Cette expression, bien qu'empreinte du halo mystique des invasions à venir des IV^e et V^e siècles, a le mérite de rassembler dans une même formule les deux composantes essentielles du problème qui nous intéresse : l'acte militaire – l'invasion – et ses auteurs – les Barbares. Car pour faire la guerre il faut être deux, et non moins pour livrer bataille : parler de l'armée romaine dans l'abstraction théorique d'un bureau de stratéliste ne permet pas de répondre à toutes les questions que soulève l'étude du problème goth au III^e siècle.

Le bas-Danube connut à partir des années 240 et surtout 250 une période de guerre quasi-permanente pendant de nombreuses années, et ce à cause de l'arrivée d'un nouveau peuple dans la région : les Goths. C'est pourquoi nous avons jugé bon de nous pencher sur

ces derniers, en remontant jusqu'à leurs origines et aux mythes, peut-être fondateurs. Après avoir vu qu'ils formaient une société particulièrement axée sur la guerre, nous avons passé en revue rapidement leur équipement, plus lourd que celui des autres ennemis de Rome à l'époque, et leur savoir-faire militaire, qu'on connaît grâce aux événements des années 250 et 260, les raids maritimes conjugués à des attaques terrestres par colonnes.

Mais par-delà la réalité de la vie des Goths, qu'on a pu reconstituer grâce aux historiens et aux archéologues, il fallait envisager l'autre côté du miroir, c'est-à-dire la perception qu'avaient les Romains de ce peuple. Deux champs d'analyses s'ouvraient à nous dans ce domaine, celui des relations transfrontalières et celui de l'ethnographie. Bien que les relations de proximité qu'ont pu entretenir les Romains avec leurs voisins barbares aient très certainement contribué à des échanges culturels significatifs et ainsi à une meilleure connaissance de l'autre, le constat est plus délicat pour les Goths, car en l'occurrence ils n'arrivèrent au contact des Romains que tardivement, de surcroît un peu en retrait par rapport au Danube et surtout ils se mirent à attaquer Rome bien trop rapidement, dès les années suivantes, pour qu'une relation stable puisse permettre une meilleure connaissance mutuelle.

Concernant l'ethnographie, il a été montré que celle-ci se caractérisait par une inertie toute particulière due à la grande pesanteur de sa tradition. Alors que le monde barbare était en constante mutation, et particulièrement au III^e siècle, les ouvrages romains sur le *Barbaricum* ne faisaient que reproduire un schéma bien connu, au sein duquel des peuples immuables vivaient dans un monde voué à l'absence de changement. Parmi ces habitants immuables ceux qui vivaient dans l'actuelle Ukraine étaient les Scythes, connus depuis les Grecs. Les voisins plus proches étaient principalement les Daces, les Carpes et les Sarmates, et tous participaient d'une conception figée du monde.

Ainsi donc, alors que les relations transfrontalières semblent avoir été trop brèves et peut-être inexistantes avant 250, l'ethnographie – science des élites – de son côté se révélait absolument incapable d'appréhender l'arrivée d'un nouveau peuple dans un ordre fixe. Les Romains ne connaissaient donc pas, ou très peu, les Goths. Cet état de fait a forcément influencé les décisions stratégiques romaines en Mésie inférieure et dans la région du bas-

Danube en général. C'est à partir de ce constat que nous avons entrepris de revoir en détail quatre conflits majeurs entre les Goths et les Romains.

Lorsque Cniva envahit la Mésie et la Thrace en 250, on ne peut que remarquer l'échec des Romains dans leurs tentatives d'endiguer l'attaque. Entre leur incapacité à repousser l'invasion au-delà du Danube et les revers infligés par les Goths aux troupes impériales lors des confrontations directes – la capacité des Barbares à continuer leurs pillages malgré la présence de troupes romaines est en soi un échec – on peut établir un constat simple d'impréparation de l'armée romaine, ou du moins d'inadaptation de leurs moyens stratégiques face à la menace gothique. Au moment où Trajan Dèce se fait surprendre à Béroé, on a probablement affaire à une erreur tactique étonnante, sans parler de la défaite à Abrittus, d'une ampleur sans précédent. Ou bien l'armée romaine était devenue totalement inopérante, ou bien ses chefs ne prirent pas assez au sérieux la menace générée par les Goths. Dans tous les cas la réponse n'a pas été à la hauteur. On pensera que les Romains n'étaient pas capables de se préparer à ce qu'ils ne connaissaient que trop peu.

Les défis posés par les Goths ont passé un nouveau cap lorsque ceux-ci prirent la mer dans le milieu des années 250. Les attaques dans le Pont-Euxin oriental ont révélé au grand jour la vulnérabilité de cette région de l'Empire où aucune légion n'était stationnée et dont l'accès était difficile. L'absence totale d'une réponse maritime à ces attaques gothiques semble indiquer l'inadaptation des flottes de Mésie et du Pont et peut-être leur disparition, puisque les villes portuaires au Nord de la Mer Noire étaient tombées l'une après l'autre tandis que les bases du Danube avaient certainement souffert des invasions précédentes. L'élément marquant de cette série d'attaques est la fuite de la garnison et des habitants à trois reprises, à Trébizonde, Chalcédoine et Nicomédie. L'annonce ou la vue des pillards barbares, couplée à la nouvelle des villes tombées précédemment sous leurs coups, a certainement provoqué des réactions de peur collective et de couardise fatales pour ces villes et les citadins, abandonnés à eux-mêmes. Il semble ici que l'idée que les habitants de l'Empire avaient des Goths a influencé leur décision de fuir, car on ne laisse pas tout ce qu'on a derrière soi sans raison, bien que les phénomènes de peur soient par essence irrationnels.

Tout bascule dix années plus tard, lorsque les Goths et leurs alliés relancent une série d'attaques par mer et par terre, regroupées généralement dans une grande invasion maritime s'écoulant entre 268 et 270. Alors que l'attaque était inédite dans son ampleur et le danger qu'elle représentait pour l'Empire, la réponse de ce dernier à l'invasion a néanmoins et pour la première fois été à la hauteur de l'assaillant. Tout d'abord les Romains vont faire preuve d'anticipation, puisqu'une armée bloque l'entrée des Goths au Sud du Danube, une flotte s'interpose au point le plus étroit du Bosphore et les villes, murées, opposèrent aux ennemis une résistance parfois victorieuse. Ensuite, l'Empire proposa pour la première fois une réaction crédible face à l'attaque, car bien qu'il soit admis que les ennemis étaient beaucoup plus nombreux, plus mobiles et mieux équipés pour les sièges, les troupes romaines repoussèrent cette invasion sous le commandement de Gallien puis de Claude II le Gothique. Enfin, l'adaptation de l'armée à la menace, traduite par une utilisation accrue de la cavalerie, la refonte du système de commandement et la mobilisation d'une armée massive et menée par le Prince en personne, démontre que Rome avait pris la mesure de son ennemi, désormais connu. Le positionnement stratégique de l'armée au cœur du théâtre des opérations en Macédoine et les victoires tactiques majeures, comme à Naissus, achèvent de nous convaincre que même en des temps extrêmement difficiles, en proie à des sécessions et des trahisons importantes, l'Empire a été capable de reprendre l'initiative et de vaincre les envahisseurs. Il semble assez clair qu'un changement est arrivé dans l'approche romaine du problème goth, qui ne peut pas être étranger à un changement dans la perception et la connaissance que les Romains avaient de leurs ennemis danubiens.

Les succès de l'empereur Aurélien face au roi des Goths Cannabaudes semble confirmer cette idée, car on voit clairement que désormais Rome a les moyens d'affronter rapidement et en nombre les Goths, qui plus est chez eux, et surtout parce qu'il témoigne de la connaissance que les Romains avaient de leurs nouveaux ennemis : un peuple de pillards virulents habitant de l'autre côté du Danube et ayant pris l'habitude de lancer des attaques impunies et régulières car jamais inquiétées par l'armée romaine. Cet état de fait changea brutalement et la connaissance qu'avait Aurélien des Goths permit à Rome de traiter le mal à la racine, c'est-à-dire chez eux. Si l'on ajoute à cela le courageux abandon de la Dacie, le

règne de ce Prince résume et conclut à lui seul l'idée générale de ce mémoire : de l'ignorance Rome est passé à la compréhension, qui associée à un changement progressif de la perception de leurs ennemis a mené à une adaptation de la stratégie et de la tactique de l'armée romaine, laquelle enfin a permis une prise d'initiative et provoquer la victoire des troupes impériales. Car on pensera que Rome se serait épuisée à vouloir défendre la Dacie, ce qu'Aurélien avait compris, et non que cette province était devenue inutile ou encombrante d'un point de vue théorique ou même pratique.



On peut donc écrire, à la lumière des quelques idées et développements proposés dans ce mémoire, que le degré de connaissance et la perception des ennemis et en particulier des Goths a eu un impact significatif sur la stratégie romaine au IIIe siècle. Un impact d'abord sur les défaites et les revers subis face aux Barbares, et un impact non moins considérable sur le revirement qui eut lieu à la fin des années 260 lorsque Rome prit définitivement l'initiative et eut enfin le meilleur sur les Goths du Danube et de la Mer Noire.

Ce bilan n'a pas pour ambition d'être sans faille et ne prétend pas apporter *la* clé de compréhension qui nous manquait à tous concernant la difficile période que nous avons étudiée. De très nombreux critères entrent en ligne de compte, qui expliquent eux aussi, à leur façon, les déboires romains au IIIe siècle – on a parlé en premier lieu de la situation politique romaine, au plus haut point instable et en aucun cas optimale pour faire face à un état de guerre extérieur permanent. L'état très lacunaire des sources et leur manque de fiabilité empêche toute certitude et demande un surcroît de prudence. Il semble toutefois qu'on trouvera ici un élément non négligeable pour comprendre plus en détail pourquoi l'armée romaine a autant peiné face à ses ennemis entre 250 et 270, et comment elle a su prévaloir sur eux pour sortir l'Empire qu'elle défendait de cette longue « crise du troisième siècle ».

Bibliographie

Sources littéraires antiques

Ammien Marcellin, *Histoire*. Texte établi et traduit par Galletier, E., avec la collaboration de Fontaine, J. *et alii*, Les Belles Lettres, Paris, 1968-2002, 6 tomes.

Aurélius Victor, *Histoire des Césars*. In *Œuvres Complètes*, traduit du latin par Dubois, A. et Germain, Y., Paleo, UE, 2003, 211 p.

Pseudo-Aurélius Victor, *Abrégé des Césars*, Texte établi, traduit et commenté par Festy, M., 2^e tirage, Les Belles Lettres, Paris, 2002, 302 p.

César, *Guerre des Gaules*. Texte établi et traduit par Constans, L.-A., quatrième tirage de la quatorzième édition revue et corrigée par Balland, A., Paris, Belles Lettres, 2010, 2 volumes.

Dexippe, *Fragments*. Jacoby, F. (éd), *Die Fragmente der griechischen Historiker*, II A, Berlin, Weidmann, 1925, p. 452-480.

Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LV, 29 et LXVII, 7. Tome I, traduit en Français avec notes critiques, historiques etc. et texte en regard par E. Gros, Imprimeurs de l'Institut, Paris, 1845.

Eutrope, *Abrégé d'Histoire romaine*. Traduction par Hellegouarc'h, J., Paris, C.U.F., 1999.

Hérodien, *Histoire des Empereurs romains, de Marc-Aurèle à Gordien III*. Texte établi et traduit par Roques, D., Les Belles Lettres, Paris, 1990, 313 p.

Histoire Auguste. Texte établi et traduit par Chastagnol, J. et A. (éd.), Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1994, CLXXXII et 1244 p.

Histoire Auguste, Introduction générale. Vies d'Hadrien, Aelius, Antonin. Tome I, 1^{ère} partie, texte établi, traduit et commenté par Callu, J.-P., Paris, Les Belles Lettres, 2002, 176 p.

Histoire Auguste, Vies de Macrin, Diaduménien, Héliogabale. Tome III, 1^{ère} partie, texte établi, traduit et commenté par Turcan, R., Paris, Les Belles Lettres, 1993, 241 p.

Histoire Auguste, Vies des deux Valériens et des deux Galliens. Tome IV, 2^e partie, texte établi par Desbordes, O. et Ratti, S., traduit et commenté par Ratti, S., Paris, Les Belles Lettres, 2000, 218 p.

Histoire Auguste, Vies des Trente Tyrans et de Claude. Tome IV, 3^e partie, texte établi, traduit et commenté par Paschoud, F., Paris, Les Belles Lettres, 2011, 367 p.

Histoire Auguste, Vies d'Aurélien et de Tacite. Tome V, 1^{ère} partie, texte établi, traduit et commenté par Paschoud, F., 2^e tirage, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 348 p.

Histoire Auguste, Vies de Probus, Formus, Saturnin, Proculus et Bonose, Carus, Numérien et Carin. Tome V, 2^e partie, texte établi, traduit et commenté par Paschoud, F., 2^e tirage, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 444 p.

Isidore de Séville, *History of the Goths, Vandals, and Suevi.* Traduit du latin et introduction par Donini, G. et Ford, G.F., 2e éd., Brill, Leiden, 1970, 45 p.

Jean le Lydien, *De Mensibus.* Traduction de Wünsch, R., Stuttgart, Teubner, édition de 1967.

Jean Zonaras, *Histoire romaine.* In : Banchich, Th. M. et Lane, E. N., *The History of Zonaras : from Alexander Severus to the Death of Theodosius the Great,* Londres et New York, Routledge, 2009, x et 317 p.

Jordanès, *Histoire des Goths.* Introduction, traduction et notes par Devillers, O. Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Pline l' Ancien, *Histoire naturelle,* Livre VII. Texte établi, traduit et commenté par Schilling, R., Paris, Les Belles Lettres, 2003, xxx et 366 p.

Priscus, *Fragments*. Traduit par Blockley, R.C., *The Fragmentary classicising historians of the later Roman Empire: Eunapius, Olympiodorus, Priscus, and Malchus*, Liverpool, 1981.

Procopé de Césarée, *History of the Wars: The Gothic war*. Traduit par Dewing, H. B., The Loeb Classical Library, Harvard, Harvard University Press, 2000, 441 p.

Strabon, *La Géographie*, Tome IV, Livre VII. Texte établi par Baladié, R., Paris, Les Belles Lettres, 2003, vii et 345 p.

Tacite, *Oeuvres complètes*, textes traduits, présentés et annotés par Pierre Grimal, Gallimard, La Pléiades, 1990, 1186 p.

Végèce, *Epitoma rei militaris*. Édité par Reeve, M.D., Oxford, 2004.

Vitruve, *De l'Architecture*. Traduction par Maufras, Ch.-L., Paris, 1847.

Zosime, *Histoire Nouvelle*, Tome I, Livre I. Texte établi et traduit par Paschoud, F., Paris, Les Belles Lettres, 1971.

Zosime, *Histoire Nouvelle*, Tome III, Livre I. Texte établi et traduit par Paschoud, F., Paris, Les Belles Lettres, 1971.

Principales sources épigraphiques, papyrologiques et numismatiques

Année épigraphique, AE, Paris, Presses Universitaires de France, 1888-aujourd'hui.

Bowman, A.K. and Thomas, J.D., *The Vindolanda Writing Tablets (Tabulae Vindolandenses II)* et Appendice (*Tabulae Vindolandenses III*), British Museum Press, 1994-2003 - *Vindolanda Tablets Online* [en ligne] < <http://vindolanda.csad.ox.ac.uk/index.shtml> > (31 mai 2014).

Corpus inscriptionum Latinarum (CIL), volume III (*Inscriptiones Asiae, provinciarum Europae Graecarum, Illyrici Latinae*), edidit Th. Mommsen, 1873 (impr. Iter. 1958) et volume XVI (*Diplomata militaria*), post Th. Mommsen, edidit H. Nesselhauf, 1936 (impr. Iter. 1974), et compléments.

Epigraphic Database Heidelberg, [en ligne] < <http://edh-www.adw.uni-heidelberg.de/home> > (31 mai 2014).

Epigraphik-Datenbank, Clauss / Slaby EDCS, [en ligne] < http://db.edcs.eu/epigr/epi_fr.php > (31 mai 2014).

Hedlund, R., Nilsson, H. (ed), « "...Achieved Nothing Worthy of Memory". Coinage and Authority in the Roman Empire c. AD 260-295 » In : *Studia Numismatica Upsaliensia 5*. Uppsala, Uppsala Universitet, 2008, ix et 267 p.

Holder, P., *Roman Military Diplomas V*, BICS Supplement 88, Institute of Classical Studies, London, 2006, 987 p.

Huyse, Ph., « Die dreisprachige Inschrift Šabuhrs I. an der Ka'ba-i Zardušt (ŠKZ) » In: *Corpus Inscriptionum Iranicarum*, part III, vol. 1, London, School of Oriental and African Studies, 1999, 1,37 et 2, 84.

Ivantchik, A. I., Krapivina, V. V., « A Roman Military Diploma Issued to a Sailor of the *Classis Flavia Moesica* », *Chiron* 37, 2007, pp. 219-242.

Kolendo J., Bozilova V., *Inscriptions grecques et latines de Novae (Mésie inférieure)*, Bordeaux, Paris, 1997, (Ausonius. Mémoires, 1), 276 p.

König, I., *Die Meilensteine der Gallia Narbonensis. Studien zum Strassenwesen der Provincia Narbonensis*, Berne, Kümmerly & Frey, *Itinera Romana* 3, 1970, 301 p.

Lassère J.-M., *Manuel d'épigraphie romaine* (2 volumes), Paris, éditions A. et J. Picard, 2006, 1167 p.

Manders, E., *Coining Images of Power. Patterns in the Representation of Roman Emperors on Imperial Coinage, A.D. 193-284*, Leiden et Boston, Brill, 2012, xvii et 363 p.

POxy : Oxyrhynchus Online [en ligne] < <http://www.papyrology.ox.ac.uk/POxy/> > (31 mai 2014).

Peachin, M., *Roman Imperial Titulature and Chronology, A.D. 235 – 284*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1990, 515 p.

Roxan, M.M., *Roman Military Diplomas 1954-1977*, Occasional Publication No. 2, Institute of Archaeology, London, 1978, 118 p.

Roxan, M.M., *Roman Military Diplomas 1978-1984*, Occasional Publication No. 9, Institute of Archaeology, London, 1978, 231 p.

Roxan, M.M., *Roman Military Diplomas 1985-1993*, Occasional Publication No. 14, Institute of Archaeology, London, 1978, 362 p.

Roxan, M.M., Holder, P., *Roman Military Diplomas IV*, BICS Supplement 82, Institute of Classical Studies, London, 2003, 675 p.

Littérature moderne

Alföldi, A., *Studien zur Geschichte des Weltkriege des 3. Jahrhunderts n. Chr.*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1967.

Austin, N. J. E., *Amianus on Warfare. An Investigation into Ammianus' Military Knowledge*, Latomus, Bruxelles, 1979, 171 p.

- Barnes, T.D., *Constantine: Dynasty, Religion and Power in the Later Roman Empire*, Malden MA, London, 2010, 288 p.
- Bartel, B., « Colonialism and Cultural Response: Problems Related to Roman Provincial Analysis », In : *World Archeology* 12, 1980-1981, pp. 11-26.
- Bats, M., *L'Empire romain au IIIe siècle, de la mort de Commode au Concile de Nicée*, Paris, Atlante, 1997, 350 p.
- Bechert, T. (éd.), *Die Provinzen des Römischen Reiches. Einführung und Überblick*, Phillip von Zabern, Mayence, 1999, 222 p.
- Birley, E., (éd.), *The Congress of Roman Frontier Studies*, 1949, The Registrar, University Office, Durham, 1952, 137 p.
- Birley, E. (éd.), Dobson, B., Jarrett, M., *Roman Frontier Studies 1969. Eight International Congress of Limesforschung*, University of Wales Press, Cardiff, 1974, 262 p.
- Bleckmann, B., *Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in der spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung: Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Johannes Zonaras*, Munich, Tuduv, 1992, 475 p.
- Boteva-Boyanova, D., Mihailescu-Bîrlița, L., Bounegru, O. (éd.), *Pax Romana: Kulturaustausch und Wirtschaftsbeziehungen in den Donauprovinzen des römischen Kaiserreichs*. Akten der Tagung in Varna und Tulcea 1. - 7. September 2008. *Antiquitas*, 1. Kaiserslautern; Mehlingen: Parthenon Verlag, 2012, 258 p.
- Bowman, A.K., Garnsey, P., Rathbone, D. (éd.), *The Cambridge Ancient History, XI, The High Empire A.D. 70-192*, 2e éd., Cambridge University Press, 2000, 1240 p.
- Bowman, A.K., et alii. (éd.) *The Cambridge Ancient History, XII, The crisis of Empire A.D. 193-337*, 2e éd., Cambridge University Press, 2005, 965 p.

- Brandt, H., *Kommentar zur Vita Maximi et Balbini der Historia Augusta*, Antiquitas, Reihe 4, Beiträge zur Historia-Augusta-Forschung, Serie 3, Kommentare, 2, Bonn, 1996, 266 p.
- Breeze, David J., « Cavalry on frontiers ». In: Breeze, D. J. ; Dobson, B., *Roman officers and frontiers*, Stuttgart, Steiner, 1993, pp. 288-297.
- Casson L., *Ships and seamanship in the Ancient World*, Princeton, Princeton University Press, 1971, 470 p.
- Cataniciu, I.B., *Evolution of the system of defence works in Roman Dacia*, BAR International Series 116, Oxford, 1981, 121 p.
- Charles, M. B., *Vegetius in context: establishing the date of the « Epitoma rei militaris »*, Stuttgart, Steiner, 2007, 205 p.
- Chauvot, A., *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, De Broccard, Paris, 1998, 525 et x p.
- Chauvot, A., « Visions romaines des Barbares » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 156-159.
- Christol, M., « Les déplacements du collège impérial de 256 à 258 Cologne, capitale impériale ». In: *Cahiers du Centre Gustave Glotz VIII*, 1997, pp. 243-253.
- Christol, M., *L'Empire romain au IIIe siècle. Histoire politique (de 192, mort de Commode, à 325, concile de Nicée)*, Paris, Errance, 2006, 288 p.
- Cizek, E., *L'Empereur Aurélien et son temps*, Les Belles Lettres, Paris, 1994, 310 p.
- Cohn, B.S., *Colonialism and Its Forms of Knowledge: The British in India*, Princeton University Press, Princeton, 1996, 189 p.

- Cosme, P., *L'armée romaine VIIIe s. av. J.-C. - Ve s. ap. J.-C.*, Armand Colin, Paris, 2007, 288 p.
- Corvisier, J.-N., *Les Grecs et la mer*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, 428 p.
- Coumert, M., « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », In : *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, IIIe-XIIIe siècle*, Bauduin, P., Gazeau, V. et Modéran, Y. (éd.), tables rondes du Centre de recherches archéologiques et historiques médiévales de Caen 3, Caen, 2008, pp. 49-73.
- Dagron, G., *Naissance d'une capitale, Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, 2e éd., Bibliothèque byzantine, Études 7, Paris, 1984, 578 p.
- Dauge, Y. A., *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981, 859 p.
- de Blois, L., *The Policy of the Emperor Gallienus*, Leiden, Brill, 1976, 242 p.
- de Blois, L., « The Crisis of the Third Century A.D. in the Roman Empire : A Modern Myth? » In: *The Transformation of Economic Life under the Roman Empire*, de Blois, L. et Rich, J. (éd.), Amsterdam, Brill, 2007, pp. 204-217.
- de Jonge, P., *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XVII*, Bouma, Groningen, 1977, xi et 404 p.
- Delbrück, H., *History of the Art of War. The Barbarian Invasions*, trad. Renfroe Jr., W.J., Bison Books, Lincoln et Londres, 1990, t. 2, 487 p.
- Demougeot, E., *La Formation de l'Europe et les invasions barbares, t. 1, Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Aubier, Paris, 1969, 615 p.
- Depeyrot, G., *La propagande monétaire (64-235) et le trésor de Marcianopolis (251)*, Moneta, 38, Wetteren, 2004, pp. 9-17.

- De Souza, Ph., *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2^e éd., 2002, 276 p.
- Dixon, K. R., et Southern, P., *The Roman cavalry : from the first to the third century AD*, London, Routledge, 1997, 272 p.
- Dodgeon, M. H., Lieu, S. N. C., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363): A Documentary History*, London, New York, Routledge, 1991/2002, 430 p.
- Drinkwater, J. F., *The Gallic Empire*, Steiner, Stuttgart, 1987, 276 p.
- Drinkwater, J. F., *The Alamanni and Rome 231-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford University Press, 2007, 412 p.
- Eck, W., *La romanisation de la Germanie*, Errance, Paris, 2007, 102 p.
- Eggers, H.-J., *et alii, Les Celtes et les Germains à l'époque païenne*, Albin Michel, Paris, 1965.
- Eggers, H.-J., *Die Germanen. Ein Handbuch*, Berlin, 1976 et 1983, 2 vol.
- Elton, H., *Frontiers of the Roman Empire*, Indiana University Press, Indianapolis, 1996, 150 p.
- Elton, H., *Warfare in Roman Europe AD 350-425*, Oxford University Press, Oxford, 1996, xv et 312 p.
- Erdkamp, P., *A Companion to the Roman Army*, Blackwell, Malden, 2007, 574 p.
- Goffart, W., *Barbarian Tides, The Migration Age and the Later Roman Empire*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 2006, 372 p.
- Goldsworthy, A., *The Roman Army at War. 100 BC-AD 200*, Clarendon Press, Oxford, 1996, 331 p.

Goldsworthy, A, *Les Guerres romaines, 281 av. J.-C. – 476 ap. J.-C.*, Traduit de l'anglais par Pécastaing-Boissière, collection « Atlas des guerres » (dir. Keegan, J.), Éditions Autrement, Paris, 2001, 224 p.

Goltz, A., « Die Völker an der mittleren und nordöstlichen Reichsgrenze (Mittlere und untere Donau sowie Schwarzmeergebiet) ». In : John, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 449-464.

Goltz, A. et Hartmann, U., « Valerianus und Gallienus » In : John, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 223-295.

Graham, M.W., *News and Frontier Consciousness in the Late Roman Empire*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2006, 247 p.

Green, D.H., *Language and History in the Early Germanic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 444 p.

Gruen, E.S., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2011, 415 p.

Gudea, N., *Der untermoesische Donaulimes und die Verteidigung der moesischen Nord- und Westküste des Schwarzen Meeres; Limes et Litus Moesiae Inferioris (86-275 n. Chr.)*, JRGZ 52, 2005, pp. 319-566.

Gudea, N. et Lobüscher, Th., *Dacia., Eine römische Provinz zwischen Karpaten und Schwarzem Meer*, Philipp von Zabern, Mayence, 2006, 128 p.

Hansen, U. L., *Römischer Import im Norden : Warenaustausch zwischen dem Römischen Reich und dem freien Germanien während der Kaiserzeit unter besonderer Berücksichtigung Nordeuropas*, Copenhagen, Det Kongelige Nordiske Oldskriftselkab, 1987, p. 225.

Hartmann, U., *Das palmyrenische Teilreich*, Stuttgart, Steiner, 2001, 532 p.

Hartmann, U. « Das palmyrenische Teilreich » In : Johne, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 343-378.

Heather, P., *Goths and Romans. 332-489*, Clarendon Press, Oxford, 1991, 378 p.

Heather, P., *The Goths*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers Ltd, 1996, 358 p.

Hedeager, L., « The Creation of Germanic Identity : A European Origin-Myth » In : Brun, P., van der Leeuw, S., et Whittaker, C.R. (ed), *Frontières d'empire : Nature et signification des frontières romaines*, Nemours, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, 1993, pp. 121-131.

Hedeager, L., « The evolution of German society 1-400 AD » In : Jones, R., Bloemers, J., Dyson, S. et Biddle, M., (ed), *First Millenium Papers : Western Europe in the 1st Millenium*, BAR 401, 1998, pp. 129-401.

Hekster, O., de Kleijn, G., Sloopjes, D. (éd.), *Crises and the Roman Empire*, Impact of Empire, vol. 7, Brill, Leiden/Boston, 2007, 448 p.

Hill, J.D., *History, Power, and Identity: Ethnogenesis in the Americas, 1492-1992*, University of Iowa Press Iowa City, 1996, 272 p.

Hyland, A., *Training the Roman Cavalry : from Arrian's Ars tactica*, Stroud & Dover, N. H., Sutton, 1993. xiv & 197 p.

Ilkjaer, J., Lønstrup, J., « Der Moorfund im Tal der Illerup-Ådal bei Skanderborg im Ostjütland », *Germania* 61, 1983, pp. 95-126.

Inoue, F., « A study on Gallienus' reform of cavalry », *Journal of Classical Studies* 2004 52, pp. 84-94 [en japonais].

Isaac, B., *The Limits of Empire: The Roman Army in the East*, Oxford University Press, Oxford, 1990, 492 p.

Isaac, B., *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton University Press, Princeton and Oxford, 2004, 563 p.

James, E., *Europe's Barbarians, AD 200-600*, Pearson Longman, Harlow, 2009, 344 p.

Janniard, S., *Végèce et les transformations de l'art de la guerre aux IV^e et V^e siècles apr. J.-C.*, *Antiquité tardive* 16, 2008, pp. 19-36.

Johne, K.-P., « Die *Historia Augusta* » In : John, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 45-51.

Johnson, A., *Roman Forts of the 1st and 2nd centuries AD in Britain and the German Provinces*, Adam & Charles Black, London, 1983, 368 p.

Johnson, S., *Late Roman Fortifications*, Barnes & Noble Books, Totowa, 1983, 315 p.

Jones, A.H.M., Martindale, J.R., Morris, J., *The Prosopography of the later Roman Empire*, vol. I, Cambridge, 1971, 1152 p.

Junkelmann, M., *Die Reiter Roms, Teil II. Der Militarische Einsatz*, Philipp Von Zabern, Mayence, 1990, 293 p.

Kazanski, M., *Les Goths (I^{er}-VII^e siècles ap. J.-C.)*, Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1991, 148 p.

Kazanski, M., « Les Armes des Barbares, I^{er}-IV^e siècles » In : Aillagon, J.-J. (dir.), *Rome et les Barbares, La Naissance d'un nouveau monde*, édité par Roberto, U. et Rivière, Y., et alii, 2008, Skira, Milan, p. 140-141.

Kettenhofen, E., « Zur Siegestitulatur Kaiser Aurelians », *Tyche* 1, 1986, pp. 138-146.

Kettenhofen, E., « Die Einfälle der Heruler ins Römische Reich in 3. Jr. n. Chr. » In: *Klio* 74, 1992, pp. 291-313.

Kettenhofen, E., « Beobachtungen zum 1. Buch der Νέα ιστορίε des Zosimos. » In: *Byzantion*, vol. 63, 1993, p.404-415.

Kotula, T., « Nessos et Naissos : problème topographique et historique des campagnes de Gallien et de Claude II contre les Goths », *Eos*, 79, 1991, pp. 237-243.

König, I., *Die gallischen Usurpatoren von Postumus bis Tetricus*, Munich, Beck, 1981, xiii et 237 p.

Krebs, Ch. B., *A Most Dangerous Book, Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*, W.W. Norton and Company, 2011, 306 p.

Krebs, Ch. B., « Borealism. Caesar, Seneca, Tacitus, and the Roman concept of the North ». In : Gruen, E. (ed) *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, Getty, Los Angeles, 2011, pp. 202-21.

Kulikowski, M., *Rome's Gothic Wars from the Third Century to Alaric*, Cambridge University Press, 2007, 225 p.

Kulikowski, M., « Coded Polemic in Ammianus Book 31 and the Date and Place of Its Composition ». In: *Journal of Roman Studies* 102, 2012, pp. 79-102.

Le Bohec, Y., « Les aspects militaires de la crise du IIIe siècle », In : Le Bohec, Y. et Wolff, C, *L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien Ier*, Actes du Congrès de Lyon, septembre 2002, Paris, De Broccard, 2004, pp. 9-27.

Le Bohec, Y., *L'Armée romaine sous le Haut-Empire*, 3^e éd., Picard, Paris, 2005, 292 p.

Le Bohec, Y., *L'armée romaine sous le Bas-Empire*, Picard, Paris, 2006, 256 p.

Le Bohec, Y., *L'Armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du IIIe siècle »*, éditions du Rocher, Paris, 2009, 314 p.

Lee, A.D., *Information and Frontiers. Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, 213 p.

Le Glay, M., *Rome II. Grandeur et chute de l'Empire*, Perrin, Paris, 2005, 892 p.

Loriot, X., Nony, D., *La crise de l'Empire romain 235-285*, Armand Colin/Masson, Paris, 1997, 304 p.

Lot, F., *Les Invasions germaniques. La Pénétration mutuelle du monde barbare et du monde romain*, Payot, Paris, 1935, 334 p.

Luther, A., « Das gallische Sonderreich » In : Johne, K.-P. (éd.), Hartmann, U. et Gerhardt, Th., *Die Zeit der Soldatenkaiser: Krise und Transformation des Römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr. (235-284)*, Berlin, Akademie Verlag, 2008, pp. 325-342.

Luttwak, E., *La Grande Stratégie de l'Empire romain*, deuxième éd., Economica, Paris, 1976, 468 p.

Maxfield, V.A. et Dobson, M.J. (éd.) *Roman Frontier Studies, Proceedings of the XVth International Congress of Roman Frontier Studies*, University of Exeter Press, 1989, 512 p.

McCormick, M., *Eternal Victory. Triumphal rulership in late antiquity, Byzantium, and the early medieval West*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986, 452 p.

Millar, F., *The Roman Empire and Its Neighbours*, Weidenfeld and Nicolson, London, 1967, 362 p.

Mirković, M., *Moesia Superior : eine Provinz an der mittleren Donau*, Phillip von Zabern, Mayence, 2007, 127 p.

Mocsy, A., *Pannonia and Upper Moesia : A History of the Middle Danube Provinces of the Roman Empire*, London and Boston Routledge and Kegan Paul, 1974, 453 p.

Mommsen, Th., *Histoire Romaine*, vol. 2, livre VI, « Les Provinces sous l'Empire », Robert Laffont, Paris, 1985 (traduction française), 1084 p.

Moreno, A., « Hieron: The Ancient Sanctuary at the Mouth of the Black Sea », *Hesperia*, 77 (4), 2008, October-December, pp. 655-709.

Musset, L., *The Germanic Invasions. The Making of Europe AD 400-600*, Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 1975, 287 p.

Nicasie, M., *Twilight of Empire. The Roman Army from the reign of Diocletian until de Battle of Adrianople*, J.C. Gieben, Amsterdam, 1998, 321 p.

Nicasie, M., « Strategy: Late Empire » In: Le Bohec, Y. (dir.), *The Encyclopedia of the Roman Army*, Blackwell, Londres (à paraître), pp. 944-951

Nicolet, C., *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Fayard, Paris, 1988, 345 p.

Oxentstierna, E., *Die Urheimat der Goten*, thèse Upsala, Leipzig-Stockholm, 1958.

Parker, H. M. D., *The Roman Legions*, Barnes & Nobles, New York, 1971, 296 p.

Pausch, D., « Aurelian in der *Historia Augusta* : ein Kaiser und seine Biographie zwischen Literatur- und Geschichtswissenschaft ». In: Egelhaaf-Gaiser, U., Pausch, D., et Rühl, M., *Kultur der Antike : Transdisziplinäres Arbeiten in den Altertumswissenschaften*, Antike, Berlin, 2011, pp. 129-151.

Petersen, E., « Die Bastarnen und Skiren » In : Reinerth (éd.), *Vorgeschichte der deutschen Stämme III*, Leipzig/Berlin, 1940 876 Abb. 183.

Petit, P., *Histoire générale de l'Empire Romain*, Éditions du Seuil, Paris, 1974 , 800 p.

Pflaum, H.-G., « Forces et faiblesses de l'armée romaine du Haut-Empire » In : Brisson, J.-P., *Problèmes de la guerre à Rome*, Mouton & Co, Paris-La Haye, 1969, pp. 85-98.

Pflaum, H.-G., « Zur Reform des Kaisers Gallienus », *Historia* 25, 1976, pp. 109-117.
 Pohl, W., « Ethnicity, Theory, and Tradition: A Response » In : Gillett, A. (éd.) *On Barbarian Identity. Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, coll. « Studies in the Early Middle Ages » 4, Turnhout, 2002, pp. 221-239.

Potter, D.S., *Prophecy and History in the Crisis of the Roman Empire*, Oxford, 1990, xix et 443 p.

Preshlenov, H., « Die Südwestliche Schwarzmeerküste in *Orbis Romanus*: Orte und Instrumente des Austausches » In : Boteva-Boyanova, D., Mihailescu-Bîrlița, L., Bounegru, O. (éd.), *Pax Romana: Kulturaustausch und Wirtschaftsbeziehungen in den Donauprovinzen des römischen Kaiserreichs*, Akten der Tagung in Varna und Tulcea 1. - 7. September 2008, Antiquitas, 1. Kaiserslautern, Mehlingen, Parthenon Verlag, 2012, pp. 155-174.

Quet, M.-H. (dir.), *La « Crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin. Mutations, continuités, ruptures*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, 715 p.

Ratti, S., *Les Empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le Bréviaire d'Eutrope : les livres 7 à 9 du Bréviaire d'Eutrope : introduction, traduction et commentaire*, Les Belles Lettres, Paris, 1996, 453 p.

Reddé, M., *Mare Nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*. Paris-Rome, Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, 260, 1986, 737 p.

Richardot, Ph., *La Fin de l'armée romaine. 284 - 476*, 3^e édition, Economica, Paris, 2005, 408 p.

Roth, J.P., *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C. – A.D. 235)*, Brill, Boston, 1999, 399 p.

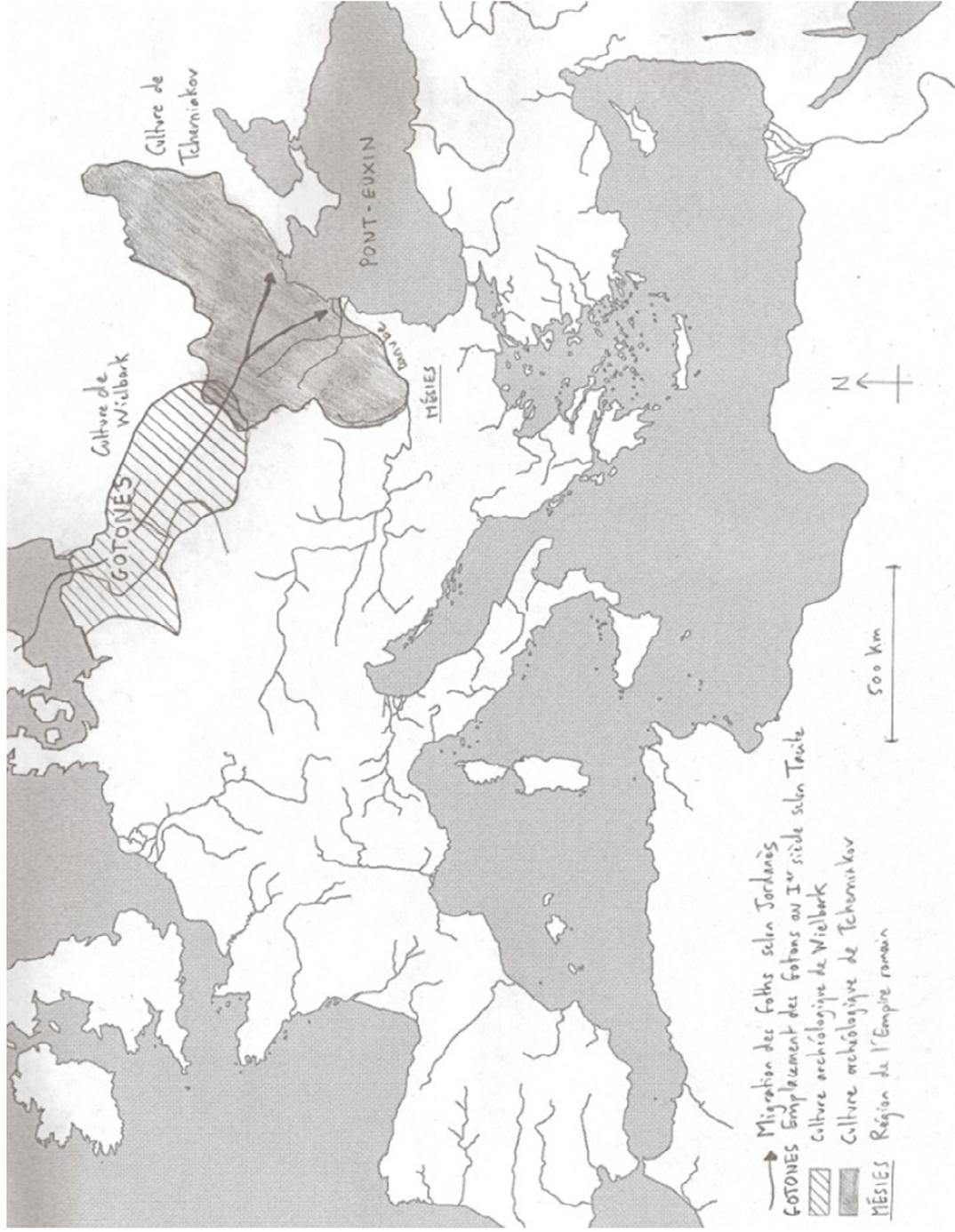
- Sabin, Ph., Wees, H. van, Whitby, M., *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, vol. 2, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, 608 p.
- Salamon, M., *The Chronology of the Gothic incursions into Asia minor in the Third Century AD*, *Eos* 59, 1971, pp. 109-139.
- Sanader, M., *Dalmatia: eine römische Provinz an der Adria*, Philipp von Zabern, Mayence, 2009, 143 p.
- Saunders, R. T., « Aurelian's two Iuthungian wars ». In: *Historia* 1992 XLI, pp. 311-327.
- Schlesinger, W., « Über germanisches Heerkönigtum » In : *Beiträge zur deutschen Verfassungsgeschichte des Mittelalters, Germanen, Franken, Deutsche*, Göttingen, 1963, 617 p.
- Schmidt, L., *Geschichte der deutsche Stämme : Die Ostgermanen*, Munich, 1941 pp. 213-4.
- Schwarcz, A. « Die gotischen Seezüge des 3. Jahrhunderts ». In: Pillinger, R. (éd.), *Die Schwarzmeerküste in der Spätantike und im frühen Mittelalter*, Vienne, 1992, p. 47-57.
- Sherwin-White, A. N., *Racial Prejudice in Imperial Rome*, Cambridge University Press, London, 1970, 107 p.
- Šćukin, M., *Romans and the Barbarians in Central and Eastern Europe 1st Century BC-1st Century AD*, Oxford, 1989, BAR IS 542.
- Southern, P., *The Roman Empire from Severus to Constantine*, Routledge, London and New York, 2004, 413 p.
- Speidel, M.P., *Ancient Germanic Warriors. Warrior Styles from Trajan's Column to Icelandic Sagas*, Londres, Routledge, 2004, xiv et 313 p.
- Syme, R., *The Historia Augusta. A call of clarity*, Antiquas, Reihe 4, Beiträge zur Historia-Augusta-Forschung, Band 8, Bonn, 1971, 112 p.

- Tausend, K., *Bemerkungen zum Wandaleneinfall des Jahres 271*, *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* 48, H. 1, Steiner, Berlin, 1999, pp. 119-127.
- Teillet, S., *Des Goths à la nation gothique. Les origines de l'idée de nation en Occident du Ve au VIIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, 699 p.
- Thompson, E.A., *The Early Germans*, Clarendon Press, Oxford, 1965, 161 p.
- Todd, M., *The Early Germans*, John Wiley & Sons, Oxford, 2009, 288 p.
- Watson, A., *Aurelian and the Third Century*, Routledge, Londres et New York, 2004, 328 p.
- Wells, P.S., *The Barbarians Speak. How Conquered Peoples Shaped Roman Europe*, Princeton University Press, Princeton, 1999, 335 p.
- Wenskus, R., *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, (2e édition), Böhlau, Cologne, 1977, 656 p.
- Whitaker, C.R., *Les Frontières de l'Empire romain*, Belles-Lettres, Paris, 1998, 211 p.
- Whittaker, C.R., *Rome and Its Frontiers : The Dynamics of Empire*, Routledge, London and New York, 2004, 246 p.
- Wightman, E.M., « Cultural Frontiers within a Roman Province » In : *Comparative frontier studies*, 10.3, 1978.
- Wilkes, J.J., « Les provinces danubiennes ». In: Lepelley, Cl. (dir.). *Rome et l'intégration de l'empire 44 av. J.-C. – 260 ap. J.-C.. Tome 2 : Approches régionales du Haut-Empire romain*, Paris, PUF, 1998.
- Wilkes, J.J., « The Roman Danube: An Archaeological Survey », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 95, 2005, pp. 124-225.
- Wolfram, H., *Histoire des Goths*, Paris, Albin Michel, 1990 (traduction française), 574 p.

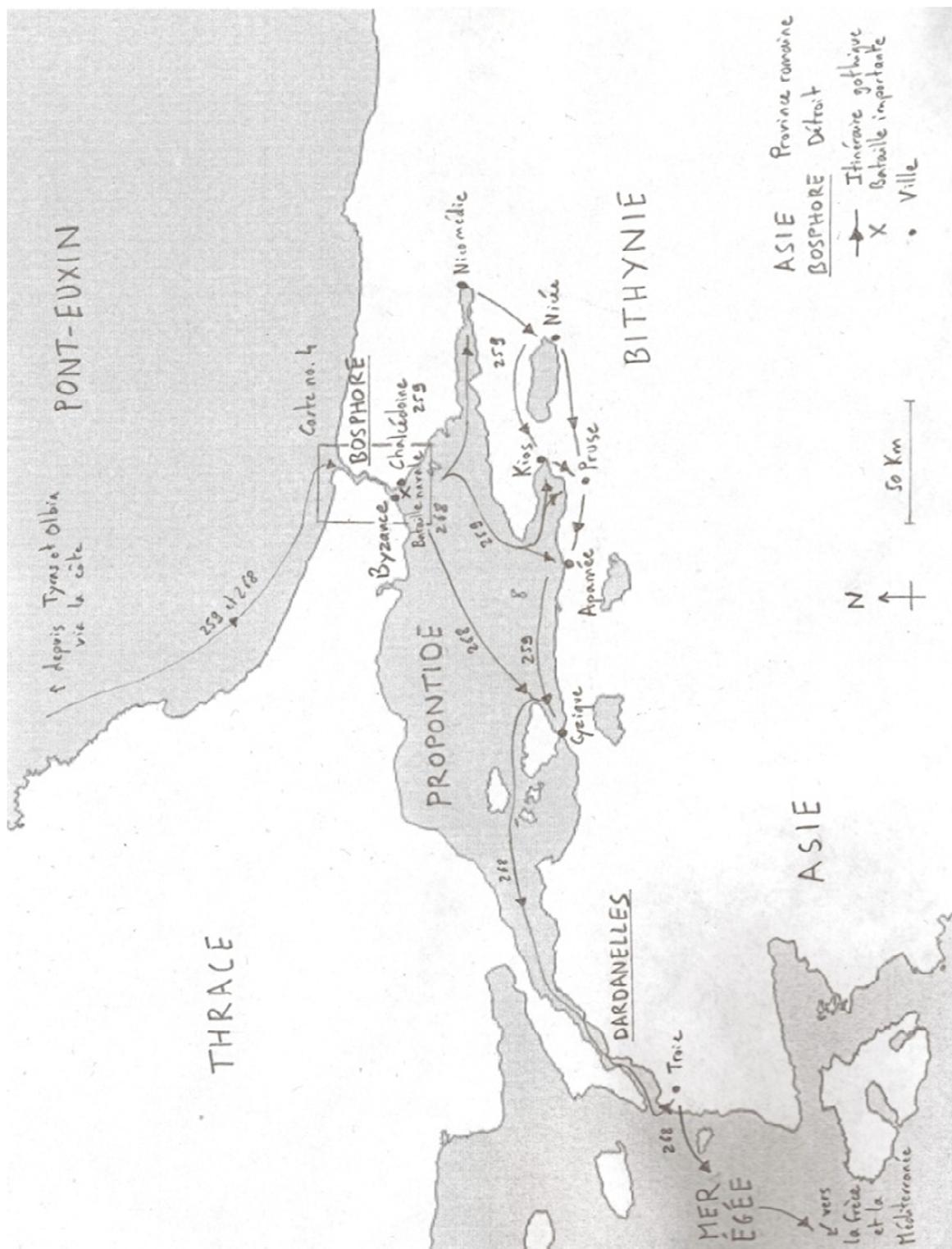
Woolf, G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Wiley Blackwell, Chichester/Malden, 2011, viii et 167 p.

Zahariade, M. et Bounegru, O., *Les forces navales du Bas-Danube et de la mer Noire au Ier-VIe siècles*, Colloquia Pontica, 2, Oxford, 1996, x, 124 p.

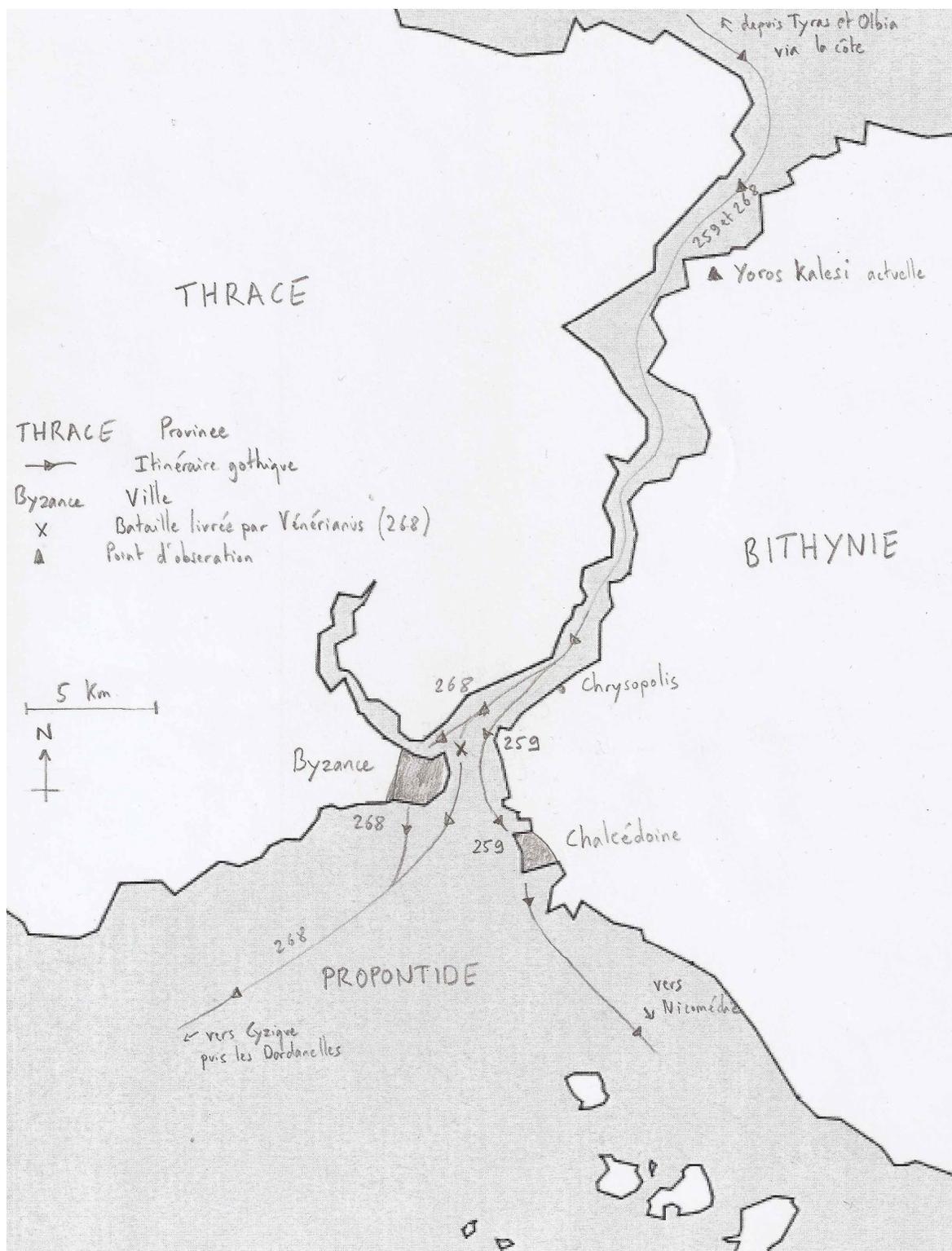
Zosso, F., Zingg, Ch., *Les Empereurs romains*, Errance, Paris, 2009, 468 p.



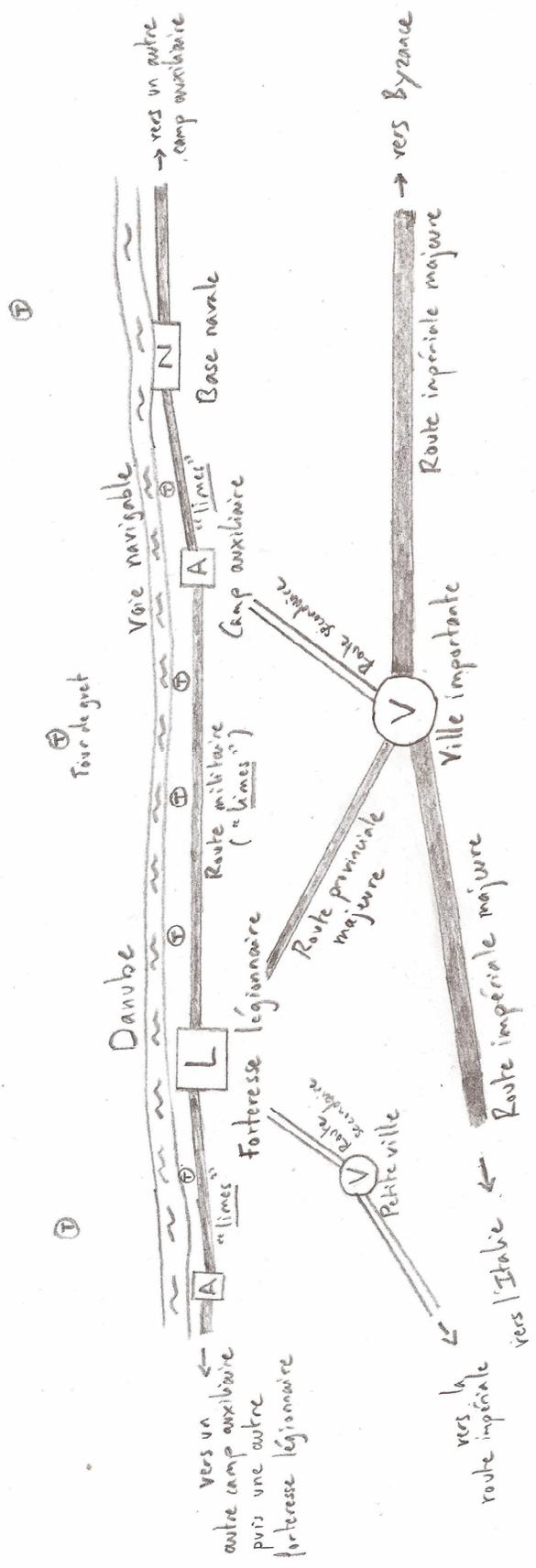
Annexe 1 : La migration des Goths et les cultures archéologiques associées



Annexe 3 : Les invasions gothiques au IIIe siècle : la Propontide



Annexe 4 : Les invasions gothiques au III^e siècle : le détroit du Bosphore



Annexe 5 : Schéma explicatif de l'organisation militaire romaine le long du Danube